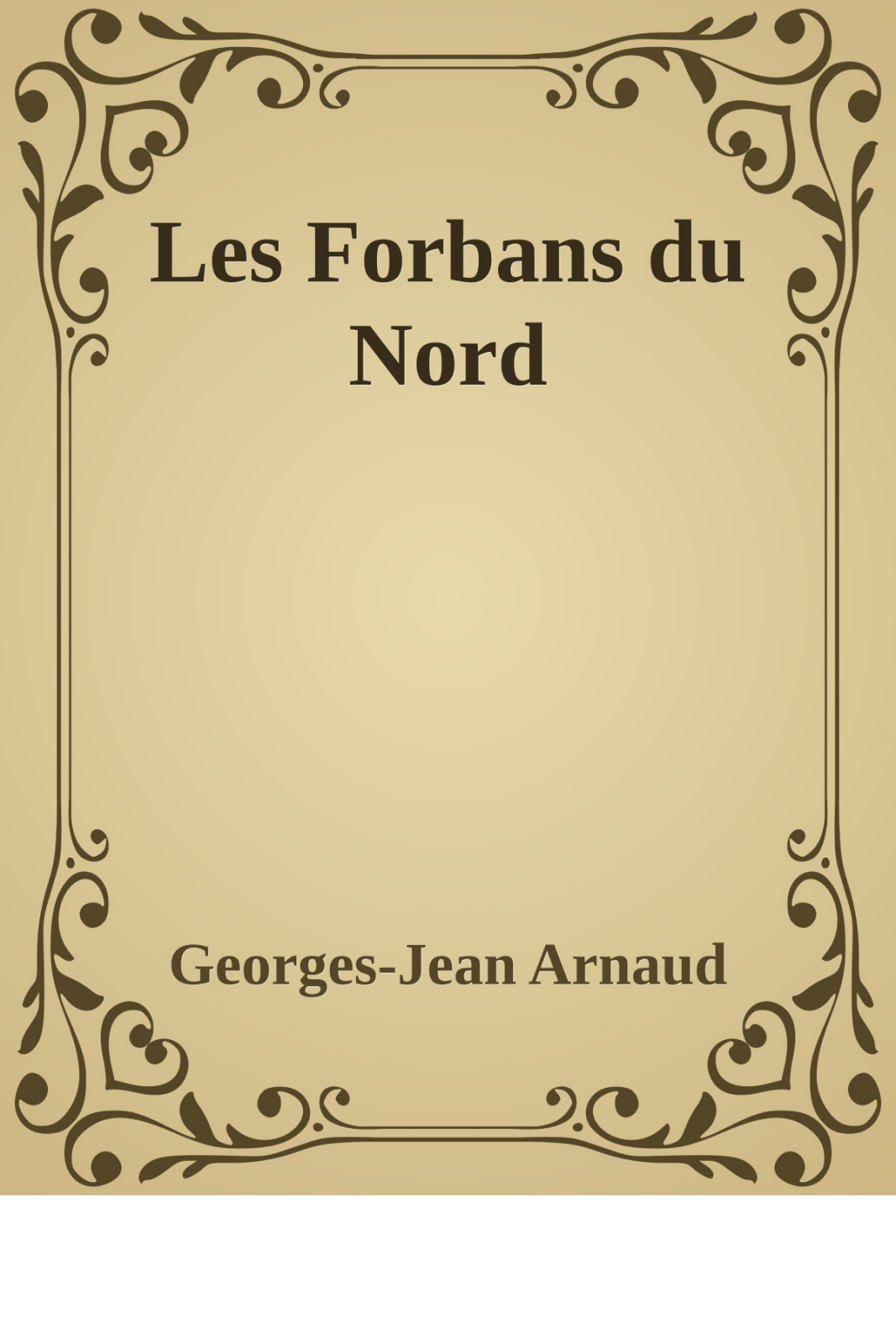


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Les Forbans du Nord

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

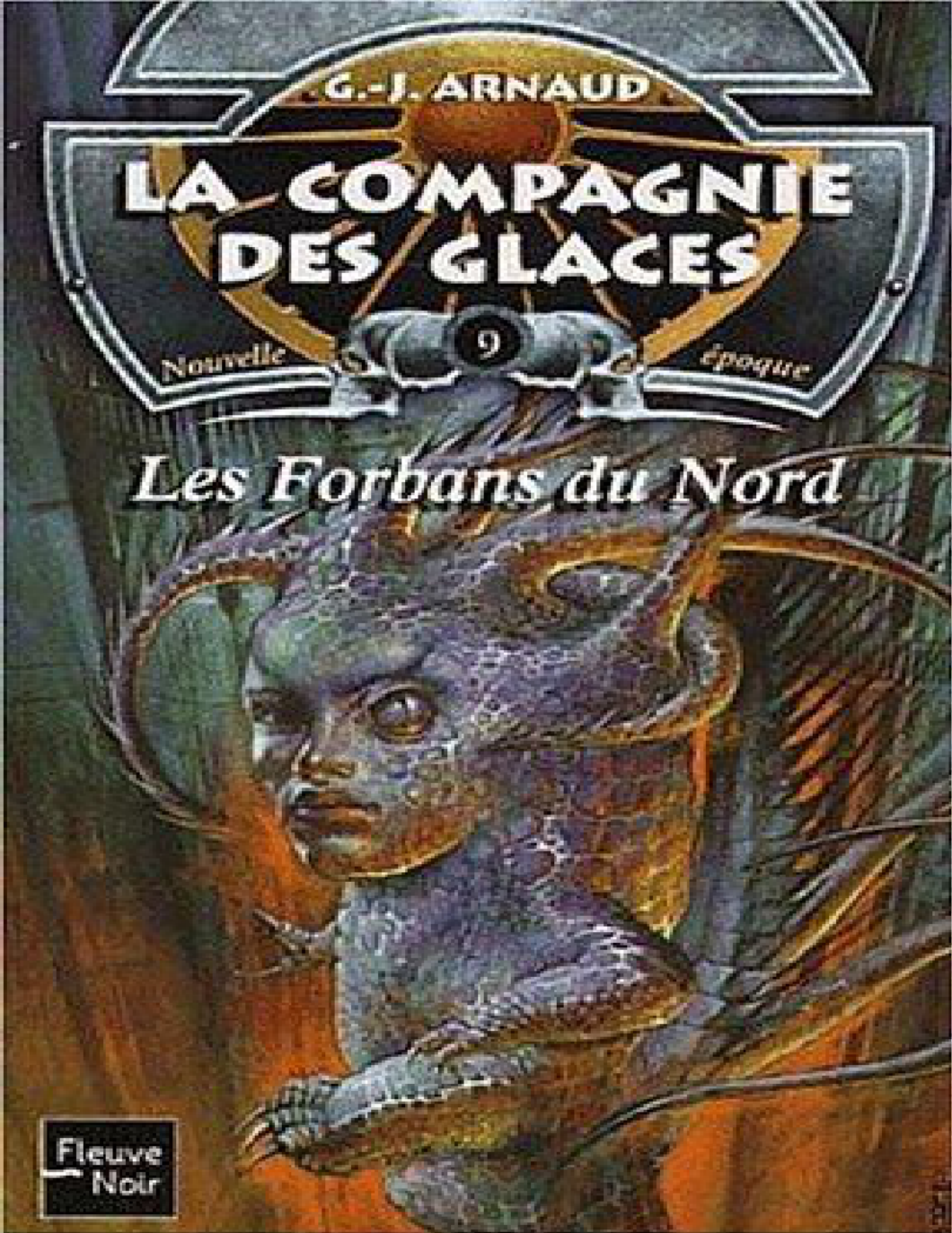
Nouvelle

9

époque

Les Forbans du Nord

Fleuve
Noir



G.J. ARNAUD

LES FORBANS DU NORD

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

9

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2002, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07324-5



Kawy, chef de la police des Aiguilleurs

CHAPITRE PREMIER

Le professeur Charlster apprit par le directeur intérimaire Randwell que Louria Finister et Claudion Hyponias venaient de rentrer de leur soi-disant voyage de noces.

— Pourquoi soi-disant ? s'étonna Charlster.

— Parce qu'ils ne se sont pas mariés. Ils veulent réfléchir m'ont-ils dit. De toute façon ils paraissaient heureux et disons, soulagés de se retrouver dans l'observatoire. J'ai l'impression qu'il s'est passé quelque chose de bizarre durant leur voyage. Ils m'ont demandé si Kawy, le chef de la police, ne les avait pas cherchés.

— Kawy ? Pourquoi ce personnage s'inquiéterait-il de ces deux-là ? Il y a quelque chose de pas très clair là-dedans. Lorsqu'ils arriveront ici, pourrez-vous nous laisser seuls ? Je veux les interroger dans ce bureau.

Le premier, Claudion pénétra dans la grande salle commune de travail, et à peine venait-il de s'asseoir à son poste de chercheur que le vieux savant le convoquait dans le bunker. Ainsi appelait-on la cage vitrée directionnelle.

Lorsque Louria arriva et qu'elle vit le poste de son amant désert, elle redouta le pire, mais le voisin de Claudion lui dit qu'il était avec le patron en désignant le bunker.

— Pas de mariage, résumait Charlster, et un retour précipité avec la police aux fesses ? Ne dites pas le contraire. Vous redoutiez que Kawy n'ait cherché à vous joindre.

— Kawy, oui, mais certainement pas la police, murmura Louria Finister livide, en se laissant tomber dans un siège. Nous avons découvert qui était Anthony, et que Kawy, grand chef de la Sécurité, de la police ferroviaire, des gardes-frontières et je ne sais plus quoi encore, en était le patron.

Dès lors, ils se relayèrent pour raconter leurs différentes enquêtes, comment ils avaient découvert que les Melchaye étaient eux-mêmes des acteurs de cette énigme, tout comme Bourguine, l'astrophysicien disparu du côté du Gouffre aux Garous.

— Si nous reprenions depuis le commencement ? demanda Charlster. Je ne vous suis plus.

— Au début, il y a notre interrogation sur cette créature qui aurait débarqué d'une capsule spatiale dans la région de Baker Station, dit Claudion Hyponias. Louria d'abord, moi ensuite, avons enquêté et acquis la certitude que cette chose, cet « alien », n'était pas venu au hasard dans cette région mais qu'il y avait trouvé des complicités. Des fabricants de coucous pour commencer, puis d'autres personnes dont les Melchaye. Depuis nous pensons même qu'en dernier lieu il était caché dans la famille Marqua, à Coats Station, au nord de la banquise de la baie d'Hudson. Cet « alien » ou étranger faillit être découvert par le petit ami de la famille Marqua. La créature l'aurait tué, mais auparavant aurait aussi assassiné par erreur six personnes de la même station. Ensuite l'« alien » a enlevé cette fille et disparu avec elle. Ceci est le premier volet de notre dossier. L'autre concerne Anthony, ce prénom qui désigne une organisation secrète venant en aide à des créatures de l'espace. Pourquoi ? Comment ? Nous n'en savons rien. Mais Bourguine qui travaillait ici avec nous, qui a collaboré à votre sabotage du Chenal Noir, professeur Charlster, Bourguine nous a tous roulés puisqu'il fait partie d'Anthony et communique dans une langue inconnue avec cet organisme, plus exactement avec le site Antho-04 que nous avons identifié sans parvenir à savoir ce qu'il représentait vraiment. Ces jours derniers nous avons enfin pu le situer et Claudion, sous un faux nom, s'est présenté dans ses bureaux pour solliciter un prêt et c'est ainsi qu'il a aperçu Kawy s'installant dans le bureau du P.D.G.

— Mais qu'est-ce qui vous tracasse ? s'étonna Charlster.

— Dès qu'une personne me reçut, je fus photographié sous toutes les coutures, dit Hyponias, et si ces clichés ont été présentés à Kawy, ce dernier sait que nous sommes sur ses talons. D'autre part, il y a les Melchaye de la laiterie. Nous les avons enfermés dans une citerne ayant contenu de l'huile.

— Le temps d'aller fouiner dans cette New Holding and Trading Organization, précisa Louria à voix basse, presque un murmure. Le sigle NHATO est un anagramme d'ANTHO.

Charlster n'osa pas demander ce que les faux laitiers étaient devenus, mais la jeune femme précisa en baissant les yeux :

— Nous avons choisi de ne pas les aider à se sortir de cette citerne.

— Ça fait seulement quarante-huit heures, précisa Claudion. La citerne est à l'abri dans la serre d'herbages, mais le chauffage de celle-ci ne fonctionne peut-être plus. Si nous appelons d'ici, l'origine du coup de fil sera vite établie.

— Utilisez Antho-04. Vous ne pouvez laisser mourir ce couple de froid, dit Charlster hargneux. Vous nous avez foutu une sacrée pagaille. Cette affaire devient trop importante. Nous devons en finir. Je vais demander un rendez-vous à Fortalès qui remplace Opérasque. Je vais tout lui révéler. Nous n'avons

aucune raison de dissimuler plus longtemps nos différentes découvertes. Shade pour commencer. Il ne serait autre que Flatty, le deuxième Bulb que les hommes voulaient satelliser autour de la Terre, avant d'en choisir un autre qui leur parut en meilleure santé. Flatty se cache derrière le fragment de lune Altaï, sans que nous puissions dire si la créature de Baker Station vient de l'un ou de l'autre.

— Il y a aussi les navettes spatiales inconnues qui se dirigent toutes vers l'hémisphère Sud, vers un point qui se situerait du côté des Kerguelen ou de l'archipel Crozet.

Charlster ne parvint pas à obtenir un rendez-vous avec Fortalès avant la semaine suivante. Le remplaçant d'Opérasque avait de nombreux problèmes à régler dans la Compagnie Panaméricaine et au sein même de la Caste. Les partisans d'Opérasque restaient majoritaires et le nouveau patron refusait de se livrer à une chasse aux sorcières.

Louria convainquit Claudion d'abandonner son compartiment extérieur pour partager sa cabine de l'observatoire. Elle redoutait que Kawy ne leur envoie des tueurs, mais tout paraissait calme dans 87°7 Station. Comme l'avait demandé Charlster, Claudion avait déposé un message sur le site Antho-04 pour que les Melchaye soient secourus.

— Peut-être que Kawy a préféré disparaître, dit Claudion un soir qu'ils étaient réunis chez Charlster, et que le train de la New Holding and Trading Organization a été évacué, peut-être même détruit.

— Les infos n'en ont pas fait état, dit Louria.

— Justement. Si les enquêteurs ont trouvé quelque chose de suspect, ils ne laisseront pas les journalistes y faire allusion.

Ce fut Louria qui souleva la question. La rencontre du professeur Charlster avec Fortalès approchait et le vieux savant devait prendre le train rapide le lendemain, à destination de Salt Lake Station.

— Que décidez-vous pour DAI-02 et au sujet de votre Silver Anaconda ?

DAI signifiait Dusts and Ashes Island, c'est-à-dire l'île de poussières et de cendres, immense traînée compacte de résidus lunaires qui occultait la lumière et la chaleur solaire. Cette *île* était si dense, si épaisse qu'elle avait donné naissance au Chenal Noir le long du 120^e méridien Est, entre les deux pôles. L'autre *île*, DAI-02, moins concentrée, ne projetait sur Terre qu'une ombre soigneusement calculée par Charlster et qui permettait le franchissement de la Ceinture de Feu, zone d'intense chaleur entre les deux tropiques. Alors que le Chenal Noir était plongé dans une nuit d'encre et un froid mortel, Silver

Anaconda relativisait la lumière incandescente et la chaleur sur une distance plus courte, en plein océan Pacifique, et devait en principe permettre aux navires de passer d'un hémisphère dans l'autre. Louria reprochait ce nom de Silver Anaconda inventé par Charlster pour définir ce passage qui ondulait tel un serpent, du Nord au Sud, le jugeant stupide et enfantin.

— Allez-vous révéler leur existence à Fortalès ?

— Je dois lui parler du projet Permafrost qui prévoit un retour à un climat moins excessif de la Terre. DAI-02 en est le début d'exécution, le prototype. Je prendrai prétexte de ma méfiance envers Opérasque pour justifier mon silence jusqu'à ces jours-ci. Je suis certain que Fortalès comprendra mes réticences passées, mes scrupules en quelque sorte, et sera flatté de la confiance que je lui manifesterai.

Dans un échange rapide de regards, Claudion et Louria jugeaient la mégalomanie naïve de leur patron, il était capable de toutes les audaces, d'avouer des secrets dont la dissimulation pouvait lui valoir une mise en accusation.

— Ne pensez-vous pas, dit Claudion, que ça fera beaucoup de révélations sur Anthony, sur cette créature spatiale, sur DAI-02... Fortalès, même s'il apprécie votre franchise, pourrait dans l'avenir nous tenir en légitime suspicion et coiffer notre observatoire d'une direction complètement indépendante de nos recherches.

— Mais non, mais non, il sera enchanté que le projet Permafrost démarre plus vite qu'il ne le pensait.

— Professeur, cela fait des mois que DAI-2 est en place et notre vigilance doit s'exercer de jour et de nuit pour l'y maintenir. Lorsque vous étiez dans le train pénitentiaire sur ordre d'Opérasque, nous nous sommes remplacés ici même pour veiller à ce que ces poussières et ces cendres ne se dispersent pas dans l'espace et n'aillent s'agglutiner ailleurs, notamment sur DAI-01, ce qui aurait été catastrophique. Le Chenal Noir n'aurait plus seulement été un étroit passage de banquise entre les deux hémisphères, mais se serait largement étendu de part et d'autre pour recouvrir d'est en ouest des milliers de kilomètres.

Charlster secouait la tête, s'obstinant dans ses propres évaluations.

— Les techniques que j'ai mises au point sont fiables et nous ne risquons pas de pareils débordements.

— Bien, dit alors Claudion, avec cette franchise qu'il pouvait parfois pousser jusqu'à la brutalité. Vous partez demain pour rencontrer Fortalès.

Trois jours de voyage, un, deux ou trois jours de séjour à Salt Lake Station, mettons en tout huit jours. Pendant tout ce temps-là vous pouvez donc fermer votre porte à double tour sans que nous soyons forcés de vérifier si tout va bien là-haut du côté de DAI-02 ?

D'abord interloqué, Charlster réagit avec colère. Il hurla qu'il savait ce qu'il disait, ce qu'il faisait et que ses assistants n'avaient pas à intervenir aussi insolemment dans ses travaux. Que sans lui ils ne seraient rien, même pas des astrophysiciens en apprentissage.

— Nous ne sommes pas vos assistants, déclara calmement Louria. J'ai même été votre directrice. Si je n'en avais pas les capacités, on n'aurait pas songé à moi.

— Cristella Marlone fut aussi ma directrice, et elle était nulle.

— Je ne me suis jamais servie de mes fesses pour accéder à ce poste, répliqua la jeune femme.

Claudion, toujours aussi impétueux, se leva et se dirigea vers la porte de la cabine, l'entrouvrit.

— Je vous souhaite bon voyage, professeur, mais souvenez-vous que je ne mettrai pas les pieds ici pour surveiller votre petit nuage de particules lunaires tout là-haut, là-haut.

Louria hésita, puis décida de faire la même chose.

— Professeur, vous vous entraîniez à répéter devant nous ce que vous essayerez de faire croire à Fortalès. Mais nous savons très bien tous les trois que ce n'est pas toute la vérité. DAI-02 nécessite une surveillance continue. Vous-même, quand vous n'êtes pas dans cette cabine, faites apparaître sur votre écran de travail dans la salle de l'observatoire le schéma de cette île spatiale pour en vérifier la stabilité. Vous nous traitez comme des gamins irrespectueux, mais nous avons prouvé que nous pouvions rivaliser avec vous. La seule personne qui nous soit supérieure à nous comme à vous, c'est Ann Suba, et vous la laissez moisir en détention forcée.

— Nous sommes, nous-mêmes, tout à fait disposés à nous rendre à Salt Lake Station malgré les dangers qui nous menacent, pour rencontrer Fortalès et tout lui expliquer, lança Claudion depuis la porte entrouverte sur le corridor.

— Vous trembliez de terreur lors de votre retour, et maintenant vous paradez ?

Ils n'entendirent pas la suite des imprécations du professeur et rejoignirent

la cabine de Louri. Celle-ci sortit une bouteille de vodka pour leur en servir deux verres. Elle était plus affligée que Claudion par l'attitude de Charlster, mais se rendait compte que plus il avançait en âge plus il se cramponnait à cette image déjà vieillie de meilleur savant du monde. Alors que peu à peu cette icône se dégradait, laissant dans le doute de nombreux chercheurs, Claudion revint sur les raisons de leur opposition à Charlster.

— DAI-02, en l'état des choses, est d'une instabilité trop grande pour que l'on puisse affirmer à Fortalès qu'il s'agit de la première tranche de travaux en vue de réaliser Permafrost. Ce serait une escroquerie que de laisser Charlster l'affirmer. DAI-01, malheureusement, offre beaucoup plus de garantie et même paraît se renforcer chaque jour un peu plus. Cette masse de particules en attire d'autres, et je serais curieux de savoir sur quelle largeur désormais s'étale le Chenal Noir. Je ne sais si la commission que dirigeait Fortalès s'en est préoccupée, mais il serait bon que leurs relevés nous soient communiqués.

— Fortalès est un Aiguilleur, un Grand Maître Aiguilleur directement impliqué dans la bonne marche des réseaux. Je sais que la Caste poursuit d'autres buts, mais au départ ce sont tous des spécialistes du rail et la commission d'inspection qu'il dirigeait ne s'est intéressée qu'au réseau de l'Éternelle nuit. Bien sûr, ses membres ont vérifié la solidité de la banquise du Chenal Noir, mais c'est tout. Le reste de leurs soucis étaient les installations techniques.

— Je crains que la dénonciation de Kawy ne le laisse incrédule et même ne provoque chez lui une prévention contre nous. Fortalès a dû miser sur Kawy pour le soutenir dans son entreprise de succession, et d'un seul coup on lui dit que celui-ci est mêlé à une étrange affaire.

CHAPITRE 2

Après plusieurs reports, le rendez-vous sollicité par Opérasque auprès de Fortalès fut enfin accordé et l'ancien nommé au poste de Maître Suprême pénétra dans le compartiment-bureau de son remplaçant d'un pas décidé, n'ayant rien perdu de sa superbe ni de son arrogance. Il s'assit dans le fauteuil des visiteurs sans même attendre qu'on l'y invite.

Tranquillement installé de l'autre côté de sa table de travail, Fortalès le contemplait sans la moindre trace de condescendance ou de mépris. Opérasque se rengorgea. Celui-là ne s'attendait certainement pas à recevoir brutalement des révélations aussi fracassantes que celles que lui, Opérasque, allait lui jeter avec une intense jubilation.

— Si vous me le permettez, commença-t-il, sans entrer dans des considérations inutiles sur mon maintien en résidence forcée ou sur la légalité des derniers événements, je voudrais avoir des informations sur le réseau du Chenal Noir auquel j'ai attaché mon nom et toute mon attention.

— Mon cher ami, je vous rassure, tout va bien de ce côté-là. Et même très bien.

— L'exploitation va donc pouvoir commencer sous peu, exploitation commerciale et aussi militaire, avec l'envoi de renforts dans le Sud en vue de la reconquête de notre province antarctique ?

— Exploitation commerciale pour commencer, dit Fortalès.

Opérasque constata avec satisfaction que son rival avait maigri et que son visage portait des traces de surmenage.

— Tout va bien, c'est parfait. Vous ne craignez pas la concurrence ?

— Il est possible que d'autres Compagnies demandent le libre passage du Chenal Noir si les conditions de trafic deviennent intéressantes, mais pour l'heure il n'en est pas question.

— Je voulais sous-entendre bien autre chose. Une concurrence maritime, voire aérienne, en totale infraction avec les lois de la CANYST qui interdisent tout autre moyen de transport que le train et le rail.

— Une concurrence maritime et aérienne ? Entre le Nord et le Sud, dit

Fortalès, faussement surpris.

— Ah, mon cher, je vois que vous ne disposez pas des mêmes informations que moi. J'ai beau être dans un appartement surveillé, je reste tout de même en alerte.

— Vous voulez parler de ce passage à hauteur du 165^e méridien environ... Une sorte de défilé en zigzag qui permettrait de rejoindre le Nord et le Sud par mer ou par air effectivement, sans avoir à affronter les températures extrêmes de la Ceinture de Feu ?

Opérasque frotta machinalement son crâne, comme s'il avait reçu un coup de massue. Il avait ôté sa casquette réglementaire en entrant et stupidement se demandait si elle n'aurait pas amorti le coup. Il regarda Fortalès bouche bée, croyant avoir mal entendu.

— Je vous parle d'un véritable passage que déjà empruntent des bateaux, des jonques asiatiques, des pirates, des trafiquants.

— Oui, je sais. Le professeur Charlster m'en a entretenu pas plus tard qu'avant-hier. C'est un début de réalisation de Permafrost. Un début timide, bien sûr, toutefois plein de promesses. Il est encore trop tôt pour s'en réjouir totalement, mais enfin c'est un grand espoir. Le professeur a réussi à former dans le ciel une sorte d'île de poussières et de cendres lunaires d'une très faible densité. Juste ce qu'il faut pour rendre la lumière moins éblouissante à l'équateur et la température acceptable.

Pendant une minute, Opérasque se demanda s'il réussirait à parler. Sa gorge s'était rétrécie au point de rendre sa respiration sifflante.

— Vous ne vous sentez pas bien ? demanda Fortalès sans le moindre soupçon d'ironie.

D'un signe, Opérasque fit comprendre que ce n'était rien, poussa un soupir qui s'apparentait presque à un vomissement.

— Mais Charlster n'avait pas le droit... pas le droit... Permafrost avait été abandonné...

— Il m'a tout expliqué. Il travaillait, il est vrai, dans la clandestinité, mais nous sommes tous persuadés qu'il a agi dans l'intérêt général de la planète. Il est impossible de tolérer la situation actuelle, ce partage de notre monde, cette Ceinture de Feu plus longtemps. Charlster avec son Silver Anaconda... Oui, c'est ainsi qu'il appelle ce passage qui serpente dans l'océan Pacifique... Un peu ridicule, enfantin, mais enfin un premier espoir comme je vous le disais... Bien sûr il a agi à votre insu, mais votre décision d'abandonner le projet Permafrost était en contradiction formelle avec les accords de la Conférence

d'Alone. Nous avons signé pour que le projet soit étudié en priorité, et vous avez décrété sans en référer à l'assemblée plénière que c'était une utopie et que seul le Chenal Noir devait être l'objet de notre politique future. Les autres cosignataires n'ont jamais su que nous dénoncions cet accord et notre réputation en a été amoindrie. Je pense que ce sera une charge retenue contre vous lors de votre procès.

Opérasque ne pouvait en entendre davantage. Il se leva d'un bond et se mit à hurler si fort que les gardes qui veillaient dans l'antichambre du train pénétrèrent soudain dans le compartiment et s'emparèrent de l'ancien Grand Maître.

— Non, protesta Fortalès. Laissez-le. Je ne suis pas en danger avec le voyageur Opérasque. Nous avons seulement une explication quelque peu sévère, mais vous pouvez vous retirer.

Lorsqu'il se découvrit seul, debout en train de réajuster son uniforme d'apparat, Opérasque se sentit si ridicule qu'il se laissa choir dans son siège et reprit son souffle.

— Le Chenal Noir ne pourra jamais fonctionner comme vous le souhaitiez. Parcourir vingt mille kilomètres dans le noir absolu et dans un froid polaire n'a rien de réjouissant, même à bord d'un TUR, train ultrarapide.

Et les autres convois de voyageurs ou de marchandises rouleront des jours et des jours, des semaines dans ce Chenal qui ressemble plus à un tunnel qu'à un passage en plein air. L'exploitation sera déficitaire et jusqu'à présent aucune entreprise de transport ne s'est manifestée pour acheter des kilomètres-tonnes.

— Il suffit d'un peu de patience. Pourquoi la Caste ne créerait-elle pas une entreprise de transports ?

— C'est contraire à notre règlement intérieur, et vous le savez fort bien.

— Pourtant il y a des millions de tonnes d'huile à remonter du Sud. Et si le commerce ne marche pas, pourquoi ne pas utiliser la Flotte pour conquérir l'Antarctique ?

— Imaginez-vous un seul instant la réalité de la chose ? Une province à vingt mille kilomètres, reliée à la Compagnie-mère par un cordon ombilical qui n'en finit pas ? Alors que Permafrost permettra l'établissement de relations tous azimuts ? Nous pourrons peut-être acquérir des territoires, mais notre but est plus simplement de rendre habitables ceux que nous possédons déjà, ceux qui appartiennent à la Panaméricaine. L'esprit de conquête n'est plus dans nos ambitions actuelles.

— Sans banquise, pas de chemins de fer, et la CANYST ne sera plus respectée.

— Croyez-vous que la majorité des gens s'en soucie ?

— Fortalès, j'ai un marché à vous proposer. Je détiens des renseignements importants sur une entreprise terroriste dont vous n'avez certainement pas la moindre idée. Il ne s'agit pas cette fois de quelques personnes isolées cherchant à nuire à notre Compagnie et à la Caste, mais d'une entreprise autrement plus gigantesque. Et dirigée par des gens venus d'ailleurs.

— Comment ça, venus d'ailleurs ? demanda Fortalès sans paraître intrigué.

— Des aliens, ainsi appelait-on les extraterrestres autrefois. Ne prenez pas cet air soupçonneux, comme si vous pensiez que je suis fou. Vous ne vous doutez pas que nous sommes sous une menace constante et que depuis des années je travaille sur cette affaire en secret, dans la crainte d'être pris pour quelqu'un ayant perdu la raison. Mais croyez-moi, nous sommes sous une menace qui risque de nous détruire à jamais. Évidemment, je ne vais pas vous confier ce secret sans exiger autre chose en échange.

— Ah oui, fit nonchalamment Fortalès, ce qui exaspéra Opérasque.

— Vous ne me croyez pas, hein ? Vous vous dites que je me sers de mon imagination pour essayer de vous faire peur et pour obtenir des avantages... Bien sûr, j'ai le plus grand désir de retrouver ma liberté et surtout mon grade. Je reste, quoi qu'il arrive et tant que je ne suis pas en accusation, le principal nommé pour le poste de Maître Suprême. Vous avez beau dire, beau faire, chercher à me nuire, le règlement est précis là-dessus.

— Ce n'est pas de mon ressort mais de celui du Conseil de Surveillance que dirige toujours le président Albeyal, et de la Cour suprême.

— Je veux négocier mes renseignements contre une totale réhabilitation, s'exclama Opérasque qui sentait augmenter son taux d'adrénaline, mais voulait éviter que les gardes ne fassent à nouveau irruption dans ce bureau.

— Vous savez, dit Fortalès, pour négocier il faut un début de preuve. Je crois effectivement qu'il y a une entreprise assez bizarre qui se développe en ce moment dans notre Compagnie. Mais ce ne sont que de vagues soupçons. Il y a eu les histoires mystérieuses de Baker Station par exemple. La disparition de certains artisans, comme ces fabricants de coucous.

— Coucous explosifs, précisa Opérasque triomphant. Vous croyez que j'ai moi aussi suivi l'affaire, mais ce que vous ne savez pas c'est que j'ai obtenu depuis longtemps des informations, si stupéfiantes que j'ai dû sacrifier des mois de recherches pour les vérifier.

— Vous n'en avez jamais fait part à votre entourage.

— Je voulais que le dossier soit irréfutable. Et je pense être en mesure de vous le prouver, mais vous connaissez mes conditions ?

— Vous connaissez les miennes. Il nous faudra un commencement de preuve.

Opérasque eut un sourire entendu.

— Je ne sais si vous êtes à même de comprendre ce que je peux vous dire. En fait, il s'agit d'un seul nom. Peut-être conviendrait-il de faire appel à des spécialistes qui n'ignorent rien de notre environnement spatial. Et surtout de ce qu'il advint des hommes lorsque ceux-ci, fuyant notre Terre, s'exilèrent sur Ophiuchus IV, puis retournèrent vers la Terre quand ils eurent domestiqué un de ces fabuleux animaux de l'espace. Je suis sûr que si je vous dis Flatty, cela vous laissera froid, alors que d'autres sauteraient au plafond.

— Flatty ? Vous voulez parler de ce Bulb que les colons d'Ophiuchus avaient commencé de domestiquer pour en faire un satellite terrestre ? Avant de choisir définitivement le Bulb que nous avons connu ? Charlster m'en a entretenu sans trop y croire d'ailleurs.

Opérasque crut qu'il allait s'évanouir de déception vertigineuse.

CHAPITRE 3

Lorsqu'il regardait tous ces gens qui creusaient le sol avec des moyens rudimentaires, car il n'existait dans l'île qu'une excavatrice moyenne dont le moteur avait besoin d'être révisé, Lien Rag se souvenait des énormes engins de la Compagnie de la Banquise, jadis. Il devait en rester des carcasses rouillées sur l'île du Titan. Des moteurs en céramique et bien d'autres appareils dont l'usage aurait été utile ici. Lien Rag comprenait l'ambition de son fils Liensun d'essayer de rejoindre Titan, pour fouiller les cendres que le volcan de l'île vomissait à intervalles réguliers, ainsi que de la lave en fusion qui heureusement se déversait dans l'océan par la pente la plus abrupte du cône.

Ici, aux Kerguelen, à quelque distance du port, on creusait dans la roche les futurs réservoirs devant recevoir l'huile du Sud antarctique, l'huile de la zone taboue que les signataires de l'accord de la mer de Weddell exploitaient en parts égales. Les deux baleiniers, *La Salamandre* tout comme *Le Dragon* effectuaient une rotation continue pour déverser le contenu de leurs cuves. Il n'y avait pas que de l'huile. Les réserves alimentaires de l'ancienne Guilde des Harponneurs étaient également partagées. Elles intéressaient surtout la population des Kerguelen et celle de la Patagonie occidentale. Les Simone n'en voulaient pas, ni les Néos ni les habitants de l'archipel de Crozet. Le *Sharpe* de Césaire effectuait également des allées et venues pour le transport du fuphoc, mais des chasseurs de baleines signalèrent que le puissant remorqueur touant deux barges importantes avait été aperçu à l'est, là où il n'avait rien à faire.

Suite à la mise en garde de Songe, venue sur ordre de Tharbin, le président du Consortium des Bonzes, des patrouilles de surveillance survolaient l'océan Indien à la recherche des fameuses jonques pirates de l'Asiatique Nacha. Ce dernier avait quitté l'hémisphère Nord, emprunté le Serpent Gris, ce passage hasardeux en pleine Ceinture de Feu pour venir ravager le Sud. Les Simone, à bord de leur *Chimère*, naviguaient au sud de l'Australie. Le dirigeavion sous le commandement de Lienty Ragus effectuait également des vols de surveillance, prenant des clichés qui une fois développés étaient soigneusement étudiés. Pour l'instant on n'avait rien remarqué de suspect dans ces zones-là.

Lien Rag, et il n'était pas le seul, soupçonnait Songe d'avoir inventé cette histoire pour se donner de l'importance et se faire accepter dans cette partie du monde. Liensun la défendait avec obstination, mais depuis son intervention

intolérable contre Jdriège dans la zone taboue des réserves de fuphoc, Lien Rag était furieux contre lui. Il n'admettait pas que son fils ait usé de ses dons paranormaux pour laisser croire à Jdriège que son père mort, Jdrien le Messie, lui ordonnait de laisser les Hommes du Chaud piller les stocks d'huile et de nourriture. Il ne le lui pardonnait pas d'autant plus que durant des années Liensun avait déclaré haut et fort qu'il refusait d'abuser les gens avec ses pouvoirs de télépathe et de télékinésiste, déclarant qu'il était assez intelligent et habile pour s'en dispenser.

L'arrivée de Songe, qui partageait désormais la vie de Liensun, ne lui paraissait pas une bonne chose. Cette jeune femme était aussi arriviste que son fils, prête à tout pour parvenir à ses fins. Il courait des histoires crapoteuses sur elle et ses relations intimes avec les hommes comme avec les femmes. Lien Rag, pour sa part, se souvenait qu'elle avait souvent essayé de le duper, lorsqu'il transportait du fuphoc à bord de son ice-tanker, un énorme porteur d'huile fabriqué en glace selon ses plans et pouvant recevoir plus de cinq cent mille tonnes d'huile. Aussi tenait-il le couple à l'écart, même si celui-ci logeait dans sa maison. Fleur naviguait en compagnie de Kurty, le commandant du baleinier *Salamandre*. Sa fille était amoureuse du beau Kurty, mais ce dernier était un solitaire indéchiffrable, figé dans des principes surprenants, inconnus dans ce monde aux valeurs morales fluctuantes. Son obsession actuelle était de naviguer vers le Serpent Gris pour s'y mettre à l'affût et attaquer les jonques pirates dès qu'elles apparaîtraient. Mais Lien Rag le forçait à transporter dans une noria perpétuelle le fuphoc du Sud antarctique, et le garçon obéissait à contrecœur. Il se demandait si Fleur parviendrait un jour à faire de lui un homme accessible aux sentiments amoureux, découvrant enfin les joies de l'existence, même si celle que l'on menait dans cette partie du monde n'était pas toujours réjouissante, ni même satisfaisante.

De petits baleiniers des Kerguelen avaient été mobilisés pour servir de relais radio entre le bateau des Simone et le dirigeavion, si bien que le président était informé plusieurs fois par jour sur cette mission de surveillance. Mais le procédé revenait fort cher.

Ce fut Lienty, son cousin, qui l'informa qu'en ce moment il survolait le *Staple* du commandant Césaire, à hauteur du 110^e ouest.

— Sur le même parallèle environ que les Kerguelen. Il paraît revenir de l'est et ses deux barges sont lèges. Je me demande où il est allé vider sa cargaison. Tel quel il paraît arriver de l'île de Macquarie, dans le Sud de l'ancienne Australasienne. Je ne sais si elle est habitée, mais possible que Césaire se constitue là-bas une source d'approvisionnement pour une expédition future.

— Pourquoi ne reviendrait-il pas plus simplement de l'île d'Alone, c'est-à-dire du Vatican ? Les Néos cherchaient à n'importe quel prix un transporteur pour leur part d'huile de la zone taboue.

— Pour l'instant, il n'y a que ce convoi de visible, pas de jonques. Le récit de cette femme ne tient pas debout.

— Tu as vu tout comme moi les trois jonques pirates qui s'en revenaient de l'île d'Alone après avoir tué, violé, ravagé les installations des Néos. Nous en avons coulé une. Crois-tu que Césaire vous ait repérés ?

— Nous sommes en partie dans les nuages et en position dirigeable, moteurs coupés, nous laissant dériver par un vent de sud-est qui nous rapproche des Kerguelen. Je ne peux rien affirmer.

— Le bateau des Simone ?

— Certainement plus à l'est et même en train de remonter vers le Serpent Gris. Tiens, à propos, la *Chimère* passera certainement à proximité de la Nouvelle-Zélande. Cette femme Songe nous a dit qu'Olivary a créé là-bas une théocratie et qu'il a sommé le pape de venir le rejoindre. En as-tu parlé à Pie XIII ?

— Je lui ai fait parvenir un message auquel il n'a pas répondu. Je ne pense pas que ça l'impressionne beaucoup.

— Crois-tu que si nous nous posions là-bas un jour, Olivary nous traiterait aussi durement ? Il a obligé le dirigeable du Consortium à quitter les lieux. Je dis ça parce que je songe qu'on pourrait créer dans cette île une station de ravitaillement. Si nous envisageons un jour de passer en hémisphère Nord, il nous faudra refaire les pleins d'huile en route.

Lien Rag se demandait ce qu'était devenu le reste de la population de cet étrange endroit. Ils avaient découvert là-bas une société copiée sur celle de l'ancienne Rome, avec toutefois quelques ajouts de féodalité. Les propriétaires terriens utilisaient des esclaves, tous de religion néo, pour cultiver leurs champs et accomplir les corvées les plus exténuantes. Un certain Cornélius avait imaginé un scénario aussi dément à la suite d'une fixation particulière faite de souvenirs de lecture et de passions pour les péplums anciens.

Plus tard dans la journée ce fut Tom-Tom, président du Conseil du Tabernacle des Simone qui entra en communication avec lui. Il se trouvait effectivement en embuscade du côté de l'ancienne Tasmanie. Si les pirates de Nacha empruntaient le Serpent Gris, et ils ne pouvaient faire différemment après la traversée de la Ceinture de Feu, ils passeraient obligatoirement entre

l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

— Nos radars les repéreront très vite, alors qu'ils seront encore à plus de mille milles de nous.

— Tom-Tom, vous ne pouvez à vous seuls attaquer une flotte qui d'après Songe atteindrait le chiffre de trente-quatre jonques. Nous n'avons que l'affirmation de cette femme sur les intentions agressives de ces gens-là. Pouvons-nous attaquer les premiers ? Imaginez que ces bateaux ne viennent que dans l'intention de commercer.

— Oubliez-vous la tragédie d'Alone-Vatican ?

— Non, mais il s'agissait du pirate Mingjen, alors qu'aujourd'hui elle nous cite Nacha que nous ne connaissons pas.

Lorsqu'il retourna à son bureau de président, il aperçut Liensun et Songe sur les quais du port. Ils se trouvaient à bord d'un petit baleinier de deux cents tonnes appartenant à une famille de chasseurs. Ce bâtiment possédait une antique machine à vapeur monocylindre qui tournait au rythme d'un coup par seconde quand il quittait le port, il réveillait tout le voisinage et pendant des heures on pouvait entendre le tap-tap de la machine. Mais il consommait très peu d'huile et cette famille pleine de courage prenait de gros risques pour chasser la baleine, allant rôder dans les parages de l'archipel Crozet, au risque de se faire couler par ses occupants. Le mystère de ces îles n'avait jamais été résolu et leur seul représentant, à part Césaire, était un certain Sunday, un homme bizarre ressemblant plus à un robot qu'à un être humain. Lors des réunions de la Conférence de Weddell, il n'avait pas prononcé trois mots.

Une fois dans son bureau, il regarda la photo de Yeuse retrouvée dans ses affaires. Yeuse y avait vingt-cinq ans de moins. Elle avait regagné la Patagonie occidentale pour reprendre ses fonctions à la tête du Conseil de gouvernement, mais tout comme lui elle n'envisageait pas de continuer à diriger son pays. Ils n'en avaient guère parlé, mais l'un et l'autre désiraient désormais vivre ensemble, n'importe où pourvu qu'ils ne se quittent plus jamais.

Lorsqu'il rentra chez lui, parfois il dînait là-bas dans son bureau ou bien s'arrêtait dans l'un des restaurants de poissons du port, Songe avait préparé le repas comme elle en avait pris l'habitude, mais il envisageait avec agacement de le partager avec eux.

— J'ai acheté le baleinier de la famille Carminale, déclara Liensun de but en blanc.

— Je ne te crois pas. C'est leur gagne-pain. Et puis avec quel argent ? Ici

ni le dollar ni le fuego, ni même notre ker ne sont appréciés.

— Peut-être, mais l'or semble l'être.

— Tu as de l'or ?

— Pas moi, mais Songe. Avec cet or les Carminale achèteront le baleinier de quatre cents tonneaux de la famille Hakayel. Ces derniers veulent laisser tomber la chasse à la baleine pour se lancer dans le commerce.

— Vous le sortez d'où cet or ? demanda brutalement Lien Rag à Songe.

— Je l'ai gagné. Personne ne peut me le contester, personne.

CHAPITRE 4

L'un des nouveaux tankers pénétra dans le port de Punta Arenas au jour dit, sans le moindre retard, lourdement chargé. Reiner s'emporta contre le patron de cette barge, lui reprochant de trop s'enfoncer dans l'eau. Le passage du détroit de Drake était toujours une épreuve dangereuse, mais Balcano n'écoutait rien, n'en faisait qu'à sa tête et avec lui la douzaine de forbans qui constituaient son équipage. Le conseiller de Yeuse vint reprocher à celle-ci d'avoir institué une prime à la tonne de fuphoc.

— Résultat, ils surchargent les tankers et finiront par couler. Vous perdrez la cargaison, devrez payer des indemnités aux familles puisque aucune assurance ne veut prendre ce risque.

— Si je ne payais pas mille fuegos par tonne rendue au port, il manquerait la moitié de la cargaison à chaque voyage. Vous le savez bien. Toute une flottille de braconniers guettent le retour des tankers chargés pour essayer de racheter quelques tonnes d'huile. Avec ce procédé, les patrons de ces barges ne cèdent pas à la tentation.

— Ce sont des caisses fragiles qu'un coup de vent disloquerait, avec des moteurs si faibles qu'un vent debout de quatre-vingts kilomètres les fait culer. Établissez une quantité fixe et ne leur faites pas prendre de risques. Il ne faut pas qu'il s'enfonce au-delà de la ligne de flottaison.

— Une quantité fixe ne les empêchera pas de remplir à ras bord leur cuve flottante pour vendre le surplus à ces braconniers. Vous le savez très bien. Il faut construire en bois. Le président Exécoulas daigne pour la première fois depuis quinze ans engager des relations commerciales avec nous. Il a besoin d'huile et veut en échanger contre du bois. Cette partie de la Patagonie possède de grandes forêts fossiles découvertes après la fonte des glaces. Les gens d'à côté savent traiter ce bois, lui redonner vie, le travailler. Vous allez vous rendre à Magellan pour négocier cet accord. Ne bradez pas cette huile que nous avons bien méritée. Exécoulas n'avait qu'à assister à la Conférence de la mer de Weddell. Son opposition lui reproche sa volonté d'autarcie qui le coupe du monde austral depuis des années.

— Il existe à Magellan d'anciens chantiers navals que la Guilde des Harponneurs avait fait construire bien avant qu'elle n'envahisse cette région. La Guilde avait créé une société anonyme et les chantiers sortaient des cargos et des barges sans discontinuer. Mais c'étaient des bâtiments métalliques

utilisant l'aluminium surtout et les matériaux composites. Je vais essayer de visiter ces chantiers abandonnés pour voir si on peut récupérer une partie des anciennes activités.

— Reiner, avez-vous réfléchi à ma proposition ?

Le conseiller resta silencieux.

— Ça ne vous intéresse pas ?

— Ni le Conseil de gouvernement ni l'Assemblée ne me désigneront. Vous le savez fort bien.

— Il n'y a personne pour me remplacer.

— C'est vous qui le dites. Vous êtes si pressée de rejoindre votre vieil amant que vous feriez n'importe quoi, me faire nommer à votre place.

— Vous êtes exactement la personne qui convient.

— Il y a le colonel Magon.

— Il n'est pas candidat.

— Je ne l'affirmerais pas. Si l'idée en vient aux membres du Conseil, ils le harcèleront pour qu'il accepte. Depuis des années ils souhaitent que ce soit un homme qui les dirige car ce sont tous des machos. Et un militaire sera encore mieux accepté. Ils voulaient même Benfield à une époque, et n'auraient pas hésité à confier le pouvoir à ce fou furieux.

Lorsqu'elle fut seule, elle se demanda si Magon se laisserait convaincre par le Conseil de gouvernement. Bien sûr, il faisait de l'excellent travail sur la banquise de Weddell avec sa colonie de chasse. Il avait parfaitement bien mis en place la fameuse conférence sur le partage du fuphoc de la zone taboue, et tous les participants l'en avaient félicité. C'était un organisateur, mais aussi un militaire et elle ne savait trop qu'en penser.

Un temps, elle avait pensé proposer à Liensun de devenir son dauphin. Elle n'ignorait rien de l'immoralité de ce garçon, de son goût pour les combines et aussi pour les provocations. Il aurait eu de l'homme politique type le côté noir, mais peut-être aurait-il fait prospérer le pays, mieux qu'elle, mieux que Reiner le rigide et que Magon le colonel.

— Mépriserais-je les Patagons au point de leur imposer un pareil personnage ? se demandait-elle.

Elle n'ignorait rien de leurs habitudes souvent illégales, par exemple les braconniers ravageaient les côtes sud du cap Horn, faisaient disparaître les

colonies de phoques, celles de manchots, des oiseaux de mer, les poissons. Oui c'étaient des gens de sac et de corde, mais capables des plus grandes audaces. Ils plongeaient dans les anciennes mines de houille noyées par la fonte des glaces pour exploiter de pauvres filons sous vingt mètres d'eau, un simple tube à la bouche pour recevoir l'air que d'autres là-haut, en surface, pompaient avec des engins préhistoriques. Un peuple rude, rusé, capable de cruauté mais aussi de générosité, et elle leur aurait donné un Liensun Rag ? Elle devenait elle-même cynique. Lien Rag, bien que Liensun fut de son sang, ne l'aurait jamais fait, mais elle voulait en finir vite, redoutant que cette embellie dans leur relation amoureuse ne soit qu'une éclaircie furtive.

Elle sourit en pensant que flanqué de cette Songe dont elle connaissait le caractère aussi avide que dépravé, Liensun amasserait rapidement une fortune sur le dos des Patagons tout en leur offrant certainement une vie meilleure, mais à quel prix ?

Le lendemain, un nouveau tanker, tout aussi enfoncé dans l'eau que le précédent, pénétra dans le port à une telle vitesse qu'il vint écraser sa proue contre le quai nord et que l'huile gicla comme des geysers un peu partout. Des gosses accoururent avec des récipients et malgré cette pluie grasse tinrent bon, jusqu'à ce qu'ils aient rempli leur pot de terre et même des verres. Alors ils en vidaient le contenu dans des jerrycans et retournaient se faire oindre de la tête aux pieds par ce fuphoc non traité, qui empestait si fort que toute la ville sentait le poisson.

Les pompiers essayèrent d'écarter ces enfants et ensuite les adultes qui recueillaient l'huile fusant toujours des fentes de la coque, mais ils se firent agresser et ce fut la troupe qui intervint. On mit toute la journée pour colmater les brèches, alors que l'eau du port était moirée de trente centimètres d'huile que les mêmes collecteurs, grimpés sur les bateaux amarrés, recueillaient. Avec des sortes de louches géantes faites de boîtes de conserves clouées sur de longues perches. Toujours la même chose, la débrouille portée au rang de principale activité nationale.

Au prochain Conseil de gouvernement, elle annoncerait son départ, quoi qu'il arrive.

CHAPITRE 5

Le petit baleinier se comportait très bien à la vague mais son moteur manquait de puissance, même si cette mécanique simpliste était increvable. Seulement, la famille Carminale ne lui avait pas caché qu'il fallait éviter d'affronter les grosses houles. Mieux valait se mettre en fuite en attendant que la mer s'apaise. Mais dans ces régions australes les jours de calme se comptaient sur les doigts des deux mains, et Liensun n'acceptait pas cette idée de se mettre en fuite à cause d'un gros temps quasi habituel.

— Nous devons trouver un autre moteur, ou bien un autre monocylindre qui appuiera celui-ci. Ces mécaniques solides équipaient les wagons autotractés, jadis, et même les plates-formes roulantes. Les gens ne se compliquaient pas la vie. Ils utilisaient un volant d'inertie qui régulait le mouvement transmis par des courroies enroulées autour de l'essieu. Courroies qui ne résistaient pas longtemps, mais qui entraînaient le tout. On doit pouvoir trouver ce type de moteur en Patagonie.

— Chez Yeuse ? Elle me déteste.

Il ne répondit pas. Ils rentrèrent au port et croisèrent la famille Carminale sur son nouveau baleinier qui taillait la route allègrement, et laissait un sillage sur lequel Liensun se retourna avec envie. Mais il avait son bateau et avec Songe ils pouvaient réaliser de grandes choses.

— Nous irons en Patagonie. Je suis sûr d'y trouver ce moteur.

— Ça ne me plaît guère, dit Songe. Tu as couché avec Yeuse, je le sais.

— Si nous commençons à faire l'inventaire de nos aventures, nous n'en sortirons jamais, lui dit-il sans se fâcher. Nous avons une possibilité de connaître ensemble une nouvelle vie, évitons de la gâcher.

Le petit baleinier se nommait *Jocker*, sans qu'ils en connaissent la raison, mais ils décidèrent de lui conserver ce nom. L'habitable était assez réduit et la famille Carminale s'entassait dans deux cabines, un carré minuscule, une cambuse où une seule personne pouvait opérer. Le reste était destiné à recevoir les quartiers de la baleine capturée. Une seule chaque fois. Il n'y avait pas de possibilité de fonte à bord. On entassait le lard dans la cale réfrigérée et on rentrait pour le vendre à l'usine de fonte. Ensuite on repartait chasser une autre baleine. Ce qui parfois demandait des semaines. À l'avant du bateau il y avait un canon à harpon, mais les autres harpons portatifs

avaient été emportés par les propriétaires anciens.

— Nous irons à l'île du Titan. Mais nous devons nous préparer en conséquence. Il nous faudra des sortes de scaphandres car elle ne se trouve pas malheureusement dans les parages du Serpent Gris. Nous devons affronter des soixante, soixante-dix degrés de température.

Lorsqu'ils revenaient dans la maison de Lien Rag, après parfois une semaine d'absence, ils n'osaient demander si les jonques de Nacha avaient été repérées. Songe surtout se sentait très mal à l'aise face à Lien Rag qui la prenait pour une affabulatrice.

Un soir, dans leur chambre, elle fit part à Liensun de son embarras profond au sujet des pirates de Nacha qui ne se décidaient pas à apparaître.

— Je déteste passer pour une menteuse, lui confia-t-elle. Je n'aime pas le regard méfiant de ton père sur moi.

— Bah, après tout tu as bien fait de raconter cette histoire. Puisqu'elle t'a permis de me rejoindre. Nous allons entreprendre de grandes choses ensemble.

Blessée, plus triste que furieuse, elle se leva et alla s'asseoir dans un fauteuil. Liensun se dressa pour lui demander ce qu'elle faisait.

— Toi aussi tu ne me crois pas, tu penses que j'ai inventé n'importe quoi pour rester avec toi. Mais tu as bien vu ce dirigeable *Soleil-du-Nord*. Crois-tu que j'aurais pu exiger de son capitaine qu'il vienne jusqu'en Antarctique pour me permettre de te rejoindre ? C'est Tharbin qui voulait que je vous mette tous en garde contre ces trente-quatre jonques en route vers le Sud.

— Reviens te coucher, tu vas prendre froid. Ce qui est difficile à comprendre et qui nuit à ta crédibilité ce sont les motivations de Tharbin. Nous le connaissons tous. C'est comme nous un magouilleur qui cherche à faire son profit de tout, et en plus il a des ambitions politiques. Nous ne comprenons pas pourquoi il t'aurait chargée de cette mission. Puisqu'il appartient au Consortium des Bonzes, et que ce Nacha en ferait partie par le biais d'une de ces sociétés secrètes que l'on appelle depuis toujours des triades.

— Tharbin ne se plaît pas dans l'extrême Nord et il se moque bien de la société ferroviaire des Aiguilleurs. Lorsque le réchauffement commença, voici vingt ans, il fut plein d'enthousiasme, créa des flottes de cargos, des flottes de dirigeables car la passion du commerce est en lui. Puis la chaleur l'obligea à remonter vers le Nord, à devenir l'allié, le complice d'Opérasque qui lui accorda une belle concession de terres glacées. Seulement Opérasque est

destitué et le nouveau maître de la Caste, Fortalès, n'aime guère les anciens amis de son prédécesseur. Et Tharbin désire revenir dans le Sud. Un type comme Nacha, avec ses entreprises de piraterie, lui nuit. Lui veut créer des échanges commerciaux. Oh, il n'est pas plus honnête que Nacha et ne recule ni devant les crimes ni devant les escroqueries pour parvenir à ses fins, mais ce qu'il veut c'est lancer des jonques ou des cargos de commerce. Si au Sud les gens, à cause d'un Nacha, se méfient des Asiatiques et croient que ce sont tous des pirates, son projet ne sera jamais réalisable. Il veut éliminer Nacha par personnes interposées, et pense que vous tous, ton père, les Simone, Yeuse, Césaire, les Néos pouvez faire le sale boulot à sa place. Il ne faut pas que le Consortium et les triades puissent l'accuser ouvertement d'avoir anéanti Nacha et sa flotte. Tout le monde saura qu'il est l'instigateur de ce massacre, mais impossible de l'en accuser.

— C'est trop subtil pour être accepté par mon père et tous les autres. Ils préfèrent penser que tu t'es moquée d'eux. Et ce que je crains, c'est qu'ils décident de laisser tomber la surveillance des mers et de la sortie du Serpent Gris.

— Tout ce que Nacha espère ! Je pense qu'il se doute que Tharbin l'a trahi et que tout l'hémisphère Sud est mobilisé pour ne pas se laisser surprendre. Aussi a-t-il retardé son voyage et attend-il un moment plus favorable, le moment où le dirigeavion n'ira plus patrouiller au-dessus de l'océan Indien et que la *Chimère* des Simone ne les guettera pas du côté de la Tasmanie.

Mais elle avait l'impression que Liensun n'éprouvait pas les mêmes craintes. Obsédé par ce projet fou de retrouver l'île de Titan, il paraissait se moquer du sort de ce monde austral, et même de celui des siens.

— Tu ne peux te sentir responsable, dit-il assez légèrement, si mon père et les autres doutent de ton avertissement.

CHAPITRE 6

Un ouragan soufflait sur la zone taboue depuis la veille, et les bâtiments en attente de chargement tiraient sur leurs ancres multiples, attendant une amélioration. À bord de la *Salamandre*, Fleur était à l'écoute des radios voisines et des plus lointaines que retransmettaient quelques relais implantés dans la banquise, à l'insu des Roux qui veillaient jalousement sur leur territoire. Mais depuis que ces rotations ininterrompues venaient vider les fabuleux réservoirs de la Guilde des Harponneurs, certains avaient pris quelque liberté avec la souveraineté des Hommes du Froid sur l'Antarctique.

Elle enregistra plusieurs messages qu'elle apporta à Kurty qui, seul sur la passerelle, regardait à la jumelle les énormes montagnes de vagues qui accouraient, il redoutait surtout l'approche d'un *ice-shelf* colossal qui se serait détaché de la mer de Davis, sorte de plate-forme de plusieurs milliers de kilomètres carrés, épaisse de trois à quatre cents mètres et qui se déplaçait justement en direction de cette baie de la zone taboue.

Il lut les messages sans y trouver d'intérêt. Les tankers patagons, dans le fond de la baie, sautaient sur les lames comme s'ils allaient s'envoler, et si l'ouragan persistait ils se disloqueraient. Il finit par regarder le visage de Fleur levé vers lui, sourit avec son habituelle réserve.

— C'est un sourire d'avare, lui dit-elle en frottant son front contre l'épaisseur du caban qu'il endossait sur sa combinaison isotherme.

Il refusait d'abdiquer la tenue réglementaire du marin classique.

— Ce sera mon dernier voyage ici, dit-il. Je rends mon commandement à ton père. Je ne supporte plus ce travail monotone de remplissage et de vidange. Nous sommes des chasseurs de baleines, de cachalots et s'il le faut nous pouvons devenir des chasseurs de pirates. Même s'ils sont parmi les plus féroces.

— Il n'y aura pas de pirates, dit-elle oppressée, et tout le monde le pense. Songe n'est pas une femme à laquelle on peut se fier.

— Moi je pense qu'elle dit vrai, que ce Nacha attend son heure, le moment où chacun de nous tous se moquera de Songe. Qui sait ? On va peut-être la pendre pour avoir raconté des sornettes.

Rupthon apporta du thé et quelques biscuits. Il paraissait transi de froid

alors qu'il était capable de faire le clown tout en haut de la plus haute vergue.

— Le fardage s'alourdit, dit-il. Le lieutenant Grathe dit que notre poids est de vingt pour cent supérieur à celui habituel.

Fleur regarda le haut des mâts. Les voiles ferlées étaient des rouleaux rigides aussi durs que de l'acier et craqueraient si on essayait de les dérouler. Il faudrait les descendre pour les réchauffer avec des jets de vapeur sèche.

Elle regagna sa cabine et s'assit sur sa couchette. Elle envisageait de quitter le bord du baleinier à leur retour à Cooktown, si Kurty démissionnait. Elle ne voulait pas le laisser, se montrait trop entreprenante. Il l'avait écartée en lui disant que tant qu'il n'aurait pas retrouvé sa propre estime, il ne se sentirait pas digne de son amour. Elle s'était emportée, le traitant de faux romantique, prétextant qu'il se fournissait en idées aussi stupides dans des romans d'un autre temps, ce qui évidemment n'était pas la vérité. En réalité, c'était elle qui cherchait avidement dans des revues pornographiques que les marins abandonnaient malicieusement sous ses yeux, ce qui pouvait la rapprocher de Kurty. Elle n'en avait pas honte, mais lui en voulait d'avoir repoussé sa tentative lorsqu'elle avait voulu s'emparer de son sexe pour le caresser, un soir dans sa cabine, alors qu'il avait abandonné sa tenue habituelle.

— Ne deviens pas vulgaire par-dessus le marché, lui avait-il dit.

— Je suis simplement amoureuse et si la vulgarité te plaisait je m'y vautrerais. Et avec infiniment de plaisir, sache-le. Tu meurs d'envie d'ailleurs que j'aie des attentions vulgaires, tu crois que je ne m'en suis pas rendu compte. Me prends-tu pour une fillette innocente, alors que tes marins se masturbent ouvertement devant moi, me guettant quand je sors de ma cabine ?

Depuis, il fermait sa porte à clé, refusant de rester seul avec elle.

CHAPITRE 7

Celui qui dirigeait cet endroit étrange proche du Gouffre aux Garous se nommait Halchiom, et il la reçut dans son bureau, une alvéole creusée dans la roche de cet inlandsis. Movane Marqua était arrivée depuis huit jours, mais n'était pas vraiment familiarisée avec ce foisonnement de galeries et d'étages creusés dans le sous-sol. Elle ne savait qu'une chose. Le Gouffre aux Garous se trouvait à proximité, mais la colonie ne l'habitait pas. Nul n'aurait consenti à y séjourner en dehors du travail d'archéologie que l'on y effectuait. Wirmeil, ce garçon qui l'avait accueillie le premier et qui s'empressait auprès d'elle, lui avait expliqué que des créatures dangereuses se cachaient dans les profondeurs de l'abîme et qu'on ne pouvait s'y hasarder qu'en groupe et sous la protection d'hommes armés.

— Qu'est devenu Garg ?

L'étudiant, il lui avait dit qu'il étudiait la civilisation préglaciaire de la Terre, l'avait regardée sans paraître comprendre.

— Je ne suis pas venue seule... Il y avait avec moi une créature, un être...

— Vous voulez parler de ce sphale... Mais oui, je comprends pourquoi vous l'appellez Garg, à cause de cette stupide désignation de jadis. Les premiers explorateurs des Bulbs affublèrent les sphales du nom de gargouille et ils n'ont jamais tellement apprécié. Ce sont des sphales. Ils portent des noms constitués d'onomatopées en Z et S si compliquées à prononcer que personnellement j'y renonce.

— Mais qui sont ces sphales ?

— Les premiers habitants des Bulbs. Écoutez, Movane, je préfère ne pas en parler ainsi... En général on n'en parle jamais. Surtout ici dans ces installations souterraines. Peut-être que là-haut vous faisiez différemment, mais je vous conseille de rester discrète sur le sujet.

Halchiom, le directeur de ce centre de recherches, Movane ne savait comment désigner l'endroit autrement, la reçut avec gentillesse et lui annonça que ses parents Lou et Gina Marqua avaient préféré quitter Coats pour fuir l'insistance des policiers chargés de l'enquête.

— C'est préférable, car ils ne pouvaient expliquer certaines choses, comme les traces de griffes sur le parquet du wagon que vous habitez. Ils se sont

réfugiés chez des amis et sont en sécurité. Nous leur trouverons une nouvelle affectation, mais à des milliers de kilomètres de Coats Station. Pour en revenir à vous...

— Pourrai-je les rencontrer prochainement ?

— Mieux vaut attendre quelque temps. Ne vous inquiétez pas. Dès que possible vous pourrez entrer en communication visuelle et auditive avec eux. Oui, je disais que vos tests sont excellents et que vous pouvez choisir des travaux pratiques en dehors de vos études. Nous pensons que vous devriez vous diriger vers l'astrophysique étant donné votre curiosité pour le monde extérieur à la Terre. Nous avons trouvé enfin le professeur idéal pour cette discipline, le professeur Victor Bourguine qui nous a rejoints récemment. Il n'appartient pas vraiment à notre communauté, toutefois c'est un grand savant. Vous ferez sa connaissance, mais pour l'instant nous pensons que vous devez effectuer un stage d'archéologie.

— D'archéologie antico-spatiale ? demanda-t-elle, toujours intriguée par cet assemblage de mots.

— Je vois que vous êtes au courant. Il s'agit de fouilles dans ce qui constitue les ruines d'une base de lancement d'objets spatiaux remontant à la pré-glaciation, mais qui fut par la suite réactivée lorsque les colons d'Ophiuchus retournèrent dans l'orbite terrestre. Est-ce que vous me suivez ou bien dois-je reprendre avec les départs des Terriens vers Ophiuchus ?

— J'ai quelques idées, même sur les Bulbs, puisque depuis le réchauffement ces informations sont à la portée de tous.

— Sur le chantier vous gratterez les couches de sédiments et de poussières. Je ne vous cache pas que c'est dangereux... Que savez-vous des garous ?

— Je n'ai jamais entendu ce mot de ma vie.

— Vous assisterez à quelques conférences au cours desquelles on vous expliquera qui ils sont et pourquoi ils sont dangereux.

— Que cherchons-nous dans cette station spatiale détruite ?

Il la regarda longuement avant de préciser :

— Tout et rien. Principalement le système de navigation des navettes de Bulb. Nous ne sommes pas d'anciens habitants de celui-ci, mais avons une autre origine semblable bien que différente. Disons que notre croissance scientifique n'atteignit jamais le niveau de ceux qui embarquèrent dans le Bulb. À l'origine, nos ancêtres qui choisirent un animal de l'espace moins prestigieux, déclaré peu fiable, n'étaient que des agriculteurs, des manuels en

quelque sorte. Leur civilisation stagna durant des décennies pour ne pas parler de siècles et notre retard dans tous les domaines, scientifique, technologique, artistique même, nous handicape toujours.

Lorsqu'elle sortit de cette entrevue, la tête lui tournait d'avoir reçu en vrac tout ce lot d'informations auxquelles elle ne comprenait rien. Ses parents l'avaient laissée dans une ignorance totale sur leurs origines, ne lui avaient presque jamais parlé du Bulb et surtout du deuxième animal spatial où ils auraient vécu. Comment ces choses-là avaient-elles pu se produire et à quelles époques ? Halchiom parlait de décennies, de siècles au cours desquels la civilisation, principalement agricole au sein de ce deuxième Bulb, aurait peu évolué. Mais que voulait dire Halchiom avec cette histoire de navette spatiale ? Certes, elle savait de quoi il s'agissait, mais pourquoi effectuait-on des recherches à une si grande profondeur pour en retrouver les débris ? Le système de navigation ? Uniquement ça ?

Le même jour on lui fit essayer des combinaisons iso-thermiques dans un atelier spécial. La personne qui s'occupait d'elle lui dit que c'était plus pour supporter la chaleur que le froid, lui laissant entendre qu'elle approcherait d'une véritable fournaise.

— Mais il n'y a pas que la température élevée, il y a les radiations. Vous devrez suivre à la lettre les instructions que l'on vous fera apprendre par cœur. Chaque fois que vous sortirez de là-bas, vous serez décontaminée. Vous verrez qu'existe toute une batterie de sas à franchir. Bien entendu le principal de ces sas cherche à barrer l'accès à ces monstres que vous allez approcher sans jamais les apercevoir. Il ne faut pas qu'ils pénètrent dans nos installations.

Movane restait silencieuse, comme si elle approuvait ou du moins comprenait, mais en réalité elle ne savait plus que faire de cette masse de renseignements, de mises en garde, et avait l'impression que la plupart de ces gens vivant sous terre cultivaient quelques fantasmes exaltant leur paranoïa.

Seul ce garçon, Wirmeil, lui paraissait avoir un comportement naturel. Comprenait-il sa détresse ? Certes, il lui fournissait autant d'explications qu'il pouvait en donner, mais en profitait pour essayer de flirter, de la caresser et elle ne savait comment le décourager sans avoir l'air de le repousser.

Dans le dortoir des filles, elle n'aurait droit à une alvéole personnelle que lorsqu'elle aurait acquis une certaine maturité scientifique, plusieurs étaient encore plus ignorantes qu'elle. C'étaient des orphelines dont les parents, pour diverses raisons, avaient trouvé la mort dans des circonstances mystérieuses. Movane s'efforçait de ne pas chercher plus loin, mais la plupart n'étaient au point de vue intellectuel que de médiocres recrues. Et sur les dix-sept filles présentes, deux seulement, dont elle-même, participeraient aux fouilles

d'archéologie antico-spatiale. Mais l'autre, ayant déjà fait des études supérieures, snobait tout le monde et considérait Movane comme une concurrente, peut-être éloignée de son niveau, mais tout de même...

Elle subit des stages sur les dangers de la radioactivité puis sur les fameux garous, et découvrit avec horreur, fascination mêlée de dégoût, ces créatures hybrides. Évidemment, les vidéos exagéraient sur leur apparence physique, montraient surtout leurs griffes énormes, leurs mâchoires aux crocs impressionnants. Cette séance effrayait les stagiaires pour qu'ils se comportent avec une extrême prudence sur le chantier des fouilles. Mais lorsqu'elle s'efforça d'oublier son épouvante et raisonna plus sainement, Movane se demanda s'il existait une unité de recherche sur ces créatures. Elle aurait été intéressée. Timidement, elle posa la question, on la regarda comme si elle disait des stupidités. On redoutait ces hybrides sans essayer de comprendre leur étrange présence.

Elle passait ses tests avec tant de brio et de connaissances qu'elle fut rapidement admise au stade supérieur et effectua sa première expédition dans le Gouffre aux Garous.

Curieusement, ces gens-là qui paraissaient détester la société ferroviaire de la surface utilisaient des wagonnets découverts pour se déplacer le long d'un tunnel qui n'en finissait pas. On passa différents sas comme l'habilleuse le lui avait annoncé. Puis on abandonna les wagonnets pour traverser un autre sas à pied, avant de remonter dans d'autres voitures sur rail.

Movane avait compté six passages contrôlés, et savait qu'après le septième elle se trouverait en plein Gouffre aux Garous. Déjà, malgré les portes étanches et tout un système de ventilation, la chaleur devenait forte et chacun avait refermé sa combinaison, sa cagoule.

— Vérifiez vos compteurs de radioactivité sans arrêt. Votre voisin peut être dans une zone sans risques, alors que vous-même seriez exposé.

Depuis le troisième sas, en réalité ceux-ci fonctionnaient comme des écluses, il y avait des gardes armés veillant en groupes de plus en plus considérables au fur et à mesure qu'on se rapprochait du chantier de fouilles. Lorsque les stagiaires se trouvèrent sur cette sorte de belvédère suspendu au-dessus d'un vide vertigineux, ils étaient encore plus nombreux. Tout le monde embarqua dans un ascenseur étanche qui s'enfonça dans les profondeurs du Gouffre. Une vive clarté en montait, plus forte à mesure que la cabine vitrée descendait. Personne ne le lui précisa, mais Movane savait qu'il s'agissait de matières en pleine fission non contrôlée. Tout ce qu'on lui avait dit, c'était que cette masse critique se trouvait à une profondeur telle qu'on n'avait jamais pu l'évaluer. Un réacteur, en fondant, avait traversé différentes couches terrestres avant de se trouver bloqué. Mais le Gouffre n'était pas d'une seule

verticale. Des corniches, des plateformes l'obturaient en partie. Et sur ces plates-formes vivaient ces êtres dangereux mais fascinants que l'on appelait garous.

Ce fut sur l'une de ces corniches que l'ascenseur s'immobilisa. Le chef de stage les aligna lorsqu'ils sortirent, et les inspecta pour voir s'ils avaient bien bouclé combinaison et cagoule.

Contrairement à ce qu'avait imaginé Movane, le chantier des fouilles n'avait rien de ces images que diffusait parfois la télévision. On ne se contentait pas de gratter le sol, on s'attaquait aussi aux parois, et au passage elle put voir deux garçons buriner la roche avec délicatesse autour d'un objet indéterminé. Ils travaillaient lentement, avec d'extrêmes précautions. Elle pensa que lorsque l'objet s'y était encastré, la roche avait fondu puis s'était refermée sur lui en refroidissant et en durcissant.

Cette première n'était qu'une approche de ces fouilles. On leur montra les outils indispensables pour ces recherches, et tous furent déçus par leur banalité. Des marteaux, des burins, des brosses, de petits aspirateurs pouvant souffler sur les poussières et aspirer les objets importants.

Le moniteur les entraîna vers un endroit où s'activaient quatre personnes, et chacun eut un sursaut en découvrant que la chose que l'on essayait d'extraire de la roche n'était qu'un squelette. Un ensemble d'ossements complètement absorbé par cette sorte de lave noire.

— Un passager de la navette qui s'est écrasée ici, précisa le moniteur. D'après les premières études, il s'agirait du corps d'une femme, peut-être même d'une Rousse.

C'est ainsi que Movane apprit que les Roux avaient été conçus à bord du premier Bulb en orbite autour de la Terre. Ces créatures résistantes au froid furent ensuite envoyées sur Terre pour essayer de la peupler d'êtres adaptés aux conditions extrêmes.

— Nous avons déjà situé l'emplacement d'un autre squelette grâce à la radiographie, mais nous aurons du mal à l'extraire. Nous pensons que ces gens sont là depuis près d'un siècle.

CHAPITRE 8

Ses étudiants le redoutaient, mais convenaient que c'était un véritable savant. Bourguine les considérait le plus souvent avec un grand mépris, n'en continuant pas moins de leur prodiguer un enseignement de haut niveau. Il regrettait de ne pas disposer de tous les appareils indispensables, et répétait que son équipement était comparable à celui d'un collège minable de petite station, qu'à NPST il disposait au moins d'un radiotélescope de moyenne importance. Ici, il ne pouvait utiliser que des télescopes ordinaires, dans la coupole où il entraînait ses élèves à l'observation en dehors des cours théoriques. Pour se dissimuler, ce dôme se teintait de blanc durant la journée, blanc couleur de glace, mais on pouvait la nuit venue l'éclaircir pour observer le ciel. Le ciel qui à cette proximité du pôle était souvent dégagé de ses nuages. Mais parfois un remous de poussières lunaires traversait le champ des télescopes, et Bourguine en profitait pour prendre de nombreuses photographies.

Lorsqu'en compagnie de Wist Kalagan il avait atteint enfin le Gouffre aux Garous, il ignorait tout de cette implantation clandestine d'une communauté venue de l'espace. Certes, il avait été contacté par certains de ses représentants comme les Melchaye et bien d'autres, mais ces gens-là n'étaient que de simples fantassins en quelque sorte, chargés de recueillir des informations sur les Terriens, sur les Aiguilleurs et éventuellement de cacher les extraterrestres venus sur Terre. Par exemple cette étrange créature traitée de parasite des Bulbs, mais en réalité appartenant aux premiers habitants de ces grands animaux de l'espace. Il était dans la nature des humains de traiter les occupants originels d'un lieu avec mépris, d'en faire des primitifs, des aborigènes, des Indiens, des esclaves, voire des parasites comme les colons d'Ophiuchus avaient appelé les sphales.

Bourguine avait eu ses premiers soupçons sur la présence d'extraterrestres sur Terre, lorsque sa grand-mère avait *été sollicitée* pour vendre sa petite ferme laitière à un prix absolument époustoufflant, sous forme de rente à vie pour profiter dans le luxe et la tranquillité de ses dernières années. Sonia Melchaye, femme indépendante et originale, ne l'avait même pas consulté et avait accepté le marché, cédant sa ferme et bizarrement son nom. Pour cette dernière opération, elle avait tout simplement adopté le couple qui prenait sa place. Bourguine avait alors effectué ses premières enquêtes, jusqu'à ce qu'il ait la certitude que ces gens n'étaient pas de simples fugitifs humains échappés d'un train pénitentiaire ou recherchés pour meurtre. À force de

fouiner autour d'eux et de leurs relations, il avait fini par s'attirer leur suspicion. Eût-il été un simple quidam que ces gens-là l'auraient fait disparaître à jamais, heureusement sa qualité d'astrophysicien lui avait non seulement sauvé la vie, mais l'introduisit dans cette communauté, comme invité en quelque sorte. C'est ainsi qu'il avait appris l'existence d'un endroit mythique pour ces aliens, le Gouffre aux Garous. Et lorsque la bande de Charlster avait commencé de faire allusion à cette ancienne base spatiale, il avait décidé de la retrouver. Il s'était servi de Kalagan pour louer un traîneau à chiens. La chute mortelle de Kalagan avait alerté cette colonie dirigée par Halchiom, et alors qu'il était assommé par cet horrible accident, des gardes s'étaient emparés de lui et il s'était retrouvé au sein de ces installations souterraines, creusées à proximité du Gouffre aux Garous. Sans le témoignage des Melchaye, des Harasson et de quelques autres, il n'aurait pas réussi à convaincre ces gens-là de sa sincérité. Il voulait se joindre à eux, bien que d'origine terrestre, travailler pour eux. La nécessité d'un observatoire astronomique existait déjà, et son arrivée inattendue allait permettre de le créer. On lui fournit quelques appareils et les premiers élèves lui furent confiés. Il savait qu'il était sous étroite surveillance, mais son attitude était appréciée.

Il avait aussi apporté d'autres connaissances et pouvait accéder à différents sites, différentes banques de données que cette colonie ignorait. Un jour, Halchiom avait décidé de jouer la carte de la franchise avec lui.

— Nous recherchons le système de navigation des navettes du Bulb. Celles dont nous disposons sont anachroniques et dangereuses à cause de leur moteur nucléaire. Nous ne pouvons continuer à les utiliser. Ici, le Gouffre a été creusé par l'explosion d'une de ces navettes du Bulb, et nous voulons non la retrouver, puisqu'elle fut détruite lors de l'impact, mais découvrir celles qui se trouvaient ici sut le pas de tir. Nous pensions que Salt Lake Station aurait pu nous offrir cette possibilité, mais les Aiguilleurs surveillent trop sévèrement cette ancienne base. Il y a Concrete Station dans le Pacifique, mais en pleine Ceinture de Feu. Ne reste que ce Gouffre que nous explorons depuis des années. Nous avons fait quelques découvertes, mais pour l'instant pas de navette ou du moins pas un moteur de navette intact. Rien que des débris.

Bourguine avait alors osé la question qui l'obsédait depuis son arrivée dans cette colonie :

— À 87°7 Station nous avons repéré des traînées ioniques dans le ciel. Des navettes vont et viennent entre l'espace et l'hémisphère Sud. Nous ne sommes pas parvenus à situer le lieu d'impact, mais il semble que ce soit dans les parages des îles Kerguelen.

Tout d'abord, Halchiom avait paru se hérissier devant tant d'audace, puis il

avait accepté de préciser que les gens de l'hémisphère Sud appartenaient à un autre groupe de chercheurs. Bourguine avait compris qu'il existait entre eux non seulement une rivalité de scientifiques, mais aussi une véritable haine. Comme dans le premier Bulb où les colons s'étaient séparés en deux factions qui s'affrontaient en de sanglantes luttes, ceux du deuxième Bulb, que l'on avait d'abord appelé Flatty, connaissaient la même sécession.

— Nous ne vous connaissons pas suffisamment pour vous confier toute l'histoire, mais sachez que le groupe du sud est installé dans l'archipel Crozet. Son intention première était de se rendre dans *Concrete Station* pour effectuer les mêmes recherches que nous. Ils ignoraient, ces crétins, que la Ceinture de Feu isolait cette ancienne base de lancement spatial. Depuis, ils sont coincés là-bas, car toutes les tentatives pour envoyer des navettes ont échoué. Par contre, ils ont pu en lancer en direction de Flatty, mais ne sont pas certains que celles-ci ont pu rejoindre notre Bulb numéro 2.

— Mais cette créature non humaine qui se cache du côté de Baker Station, est-elle de votre bord ou reste-t-elle fidèle à ceux de Crozet ? Pourquoi a-t-elle utilisé une capsule individuelle pour rejoindre l'hémisphère Nord et non le Sud ?

— Je ne puis répondre à votre question pour l'instant.

Bourguine avait compris qu'il ne devait pas insister.

Pour montrer sa bonne volonté, lui le nihiliste qui n'acceptait aucune directive, aucune instruction et détestait le genre humain, s'était mis au travail pour créer son observatoire et son déploiement d'activité avait conquis Halchiom et toute la colonie. On lui avait procuré un minimum de matériel, cependant son désir de posséder un radiotélescope s'avérait impossible à satisfaire. On savait quelle entreprise pouvait en fournir, mais elle était sous la dépendance étroite de la Caste des Aiguilleurs qui restait très méfiante envers cette science de nouveau autorisée, l'astronomie.

Il avait visité lui aussi le chantier des fouilles, et restait sceptique sur les chances de ces gens-là de retrouver le moindre morceau de navette leur permettant d'identifier leur système de propulsion. D'ailleurs, il ne comprenait pas encore pourquoi ils avaient quitté Flatty pour se répandre sur la Terre où ils devaient se cacher et vivre des situations difficiles, proches de celles que connaissaient les gens recherchés par la police ou la sécurité politique.

C'est alors que Movane Marqua devint son élève. Il savait qu'elle avait suivi des cours très généralistes de science, mais que d'après ses tests elle pouvait devenir une bonne étudiante en astrophysique, il en doutait avant de la voir entrer dans son bureau, en réalité son alvéole de cours, vide pour l'instant

d'étudiants. Elle portait une tenue très simple, comme les autres, mais il fut fasciné par sa démarche, son visage, l'élégance de son corps. Il en tomba amoureux. Lui, Bourguine, nihiliste farouche âgé de cinquante ans.

CHAPITRE 9

La suroxygénation de son organisme l'empêchant de dormir, Garg alla réduire le débit de ce gaz et retourna s'allonger sur sa couche spéciale. Déjà à Coats Station, il avait éprouvé des difficultés respiratoires du même type. Ici, il était atteint de claustrophobie, dans ce monde souterrain qui empestait trop. Les humains ne se rendaient pas compte qu'ils pouvaient puer autant. Il regrettait toujours ces heures, ces jours de liberté qu'il avait connus du côté de Baker Station, quand il se cachait dans le local d'une pompe à eau alimentant la station. Il avait capté l'électricité et possédait un appareil fournissant de l'oxygène. Puis il avait dû fuir, passer de refuge en refuge, tous tenus par des colons de son Bulb.

Il avait quitté Flatty pour obtenir de ces colons qu'ils reviennent là-haut, car la situation y était effroyable. Ceux qui continuaient d'y habiter se livraient à des affrontements de plus en plus violents, et les installations les plus indispensables en souffraient. Les autres sphales comme lui étaient menacés d'extinction car ils ne trouvaient plus à se nourrir avec l'influx nerveux du Bulb, les différentes sources d'approvisionnement, ces groupes de neurones sur lesquels ils se branchaient, disparaissant les uns après les autres, vandalisées par des groupes armés. Chacun espérait priver l'autre d'une alimentation en électricité, et peu à peu le Bulb lui-même dépérissait car ses réseaux nerveux endommagés paralysaient certaines régions de son immense corps.

Les gens chez lesquels il avait trouvé refuge, que ce soit les Harasson, les Melchaye, les Marqua, ne comprenaient pas sa détresse. Ils avaient quitté Flatty depuis des générations, oubliant leurs origines pour essayer de s'adapter à cette Terre que lui trouvait sans intérêt et même hostile. Mais ces gens-là l'avaient tout de même reçu, protégé par solidarité avec leur monde originel.

La tragédie de Coats Station lui paraissait inexplicable. Étaient-ce ses ennuis avec l'oxygène qui l'avaient poussé à commettre ces assassinats odieux ? Dans Flatty il était d'un naturel pacifique, tout comme ses congénères, et ses seuls ennemis restaient les laineux. Ces humains s'étaient toujours montrés compréhensifs avec eux, car si les laineux détruisaient leurs élevages et leurs cultures, eux, les sphales, chassaient ces prédateurs à la grande satisfaction des colons.

Ici, il avait retrouvé la même qualité de compréhension et l'on avait tout

fait pour qu'il se régénère, mais il avait compris que le voyage de retour vers Flatty ne pourrait s'effectuer prochainement, si jamais il pouvait s'effectuer. Toutes les navettes anciennes avaient explosé ou ne s'étaient jamais posées en retour sur Flatty, attirées par ce satellite voisin, ce fragment de lune qui, il l'avait appris ici même, avait été baptisé Altaï. Il n'osait plus rencontrer la fille des Marqua, Movane, depuis qu'il avait égorgé son amoureux. Il aurait souhaité lui expliquer qu'il avait agi dans une période de profonde dépression, qu'au moment de ces assassinats il était envahi par la terreur immonde d'être découvert et abattu par les forces de police. Pour les humains autres que les anciens colons de Flatty, qu'était-il d'autre qu'une créature monstrueuse, donc dangereuse ? Il ne pourrait lui avouer qu'à Coats il avait eu ses premières hallucinations. Les humains se transformaient brusquement en laineux, le rendant fou furieux.

Les gens de cette communauté l'avaient écouté, avec attention, exposer les problèmes que connaissait Flatty, menacé de disparition si les combats de la guerre civile ne cessaient pas. Ils étaient tous conscients de cet état de choses et eux aussi cherchaient le moyen de retourner dans le satellite en orbite. Mais jusqu'à présent les résultats des fouilles ne donnaient guère d'espoir.

Il avait appris qu'existait jadis une autre base spatiale, mais inaccessible, dans une région où la température pouvait approcher les cent degrés. Ce groupe envoyé dans le Sud était considéré comme l'ennemi par ceux d'ici. Même sur Terre, alors que les pires dangers les menaçaient, ces êtres étrangers cultivaient avec haine leur farouche antagonisme.

CHAPITRE 10

On l'avait dirigée vers les cours du professeur Bourguine, mais elle attendait chaque jour avec impatience l'après-midi pour aller sur le chantier des fouilles. C'était ce qui la passionnait vraiment, et elle s'était portée volontaire pour rejoindre l'équipe de ceux qui essayaient de dégager ce deuxième squelette de la lave froide qui l'incluait. Les autres ne supportaient pas la pensée de travailler sur ces ossements, et préféraient gratter le sol et les parois à la recherche de minuscules fragments.

Pour l'instant, les travaux pratiques en astrophysique étaient limités au petit nombre d'appareils, mais le professeur Bourguine paraissait s'intéresser à elle, et lui qui était peu prodigue en compliments lui avait laissé entendre qu'elle ferait une excellente astrophysicienne. Il l'aidait à régler son appareil, lui indiquait comment saisir les opportunités. Ces travaux pratiques se déroulaient surtout la nuit. Il fallait parfois se réveiller à deux heures du matin lorsque le ciel se dépouillait totalement de ses nuages. Les autres étudiants rechignaient, dormaient dans les coins tandis que Bourguine emmenait la jeune fille dans la nacelle de l'appareil. Celle-ci, en s'élevant de quelques mètres du sol, les isolait des regards et Movane ne se sentait plus vraiment à l'aise d'être en étroite intimité avec cet homme de réputation sévère. Son corps osseux s'appuyait un peu trop sur le sien plus moelleux, et certains gestes lui paraissaient excessifs pour l'enseignement de la technique du télescope ou des rayons laser éclairant l'espace. Bourguine frôlait ses cuisses, ses seins et elle se sentait coincée, otage en quelque sorte de cet homme.

Son copain Wirmeil remarqua sa rougeur lorsqu'elle descendait de la nacelle pour laisser la place à un autre, et un jour il lui demanda si elle avait peur là-haut ou était sujette au vertige.

— Je ne suis pas à mon aise avec le prof.

— C'est un taciturne et un misogyne. Je connais des filles qui n'ont jamais plus voulu rester ses étudiantes, tant il était odieux avec elles, les traitant de tous les noms pour une simple erreur.

— Il ne m'insulte pas. En fait, ce serait plutôt le contraire, avoua-t-elle. J'ai même l'impression que je ne lui déplaïs pas.

Peut-être par dépit, son copain se montra alors assez déplaisant, se moqua d'elle en lui disant qu'elle se croyait irrésistible.

— Tu ne me feras jamais croire qu'un Bourguine pourrait se risquer à te peloter. Tout le monde sait qu'il déteste les femmes et aussi les garçons d'ailleurs. Il n'aime personne.

Dès lors, elle ne fit plus la moindre allusion à l'étrange comportement de Bourguine, mais n'accorda plus à Wirmeil autant de confiance, s'arrangeant même pour l'éviter. Elle souhaitait demander qu'on l'oriente vers une autre discipline, hésitant car la théorie de l'astrophysique lui plaisait. D'autant plus que Bourguine se montrait très intéressant sur Flatty et sur Altaï, ce fragment de Lune réchappé miraculeusement de l'explosion de l'astre.

Son engouement pour les fouilles ne se laissait pas assombrir par les différentes épreuves du retour le long des sas, avec les décontaminations, les examens de toute nature. Il y avait toujours la crainte de voir les loupés, ces garous, se jeter sur eux pour les tuer. On disait que les loups-garous n'étaient pas les plus dangereux, mais que des espèces plus rares, combinant des gueules de crocodiles à des corps humains, avaient été aperçues tenant des hommes dans leurs effroyables mâchoires. Elle n'y croyait pas, pensant que c'était une plaisanterie destinée à effrayer les débutants.

Elle travaillait à dégager les os d'un pied, certainement celui d'un homme. Elle n'avait relevé aucune trace de poils dans les fragments de roche qu'elle faisait sauter, donc il ne s'agissait pas d'un Roux, mais peut-être du pilote de la navette. Et qui disait pilote, pouvait espérer découvrir aussi le tableau de bord de l'appareil.

Elle connut plusieurs alertes à la radioactivité. Celle-ci se répandait avec un violent courant d'air qui parfois soufflait du fond du Gouffre.

CHAPITRE 11

Maniant la godille de sa prame avec souplesse, Arbaï se glissait entre les coques à clins des lourdes jonques, humant des odeurs fortes de nourriture, de calfat, d'iode. La chaleur était déjà torride, mais le garçon s'en réjouissait. Il ne portait qu'un caleçon court pour laisser aérer sa peau. Son seigneur et maître Nacha la voulait comme celle d'un fruit, et pour le satisfaire il se hissait sur le toit du château arrière de la jonque amirale pour se faire bronzer sans vêtements. À travers les nuages épais, les rayons invisibles du soleil étaient plus puissants que jamais dans cette baie profonde, au sud de la Nouvelle-Zélande. Jusqu'à ce qu'ils jettent l'ancre dans cette mer si claire, Arbaï ignorait jusqu'au nom de cet endroit. Nacha le lui avait fait trouver sur une carte ancienne, toute craquelée par les siècles.

Chaque matin, depuis qu'ils faisaient escale en cet endroit, Arbaï, sur l'ordre de son seigneur, faisait la tournée des trente-quatre jonques. Il hélait le marin qui veillait à l'échelle de coupée, et si ce dernier secouait la tête, il godillait plus loin, puisque ceux-là n'avaient besoin de rien et que tout allait bien à leur bord.

Mais il y avait toujours des contestataires, des capitaines hargneux, revendicatifs. Arbaï devait monter à bord, éviter par de souples dérobades les mains trop audacieuses, pénétrer dans des cabines la plupart du temps puantes, où le patron du bord se prélassait sur des coussins et exposait, avec véhémence ou d'une voix dolente, ses griefs. Un peu contre tout, la chaleur, l'endroit désertique, le manque de femmes, la nourriture, l'attente des jonques de ravitaillement. Pour Arbaï, le jeu subtil de la diplomatie commençait alors. Il devait d'une part rassurer son interlocuteur, l'assurer que tout allait bientôt s'arranger, et en même temps ignorer les invites trop précises de quelques-uns de ces chefs pirates. Ce n'était pas tant la joliesse du garçon qui les émoustillait, que le désir de faire affront au grand chef Nacha en séduisant son petit ami. Ces forbans, pour Arbaï il n'y avait pas d'autres termes pour les désigner, auraient sacrifié leur place, leur adhésion à cette fabuleuse expédition pour faire perdre la face à celui qui les dirigeait d'une main de fer dans un gant de velours. La plupart ne brillaient guère par leur intelligence, n'étaient même pas des marins d'exception, ni des combattants de valeur. Ils régnaient sur leur équipage par un mélange complexe de laxisme, de cruauté, de corruption, d'alcool de riz, de pièces d'or.

Aussi, Arbaï appréciait-il par-dessus tout de faire escale en bas de la jonque de la capitaine Juzna, une femme colossale dont les formes

sculpturales faisaient éclater ses vêtements au moindre déplacement. Ses fesses rebondies, ses seins massifs, ses jambes solides, auraient pu faire d'elle une caricature de femme, mais le premier qui aurait osé le dire devant Arbaï aurait reçu un coup de son couteau dont il jouait dangereusement. Juzna était la femme, la mère, la déesse. Elle était énorme, certes, vulgaire, oh combien, cruelle au point de dépasser tous les autres capitaines en férocité, plus perfide que Nacha, libidineuse, méprisante, cependant elle fascinait non seulement l'envoyé de Nacha, mais tous les mâles de l'armada. Sa jonque était tout à la fois un paradis, un enfer, un cloaque, un boudoir, une maison de passe, un nid pour amours idylliques. Juzna pouvait violer un homme, une femme, ou roucouler amoureusement avec l'un ou l'autre représentant des deux sexes qui saurait la faire soupirer en lui récitant des poèmes.

Lorsqu'elle voyait Arbaï, elle le sentait sur son cœur bardé de cuir épais, l'embrassait comme un enfant, comme un fils, alors qu'elle sentait bien qu'il était excité. Mais elle le respectait celui-là, le trouvait trop beau pour en user. Et lui mourait d'envie que ce corps monstrueux s'abatte sur le sien, l'écrase, l'emporte dans des plaisirs inconnus. Chaque fois qu'il retournait à bord de la jonque amirale, il prenait d'abord un bain dans la mer, car Nacha le flairait, très soupçonneux. De tous, des trente-deux mâles et de cette femelle régnant sur les jonques, c'était de Juzna dont il était le plus jaloux.

Mais que chaque matin la maîtresse des gabières, Noglika, attende avec impatience, debout à la coupée, l'arrivée de son tendre ami le laissait indifférent. Noglika était le substitut de sa capitaine. Une fille qui peut-être un jour atteindrait la splendeur d'ogresse de Juzna, mais qui pour l'heure restait dans les normes. Des normes suffisamment plantureuses pour enchanter les rêves des quinze cents marins embarqués dans cette aventure, et dont Arbaï avait la chance de profiter. Selon un cérémonial bien établi, mis au point au cours des dernières escales, il lançait l'amarre de la prame à Noglika qui la frappait sur un taquet. Elle se penchait alors et ses seins chaque fois débordaient de son justaucorps en cuir souple. Le temps d'escalader le bordé, hissé par les bras vigoureux de la fille, le garçon y enfouissait son visage. Elle l'emportait, il avait l'impression que ses pieds nus ne touchaient pas les lames du pont, jusque dans l'entrepont où en tant que maîtresse des gabières elle partageait une cabine avec la bosco et la maîtresse d'armes.

— Dis-moi, mon prince, ton choix du jour. Tu en connais le menu.

Il prenait son plaisir en rêvant de Juzna qu'il n'apercevait pas toujours, sauf lorsqu'elle avait un message pour Nacha. C'est alors qu'elle l'étreignait à la façon d'une mère.

Arbaï avait toujours essayé de deviner dans quel état il serait sorti des bras de la capitaine, si par bonheur elle avait daigné user de lui, mais il pouvait

s'en faire une idée approchante lorsque cette joute amoureuse avec Noglika le laissait laminé, aplati, les côtes douloureuses, le ventre mâché, le sexe irrité, la bouche sanglante, déshydraté, déminéralisé, décervelé. Il ne savait plus qui il était ni ce qu'il faisait là, hébété, à se laisser rhabiller avec tendresse.

— Rappelle-toi la raison de ta venue, disait-elle alors sur un ton d'institutrice sermonnant gentiment un élève. Comme chaque matin, tu attends le rapport que je dois te faire sur ce petit jeune homme que nous avons à bord. Le délégué de la Caste que nous a confié maître Riquael pour qu'il surveille notre comportement. Te souviens-tu encore de son nom ?

Non, il n'y parvenait pas.

— Kérian, il est jeune, tendre, naïf et ne comprend rien à ce qui lui arrive. Nous lui avons fait traverser le Serpent Gris sans qu'il puisse un seul instant apparaître sur le pont. Nous l'avons nourri, abreuvé largement si bien qu'il était ivre durant des heures. Et toutes les filles se sont succédé pour l'enchanter, lui qui était vierge en montant à notre bord. Même Guisoli, la plus laide, a pris part au festin et nous avons dû l'arracher à sa proie car c'est sûr, elle l'aurait fait crever. Nous ne soupçonnions pas que sa laideur cachait une telle expérience. Elle le faisait flamboyer à la demande, et il en redemandait. Nous étions toutes dépitées, sais-tu ?

Peu à peu, elle réalimentait ses souvenirs les plus récents et cette nourriture virtuelle l'aidait à récupérer sa mémoire plus profonde. Il se souvenait bien de ce benêt qu'on leur avait imposé et qui montant à bord de cette jonque ne savait où poser les yeux, assailli par des visions, véritables attentats à la pudeur. Comment éviter ces tétons, ces croupes, ces cuisses, ces bouches aguichantes, ces cheveux que ces furies défaisaient en son honneur. Elles se pressaient en rang serré et il avait dû s'arrêter de respirer, de crainte de s'évanouir sous l'assaut de parfums féminins aussi puissants.

— Il essaye de dormir entre deux verres d'alcool, entre deux assauts, entre deux montagnes de nourriture. Ce pauvre garçon se mourait d'ascétisme, contraint par la Caste à une économie des sens inhumaine. Le voilà complètement affranchi, drogué, qui en redemande. Si la gabrière de service tarde à le câliner, il crie comme un nourrisson affamé et de même si l'alcool n'irrigue plus ses veines et si le riz au poulet n'emplit plus son estomac.

— Sait-il où nous sommes ?

— Il croit que nous n'avons même pas quitté Yieng-kow, notre port d'attache.

— C'est bien. Il faut que je poursuive ma ronde.

— Que peut faire Nacha d'une éponge pressurée ? lui demanda-t-elle un matin.

Il ne comprit pas tout de suite l'allusion.

— Ne me dis pas que tu apprécies ses faveurs ? Non, tu dois lui jouer la comédie. Un homme ne sort pas de mes bras encore sur sa faim ?

Il sourit, préféra ne pas répondre, non par modestie mais parce qu'elle ne comprendrait pas qu'il passait d'un monde à l'autre quand son seigneur et maître l'exigeait.

Elle l'aidait à descendre dans sa prame lorsqu'une gabrière vint leur dire que la capitaine attendait le garçon dans sa cabine.

— Eh bien va, dit Noglika avec agacement, mais qu'espère-t-elle récupérer ?

Elle aussi était jalouse, ignorant les sentiments maternels que Juzna lui réservait. Il se dirigea vers la cabine en surplomb sur l'eau, avec un tel entrain que Noglika en devint furieuse. Elle avait cru l'épuiser et voilà que le simple appel de l'ogresse suffisait à le régénérer.

Jamais il n'avait vu la capitaine dans un kimono fleuri avec ses cheveux nattés, le visage dépouillé de tout fard. Elle l'embrassa sur le front puisqu'elle était la plus grande, le repoussa vers un sofa profond, s'agenouilla sur le tapis, les mains sur ses cuisses cachées par la soie fleurie.

— Arbaï, j'ai des ennuis avec mes filles. Toutes, lorsqu'elles, ont quartier libre, courent les équipages mâles, ce qui est naturel. Mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'elles soient malades. Il y a des vérolés parmi ces bandits et pas seulement chez les gabiers, mais dans la maîtrise aussi. Je vais devoir retenir mes filles et ce sera la mutinerie à bord. Tu dois en parler à Nacha. Il semble que le mal vienne surtout de la jonque du capitaine Changtu.

Une catastrophe. Changtu était le plus indiscipliné des trente-trois, un être insaisissable, fruste et intelligent en même temps.

— Ses hommes ont corrompu mes filles, trois sont gravement atteintes et la chirurgienne n'arrive pas à les soigner. Je crains qu'elles n'aient contaminé d'autres marins à bord d'autres jonques. Il faut faire quelque chose et Nacha est notre grand amiral.

Rien ne pouvait plus mal tomber. Depuis qu'ils avaient franchi le Serpent Gris et s'étaient ancrés dans le sud de cette grande île, les jonques de ravitaillement se faisaient attendre. Certes, celles qui avaient été échelonnées le long de ce passage tortueux entre le Nord et le Sud, étaient bien en place,

mais déjà l'on pressentait que cette faille au sein de la Ceinture de Feu se modifiait, devenait fluctuante. Tous les plans qui en avaient été faits, lors des précédents voyages et missions d'exploration, ne valaient plus rien. Le Serpent Gris, le bien nommé, ondulait dans tous les sens avec même quelques ruptures effrayantes.

D'un coup, la température extérieure pouvait remonter jusqu'à quatre-vingts degrés et celle de la mer devenir telle que l'eau fumait. Par chance, Nacha possédait une expérience et un flair extraordinaires, et il était parvenu à retrouver chaque tronçon du Serpent. Ce dernier s'était ainsi fractionné en quatre parties et la séparation la plus préoccupante, entre deux d'entre elles, atteignait au moment de leur passage trente milles. Un rien sur la carte, mais cinq à six heures de navigation hasardeuse pour ces jonques chargées à ras bord. Enfin, dans cette calanque, l'eau douce manquait parfois.

— Changtu est dangereux, murmura-t-il, et la moindre remarque le rendra fou furieux. C'est un fourbe qui joue les imbéciles, mais dresse les autres capitaines contre Nacha.

— Est-ce un ramassis de crétins que cette formation en route pour le pillage le plus fabuleux de l'histoire ?

Il craignait fort que ce ne soit qu'un ramassis, effectivement. Sur les trente-trois, une douzaine se comportaient en véritables capitaines. Ils étaient pirates, mais auraient tout aussi bien pu se livrer au commerce maritime si les conditions climatiques devenaient favorables.

— Il faut éliminer Changtu et ses marins vérolés. Tous, jusqu'au dernier. Ils ne doivent pas semer la mort en baisant mes filles. Moi, de mon côté, je suis prête à sacrifier mes malades.

Arbaï ne put réprimer un frisson. Lui qui pouvait larder de coups de couteau n'importe quel individu ne comprenait pas que l'on puisse tuer une femme. Il ne l'avait jamais fait et Nacha savait très bien qu'il ne pouvait le lui demander.

— Ton maître est un homme d'une habileté redoutable et je pense qu'il trouvera une solution. Et je suis certaine que tu lui apporteras de judicieux conseils, car sous ton visage d'ange tu dissimules plus de perfidie que la plupart d'entre nous.

Bien qu'à genoux, elle s'approcha de lui, posa ses mains brûlantes sur ses cuisses nues et il crut défaillir.

— Écoute-moi bien, Arbaï, je n'ai pour toi que tendresse maternelle car j'ai perdu un enfant qui aurait ton âge actuellement. Si tu réussis à convaincre

Nacha de se débarrasser de Changtu, tu viendras chercher ta récompense ici même et non dans les bras de Noglika. Pour toi je suis prête à commettre un inceste, dit-elle.

Ses mains glissèrent sous son short et lui qui croyait avoir épuisé ses forces dans le tendre affrontement précédent retrouva miraculeusement toute sa puissance.

— Je ne prends jamais que des hommes en pleine force de l'âge, dit-elle. Tu vois, je n'ai même pas touché à ce Kérian, de crainte de le briser comme un vase de porcelaine. Il me les faut grands, gros, ventrus, épais, même si le cerveau l'est aussi. Mais je ferai une exception pour toi et tu ne le regretteras pas.

Sans savoir comment, il se retrouva en train de godiller comme un fou en direction de la jonque amirale où Nacha l'attendait dans son immense cabine en encorbellement sur la mer. Il saurait le convaincre d'en finir avec le capitaine Changtu et ses vérolés. Il allait lui-même trouver comment ils y parviendraient. D'ailleurs, il n'aurait aucune réticence à poignarder ce chien.

CHAPITRE 12

Avant la naissance du jour, Olivary se releva de ce tas informe que formaient ses compagnons endormis. Il portait une longue robe en laine écrue qui le distinguait de ces fidèles revêtus de hardes pour la plupart. Les filles et aussi les femmes profitaient parfois de la rareté des vêtements pour laisser jaillir un sein ou une cuisse, et il devait chaque fois entrer dans une sainte colère pour qu'elles prennent l'aiguille et rapprochent les pans de leurs vêtements usagés. Peine perdue le plus souvent, car au bout de quelques pas les coutures cédaient ou alors une partie trop élimée, il avait le plus grand mal à empêcher son troupeau de forniquer la nuit, quand tous le croyaient endormi, alors qu'il priait des heures durant pour écarter la tentation loin des siens et de lui-même, mais ces créatures femelles étaient souvent belles et attirantes. Il formait le plan de séparer les deux sexes, d'envoyer les femmes dans les collines où elles cultiveraient la terre aride et élèveraient les enfants, tandis qu'il entraînerait les hommes dans de longues marches épuisantes.

Ils harcelaient les anciens seigneurs qui possédaient les terres les plus fertiles, et avaient imaginé le système d'arrosage. Olivary, avant de devenir le berger de cette troupe de pêcheurs impénitents, appartenait à l'équipage du dirigeavion de Lien Rag. Ensemble, ils avaient découvert que de faux Romains installés dans un village confortable exploitaient les Néos du coin réduits en esclavage. Ils étaient intervenus, mais voyant la détresse de ces esclaves, la plupart avaient eu la langue et les testicules coupés, qui retrouvaient une liberté les mettant dans un profond désarroi, il avait décidé de rester parmi eux. En quelques mois il était devenu leur évêque, leur conducteur et avait créé une théocratie.

Pour forcer ceux qui exploitaient les terres fertiles à fournir de la nourriture, il avait créé une légion qui veillait sur les sources captées par les faux Romains. Les seuls Néos qui soient sommairement armés et prêts à en découdre. Lorsque les possédants tardaient à apporter la farine, le beurre, les fromages, les agneaux et les volailles, on détournait les sources vers la mer. Et le même jour des charrettes tirées par des bœufs, et non plus par des esclaves néos, arrivaient lourdement chargées.

Alors seulement l'eau coulait à nouveau dans les conduites en terre cuite, irriguant les parcelles de ces gens-là.

C'était le chef de cette légion qui avait alerté Olivary au sujet des innombrables bateaux ayant jeté l'ancre dans la baie, juste en aval des

sources. Il en avait compté trente-quatre et les décrivait comme d'étranges bâtiments jamais vus. Olivary, venu aussitôt, avait compris qu'il s'agissait de jonques.

— C'était alors que je faisais détourner les sources pour forcer les propriétaires à nous ravitailler, que les marins crurent avoir découvert une rivière à débit continu. Mais quand j'ai renvoyé l'eau dans les conduites, ils ont trouvé le lit à sec, et je crains que pour remplir leurs barriques ils ne remontent ce lit et ne découvrent notre campement.

— Ils sont nombreux et dangereux, dit Olivary. Nous devons nous en méfier. S'ils trouvent les sources et le système d'irrigation des tenanciers, ils chercheront à s'emparer de leurs biens et mettront le pays à feu et à sang. Moi, je veux que ce système continue de fonctionner ainsi. Nous recevons notre juste part des propriétaires et ne mourrons jamais de faim. Si ces inconnus saccagent les propriétés et tuent les exploitants, nous connaissons vite la famine.

Personne ne lui avait jamais rétorqué qu'il avait remplacé le système odieux de l'esclavage par un autre qui s'apparentait à un racket tout aussi détestable. Mais nul parmi ces fidèles n'aurait osé se dresser pour lui en faire la remarque. Ces gens-là priaient une bonne partie de la journée, et la nuit essayaient de conquérir une partenaire. Ceux qui se sentaient à jamais exclus des jeux de l'amour se contentaient de soupirs quand des gémissements parcouraient la nuit épaisse.

— Il faut renvoyer de l'eau en direction de la baie, que ces inconnus refassent le plein et ne songent pas à remonter le lit jusqu'ici.

— J'y ai bien songé, Monseigneur, mais nous devons donc limiter l'approvisionnement des propriétaires. Jusqu'ici le système fonctionne bien. Ils ronchonnent de devoir nous ravitailler, mais ils gardent quand même le meilleur pour eux. Si nous réduisons la fourniture d'eau, ils peuvent décider de reprendre la maîtrise des sources par la force.

— Ceux qui sont sur ces jonques sont bien plus dangereux que les propriétaires, fit remarquer Olivary. J'en ai compté des centaines et en réalité ils grouillent sur les ponts, ne savent où s'abriter de la chaleur de ce pays. Ils consomment beaucoup d'eau, même si ce sont des hommes sans foi ni loi qui préfèrent certainement des boissons plus alcoolisées.

Ils avaient donc détourné environ un tiers des approvisionnements en eau des propriétaires, en direction de la baie. Le lit à sec en absorberait une bonne partie avant qu'elle ne coule jusqu'au bout, et Olivary savait que durant au moins quarante-huit heures ils seraient sous la menace d'une expédition lancée par ces navigateurs.

C'est pourquoi il venait de se lever avec l'intention d'envoyer toute l'eau vers la baie durant quelques heures, afin que le lit en soit saturé et la conduise plus bas. Le chef de la légion l'entendit et le rejoignit, comprit ce qu'il voulait faire. Ils s'agrippèrent tous deux aux vannes rustiques qui permettaient d'interrompre l'alimentation des conduites. Les propriétaires ne réagiraient que bien plus tard.

CHAPITRE 13

Le capitaine Toz du dirigeable *Soleil-du-Nord* avait un grand retard, ayant attendu en Antarctique que les vents se calment. Il avait d'autres préoccupations, et la plus obsédante était la défection de Songe qui lui avait déclaré qu'elle ne retournerait pas en Compagnie du Consortium, qu'elle renonçait à son poste de secrétaire de gouvernement à l'Économie et aux Finances. Il s'était rendu compte que c'était un homme qui la retenait dans le Sud, le fils de Lien Rag. Elle n'avait accepté cette mission que pour le rejoindre et s'il comprenait ses motivations, il ne savait comment il expliquerait son absence à Tharbin. Ce dernier lui reprocherait de ne pas avoir usé de la force pour retenir cette femme.

Il avait pu refaire les pleins d'huile grâce à l'intervention personnelle de Lien Rag auprès de la présidente Yeuse, qui au départ refusait de lui livrer du fuphoc. Sans ce ravitaillement, il n'aurait jamais pu entreprendre la traversée de retour. Il devrait faire le détour par l'île Sakhaline pour se réapprovisionner avant de poursuivre vers le Nord.

Avec toutes ces pertes de temps, ces démarches pour obtenir du carburant, des semaines s'étaient écoulées et il était certain que la flotte des jonques pirates allait apparaître dans la zone sud de l'océan Indien.

Il espérait que ce qu'il avait découvert au cours de son séjour dans l'Antarctique calmerait Tharbin et lui donnerait satisfaction. Il était le seul à rejoindre le Nord pour annoncer à son président qu'un énorme stock de fuphoc existait en Antarctique, et que différentes communautés étaient en train de le partager. Il avait entendu dire qu'il faudrait des années pour que ces réserves soient épuisées par les uns et les autres, que ceux qui avaient décidé ce partage redoutaient l'arrivée en masse de petits trafiquants. Mais était-il vraiment le seul au courant ? Et si Nacha avait entrepris cette folle expédition uniquement pour mettre la main sur ces pharamineuses quantités d'huile ? Pourquoi n'aurait-il pas été informé, puisque ses jonques avaient attaqué, ravagé Alone-Vatican ? Possible qu'un prêtre ou un employé, pour sauver sa vie, lui ait parlé de ce trésor inestimable. Lorsque lui-même calculait en dollars ce que représentaient ces millions de tonnes, la tête lui tournait.

Tharbin avait voulu avertir Lien Rag et tous les autres de la prochaine arrivée des pirates, mais que pourraient-ils faire contre une flotte aussi importante ? Même s'ils attaquaient Nacha avec ce curieux appareil, le dirigeavion, ils ne pourraient couler les trente-quatre jonques dont les

capitaines, avertis de ce qui s'était déjà passé, une jonque coulée et les autres menacées durant leur retour de l'île d'Alone-Vatican, se tiendraient sur leurs gardes. Tharbin croyait contrer Nacha, mais si ce dernier s'emparait des stocks de fuphoc, il deviendrait l'homme le plus redoutable de la région, et s'il se doutait de la duplicité de Tharbin ce dernier serait dans une situation délicate avec les triades.

La grande crainte de Toz était d'être aperçu par Nacha ou ses hommes. Il y avait d'autres dirigeables du même type qui pouvaient voler dans cette zone sud, mais Nacha identifierait celui-là et se poserait des questions sur la présence d'un appareil de Tharbin dans cet hémisphère. Et comme son esprit fonctionnait toujours dans la méfiance, il se douterait que le président du Consortium lui avait joué un sale tour.

Son second, Mosco, interrogé, lui dit qu'ils pouvaient prendre de l'altitude, mais qu'à l'approche du passage entre Nouvelle-Zélande et Australie il serait préférable de naviguer à vue. De même pour ne pas manquer l'entrée du Serpent Gris.

— Souvenez-vous, chuchota son second, à l'aller nous avons connu quelques émotions. Par moments l'ombre portée était moins épaisse et les températures s'élevaient aussitôt.

Il regardait autour d'eux afin de surveiller qu'aucun homme d'équipage puisse surprendre leur conversation.

— Les radars plongent vers la mer, et il y a peu de chance pour que nous passions au-dessus des jonques sans les voir.

— Il ne s'agit pas que nous les voyions, mais surtout qu'eux ne nous voient pas.

— Vous croyez qu'ils sont sortis du Serpent Gris ?

— Nous avons tellement perdu de temps qu'ils ont franchi les tropiques, et à cette heure ils doivent naviguer en plein dans le 40°.

— La nuit, à moins d'un hasard et de quelques lumières oubliées à leurs bords, nous les raterons, dit Mosco soucieux.

C'était un fidèle de Tharbin. Il avait toujours travaillé pour lui et le vénérât tout en le redoutant. Il comprenait les inquiétudes de Toz. D'autre part, la défection de Songe l'avait bouleversé. Il n'avait pas compris la raison de son départ. Lui aurait peut-être usé de la force pour la ramener à bord. Ils auraient pu le faire aisément, le couple, elle et Liensun le fils de Lien Rag, se montrant assez souvent en différents endroits.

— Capitaine, je ne comprends pas que ces gens-là, Lien Rag, le Simone, cette femme Yeuse, nous aient laissé librement repartir.

— Nous étions des ambassadeurs, répondit Toz, et décemment ils ne pouvaient nous retenir.

— Oui, mais nous savons qu'ils puisent dans d'immenses réserves d'huile. Une richesse incroyable. Nous devons en parler à Tharbin. Et Nacha doit être au courant puisqu'il accourt.

Le lendemain matin, on signala la présence d'un navire du côté de la Tasmanie, et Toz identifia le bateau des Simone. Mais quelques heures plus tard on repéra une importante concentration de navires dans une baie de l'ex-Nouvelle-Zélande.

CHAPITRE 14

Depuis qu'il avait abandonné la zone taboue, Jdriège vivait solitaire sur la côte de l'océan Pacifique, à proximité d'une colonie d'otaries qu'il chassait rarement, une seule lui fournissant suffisamment de graisse et de viande pour des semaines.

Il attendait un message de son père mort, mais Jdrien ne daignait pas entrer en communication avec lui, et la Voix, celle de son peuple, l'ignorait également. Il savait, grâce à ses facultés extrasensorielles, que le pillage des réserves d'huile de la zone taboue était en cours, mais il s'en moquait. Il ne trouvait plus de goût à la vie, ne comprenait pas comment son père avait pu lui ordonner de laisser faire les Hommes du Chaud.

Fleur, la fille de Lien Rag qui était également sa sœur, avait essayé d'entrer en relation avec lui, mais il s'était refusé à lui ouvrir son esprit. Il ne voulait plus entretenir d'illusions avec cette famille du Cauchemar qui ne lui apportait que des déconvenues. Il avait cru agir pour le bien de son peuple et se trouvait pratiquement exclu de la communauté. Il savait qu'il avait péché par orgueil en croyant qu'à lui seul il pouvait parler au nom de tous les Roux, mais lorsqu'on avait besoin d'un guide pour aller chercher les exilés du Grand Nord, c'était lui que la Voix désignait. Il retiendrait la leçon, il n'était qu'un parmi des millions, et toutes ces dérives pour prendre la tête de son peuple ne provenaient que de son appartenance au peuple du Chaud. Son père était un métis à parts égales, lui n'avait plus qu'un quart de cette maudite origine et il aurait aimé savoir comment s'en débarrasser à jamais. Si cette appartenance avait été représentée par un bras, une jambe, il aurait sans hésitation amputé ce bras et cette jambe, mais ce que les Hommes du Chaud appelaient gènes s'étaient étroitement mêlés dans son corps à ceux de sa roussitude. Et pas seulement dans son corps, mais dans son esprit, ses pensées, ses réflexes, ses désirs, son sexe. Les Roux faisaient l'amour sans complications, mais copiaient les êtres du Chaud quand ils se faisaient face, se frottaient ventre contre ventre. Et même certains se servaient de leurs mains, de leur bouche, parce qu'ils avaient surpris des Hommes et des Femmes du Chaud dans leur intimité. Et voilà que lui-même parfois souhaitait qu'une femme le câline de sa bouche, ce qui ne manquait pas de surprendre ses partenaires. Mais si elles ne refusaient pas, cette caresse ne leur serait jamais venue naturellement à l'esprit. Comment extraire de son cerveau ces tendances aussi bien sexuelles que l'envie parfois de viande cuite, de sucre, de bains dans une baignoire comme il avait pu le faire chez Lien Rag ? Fallait-il qu'il se tue pour que

disparaisse cette maudite part qu'il ne supportait plus ?

CHAPITRE 15

Ils s'étaient présentés à Magellan sans oser espérer emprunter le détroit, mais ils découvrirent que la politique de la Patagonie orientale changeait et s'ouvrait vers des relations extérieures. Ils comprirent que le vieux président Exécoulas, toujours au pouvoir, était encadré par des éléments plus jeunes qui ne supportaient plus leur superbe isolement. Sur les quais, des piles de bois attendaient d'être transportées à Punta Arenas, les anciens chantiers navals de la Guilde que Liensun avait connus reprenaient vie. Des techniciens de l'Ouest vivaient sur place pour relancer la construction de bateaux, principalement des tankers destinés à aller pomper l'huile de la zone taboue.

Le petit baleinier trouva difficilement une place dans un bassin excentré, encombré de multiples petites unités, toutes armées pour la chasse aux phoques. De grandes colonies de ces animaux, installées le long des côtes de part et d'autre du cap Horn, commençaient même de se dépeupler.

Lorsque Liensun s'enquit d'un moteur monocylindre d'ancienne draine ou de wagon autottracté, on le regarda avec commisération. Des moteurs de ce type, il y en avait des milliers dans les cimetières ferroviaires, mais personne n'en voulait car ils faisaient trop de bruit et effrayaient les proies. Liensun, lui, s'en moquait et le lendemain, émerveillé, il découvrait tout un amoncellement de ces moteurs à vapeur dans le recoin d'une « casse ». Pour quelques pièces d'or, il put faire son choix et décida d'en acheter deux. Il en garderait un en réserve pour les pièces.

Il embaucha deux mécaniciens pour le montage dans la petite salle des machines. Ces deux Patagons ne comprenaient pas son enthousiasme pour ces vieilles machines bruyantes.

— Indépendamment des phoques qui vous entendront venir deux heures avant de vous voir, vous ne supporterez pas le bruit au-delà de quelques heures.

Dans de vieux wagons à la casse, Liensun trouva des paquets de laine de roche. C'était Songe qui y avait pensé, car dans le temps elle en avait transporté à bord de ses convois, les achetant dans les montagnes du Tibet où des mines existaient. Ils en entourèrent les échappements et en tapissèrent toute la minuscule salle des machines.

Lorsqu'ils essayèrent les deux monos, leurs voisins interloqués vinrent leur

demander par quel miracle leurs moteurs ne faisaient plus autant de bruit. Liensun, qui n'avait jamais le triomphe modeste, allait expliquer comment ils s'y étaient pris, mais Songe lui fit un signe discret, il comprit qu'elle venait d'un coup d'avoir une idée et il répondit qu'il avait révisé les échappements, mais que peut-être ça ne marcherait pas tout le temps ainsi.

— Nous allons acheter de la laine de roche, tout ce que nous trouverons. Nous allons en remplir la cale. Elle pouvait contenir une baleine de cent tonnes, débitée en morceaux, elle contiendra des mètres cubes de laine de roche. Nous allons aussi prendre une option sur tous les monocylindres de la casse ferroviaire. Dans six mois nous aurons fait mille pour cent de bénéfice avec ces deux éléments, le moteur et la laine de roche.

Liensun la regarda avec colère et sauta sur le quai pour se perdre dans la foule. Elle courut à sa poursuite, le rejoignit dans une cantina bourrée de buveurs de bière et de fumeurs de tabac brut. L'atmosphère y était irrespirable, mais Liensun s'accrochait au bar.

— C'est ici notre avenir, lui cria-t-elle dans le brouhaha, et non dans la fournaise de Titan. N'oublie pas une chose, nous sommes dans une société malade qui survit de récupération, sans rien créer. Tout ce qui navigue, vole, roule, vient de dépôts anciens. Les bateaux ont été lancés par la Guilde, les moteurs monos sont encore plus vieux puisque ferroviaires. Ceux de Titan sont aussi des pièces d'archéologie, enfouis sous la lave et les cendres, et ils restent inaccessibles.

— Ils ont trente ans d'avance sur ces saletés de monos. Je ne veux pas crever ici, entasser du fric en livrant des moteurs insonorisés. Ça ne m'intéresse pas.

Elle ne pouvait plus respirer dans cet antre, et la bière locale empestait le vomi. Elle le quitta, retourna à bord, ne parvenant pas à oublier sa déception. Un instant, elle pensa qu'elle pourrait rester seule à Magellan et créer une entreprise qui équiperait les petites unités avec des monos parfaitement silencieux. Elle retrouvait ses émotions de jadis, quand elle se lançait à corps perdu dans le commerce inter-compagnies. Elle déployait une grande énergie jour et nuit, empruntait, remboursait, rachetait, revendait, se déplaçait sur des distances énormes pour acheter de l'huile de manchot ou des moteurs dans une Compagnie en faillite. Elle prenait des options sur des kilomètres-tonnes dans toutes les Compagnies, les revendait au bon moment sans les avoir payées en totalité. Liensun ne détestait pas ce type d'activité, mais il voyait grand, trop grand parfois. Sauf pour Lacustra City. Il avait réalisé là son chef-d'œuvre et inconsciemment il cherchait à recommencer.

Comme elle, Liensun pouvait se montrer cynique, escroc, menaçant, mais il pouvait s'attarder aussi en rêveries absurdes, en pertes de temps. C'était un

voyou romantique. Ne voulait-il pas, alors qu'ils essayaient de rejoindre Magellan avec leur *Jocker* malmené par la houle et impuissant à l'affronter avec son piètre moteur, ne voulait-il pas faire escale aux Falkland, en plein repaire de loupés, ces garous sanguinaires, sous prétexte qu'il y avait connu un groupe de ces monstres au seuil d'une pré-civilisation ? Elle avait dû s'y opposer avec rage, lui dire que s'il accostait dans cet archipel elle le quitterait une fois en Patagonie. Elle ne dérogeait jamais à ses engagements profonds. Ils étaient d'un matérialisme pur et dur, sans faiblesse, inaccessibles aux états d'âme. Elle ignorait le beau, la poésie, les pensées languissantes fécondes en sentiments démobilisateurs. Liensun, lorsqu'il avait créé Lacustra City, voulait que ce soit une ville confortable, fonctionnelle mais belle. Il insistait toujours là-dessus. Elle aurait fait la même chose et savait qu'elle aurait obtenu un résultat sans charme, sans rayonnement. Elle n'en éprouvait pas de regrets. Elle était ainsi et son réalisme l'avait sortie indemne ou presque de toutes les situations. De même, pour elle l'amour c'était le sexe avant le sentiment.

En attendant que Liensun rejoigne le bord, elle se servit un peu de vodka, prépara le repas, mais lorsqu'il fut prêt et le couvert dressé dans le minuscule carré, Liensun n'était toujours pas de retour. Elle l'attendit toute la nuit et au petit matin un jeune garçon lui apporta un message. Liensun lui annonçait qu'il avait embarqué sur un transport de bois à destination de Punta Arenas. Que si elle voulait le rejoindre là-bas, il en serait heureux, mais que si elle persistait dans ses intentions de créer cette entreprise d'insonorisation des moteurs, il se débrouillerait autrement pour rejoindre l'île de Titan. Il espérait convaincre Yeuse de lui accorder un financement pour acheter un autre bateau.

Furieuse, elle alla tout de même prendre ses différentes options sur la laine de roche et sur les monocylindres, versant une somme considérable en pièces d'or. Celles-ci étaient soigneusement pesées et leur valeur convertie en dollars, la monnaie d'ici, alors qu'à l'Ouest c'était le fuego qui avait cours. Elle s'activa comme si elle voulait vraiment lancer son entreprise, mais au dernier moment décida de ne pas emplir la cale du petit baleinier de ballots de laine de roche et paya pour qu'ils soient conservés durant six mois dans les entrepôts de la casse ferroviaire.

Elle tint bon encore deux jours, avant de décider de joindre Punta Arenas. On lui conseilla de prendre un pilote pour naviguer dans le détroit, mais elle refusa. On la mit en garde contre les dangers de cette navigation avec des bancs de sable, des glaces tabulaires qui restaient invisibles entre deux eaux, au fur et à mesure qu'elles fondaient. Un courant les remontait de l'Antarctique et le détroit les aspirait.

Il n'y avait que deux cent cinquante kilomètres jusqu'à Punta Arenas,

qu'elle espérait franchir en deux jours, mais ce fut un pilotage exténuant. Chaque remous, chaque couleur plus sombre ou plus claire de l'eau, lui faisait faire de grands écarts et elle faillit s'engraver. La coque se fit entailler à bâbord par une roche hérissée et elle jeta l'ancre bien avant la nuit, complètement épuisée, n'ayant parcouru qu'une trentaine de kilomètres.

Le lendemain elle se mit à la traîne d'un chaland à vapeur qui transportait du poisson salé, et passa désormais ses heures dans un air humide de saumure, payant le service rendu de deux pièces d'or. La nuit, à cause du regard cupide du patron, elle garda ses armes à portée de main lorsqu'ils firent escale dans une anse. Mais rien ne se passa et le lendemain elle pénétrait dans le bassin de Punta Arenas, se faisait refouler par la capitainerie qui lui ordonna par haut-parleur de s'ancrer à l'extérieur.

Elle ne pouvait quitter le bord sans risquer de trouver le *Jocker* pillé à son retour, mais comment prévenir Liensun de son arrivée ?

Elle nettoyait le pont lorsque le haut-parleur de la capitainerie répéta son message. Le nom du bateau ne l'avait pas frappée tout de suite. Mais cette fois elle l'entendit distinctement. On lui annonçait qu'elle disposait d'un amarrage au poste Q17.

Fébrile, elle commença par vouloir lancer ses moteurs, mais aucun n'accepta de démarrer et elle dut sauter dans la salle des machines pour tourner la manivelle du plus ancien, celui dont la compression était la plus faible. Il accepta de pétarader et l'autre démarra aussi. Elle lança le treuil de la chaîne d'ancre, commença d'avancer, passa le goulet d'entrée et aperçut la lettre B. Il fallait naviguer avec une extrême vigilance, des bateaux de pêche ne cessant d'aller et venir, de quitter leur poste sans prévenir. Les patrons hurlaient des insultes, puis voyant qu'elle était une femme, lui lançaient les invites les plus scabreuses. Mais comme elle disposait d'un stock d'obscénités encore plus injurieuses, elle leur cloua le bec. Le poste 17 était large d'un mètre, les ventres des deux bateaux voisins débordant d'obésité. Elle s'y engagea, les bousculant si bien que de l'un d'eux surgit une mégère armée d'un poêlon qui sauta à son bord pour l'en menacer.

— Un instant, lui cria Songe, et je suis à vous pour la bagarre.

L'autre préféra filer. Sur le quai un bonhomme saisit son amarre et la frappa sur la bitte en fonte, en réalité un ancien tampon de wagon.

— Pas mal, dit la voix moqueuse de Liensun. Tu t'en tires bien pour quelqu'un qui vient juste d'apprendre entre les Kerguelen et la Patagonie le maniement d'une barre.

— Tu m'attendais donc ?

— J'ai reconnu la silhouette du *Jocker* depuis le bureau de Yeuse, là-bas au siège du gouvernement.

Songe trouva un goût amer à ces retrouvailles qu'elle aurait souhaitées différentes. Elle regarda l'immeuble, se demanda si cette femme détestée les surveillait.

CHAPITRE 16

Lorsqu'elle demanda une entrevue à Halchiom, le patron de cette communauté ne la reçut qu'au bout de deux jours et parut ahuri qu'elle sollicite son affectation aux études d'archéologie.

— Vous voulez abandonner l'astrophysique, alors que vos études précédentes démontrent que vous pourriez devenir une spécialiste brillante de cette discipline ?

— L'archéologie m'intéresse beaucoup plus.

— Jusqu'ici, vous ne faites que buriner à petits coups cette roche qui renferme un pied de squelette. Je ne vois pas où est votre intérêt. Comme délassément, c'est excellent, mais pour vos connaissances ce serait du temps perdu.

Se souvenant de la réaction de son copain Wirmeil, elle ne pouvait provoquer aussi l'indignation de Halchiom en accusant Bourguine de harcèlement sexuel. Lorsqu'elle devait monter en nacelle avec lui, elle avait beau s'équiper en conséquence, il se montrait d'une obstination odieuse, cherchant à défaire sa combinaison, l'embrassant sur la bouche alors qu'elle se débattait. Il s'excitait aussi en paroles, lui faisait des propositions insupportables, mais aussi des promesses. Il finissait par mendier, comme un adolescent, une privauté qu'elle se refusait à satisfaire. Ces cours pratiques, surtout en pleine nuit alors que souvent elle était sommeillante, devenaient son cauchemar. On ne la réveillait pas chaque nuit, car les nuées ne se dissipaient pas régulièrement, et elle ne pouvait pourtant trouver le sommeil. Si bien que les nuits où n'en pouvant plus elle se laissait aller, on venait la chercher. Il fallait s'habiller chaudement, enfiler surtout la combi iso pour affronter le froid de la coupole ascendante. Celle-ci était mal isolée et émergeait de dix mètres dans le froid polaire. À cette heure-là le thermomètre pouvait descendre à moins soixante-dix.

Épuisée par ces nuits, elle manquait d'attention le jour et se fit attraper pour avoir laissé son burin déraiper sur les os de ce squelette. Le garçon qui dirigeait la petite équipe s'emporta contre son manque d'attention, laissant entendre qu'elle devait faire l'amour toute la nuit pour être aussi distraite, ou que, pire encore, elle s'adonnait aux plaisirs solitaires. Elle resta complètement confondue devant tant de grossièreté, cherchant chez les filles un regard de soutien, mais celles-ci ricanaient. Plus tard elle comprit que ces

quatre autres se retrouvaient précisément chaque nuit en secret, et que le petit imbécile qui les dirigeait avait proposé la candidature de Movane. Refusée, parce qu'elle paraissait trop pimbêche.

Elle aimait ce travail, admirait ce métatarsien qu'elle essayait de dégager depuis le début, et qui s'annonçait parfaitement conservé malgré les deux éraflures qu'elle lui avait infligées.

Dans sa colère, le petit chef, il se nommait Hansen, lui avait jeté au visage que la moindre erreur pouvait faire disparaître l'ADN de ce squelette.

— Si ça se trouve, la seule trace se trouvait dans cette esquille microscopique d'os que tu as enlevée par distraction stupide.

Plus tard, lorsqu'il fut calmé, elle lui demanda si la recherche d'ADN était le principal souci qui dominait ces fouilles. Il la regarda comme si elle avait dit une incongruité.

— Mais que crois-tu, que nous faisons ça pour la beauté de la chose ? Pour nous gargariser d'avoir identifié un bonhomme vivant à telle époque, et en tirer des conclusions à n'en plus finir ? Écrire une thèse ou un mémoire ? Nous travaillons utile.

— Mais tous les ADN vous intéressent-ils ?

— Oh, certainement pas celui de la femelle rousse que l'on a déjà extraite de cette roche.

Elle le détestait pour ce mot de femelle qu'il prononçait avec un profond mépris. D'ailleurs, elle ne l'aimait vraiment pas, et ne comprenait pas que les autres filles puissent faire l'amour avec lui. Elle ne voulait plus penser à Nugssag qui malgré son côté rustre l'aimait et savait lui donner du plaisir. Il n'aurait fait qu'une bouchée de cet Hansen.

— Dis donc, lui dit un jour Wirmeil, décidément de plus en plus déplaisant, il paraît que Bourguine et toi dans la nacelle vous vous en payez ? On t'a vue la tête penchée vers son ventre.

Elle le gifla et s'en alla. Elle se souvenait. C'était au moment où la nacelle s'élevait brutalement cette nuit-là, qu'elle avait basculé à la suite d'une secousse, se retrouvant le front contre le genou de Bourguine, et le savant en avait profité pour lui appuyer sur la tête jusqu'à ce qu'elle écrase son érection de sa joue. Elle avait réussi à se dégager, mais quelqu'un avait dû voir la scène et l'interpréter. Tous ces étudiants, filles et garçons, étaient constamment en train d'émettre des ragots sur les uns et les autres. La discipline interne imposée par Halchiom était trop sévère et générerait d'hypocrites excès.

Tenue dans une grande ignorance de ses origines par ses parents, Movane commençait d'avoir quelques données sur celles-ci. Elle avait compris que dans cette communauté on avait réuni des enfants comme elle, issus de parents appartenant à un groupe d'extraterrestres. Groupe venu sur Terre, quelques décennies auparavant, essayer de s'adapter à cette planète. Ils arrivaient de ce deuxième Bulb satellisé en secret autour de la Terre. À l'époque, le premier Bulb était toujours en orbite, mais les nouveaux venus n'avaient jamais essayé de rentrer en contact avec ses habitants. L'observation de celui que les Aiguilleurs appelaient SAS, Sait And Sugar, avait pétrifié d'horreur ceux de Flatty lorsqu'ils avaient découvert tous ces cadavres flottant dans l'espace, dans la sphère d'attraction du Bulb. Ils avaient compris que les occupants de celui-ci se livraient à d'horribles expérimentations génétiques, et avaient pris des photographies des loupés, ces hybrides rejetés ensuite à l'extérieur.

Ils avaient conservé ce nom de Flatty qu'à l'origine les premiers explorateurs lui avaient donné à tort. Ils l'avaient cru à l'agonie, alors que selon le rythme éternel de sa race il était en train de muer, de passer d'un stade à un autre définitif. Un peu comme un adolescent passe à l'âge adulte.

Les colons de Flatty lui avaient conservé ce surnom par autodérision, finissant par en oublier le caractère péjoratif. De toute façon, ils savaient que ceux du premier Bulb gardaient d'eux le souvenir de péquenots sans ambitions scientifiques ou intellectuelles. Mais ils ne s'étaient pas trop mal débrouillés, jusqu'à parvenir dans l'orbite terrestre après des siècles de stagnation. Une nouvelle génération de savants avaient su galvaniser les esprits et offrir à la population un objectif de haut niveau, le retour vers la Terre. Mais une fois atteint, il avait fallu déchanter car la population de Flatty représentait des chiffres trop élevés. L'oxygène manquait en certaines régions et l'électricité d'origine animale était rationnée. Par accord passé depuis des siècles, l'influx nerveux était d'abord réservé aux sphales, que l'on avait appelés gargouilles au début. Ceux-ci, sans jamais perdre leur sang-froid, défendaient leurs droits de façon pacifique, et les habitants de Flatty ne les leur avaient jamais contestés.

Le départ des émigrants vers la Terre n'aurait pas résolu le problème de la surpopulation, sans la terrible épidémie qui avait décimé ceux qui restaient en orbite. En quelques années, la population totale était passée de deux cent cinquante mille habitants à quarante mille. Et les gens continuaient de mourir de ce mal inconnu, si bien qu'avant peu ils ne seraient plus que trente mille, tout au plus. Flatty pouvait recevoir, dans des conditions de vie acceptables, cinquante mille personnes. Avec cette épidémie, était apparue une controverse qui n'avait cessé de se développer jusqu'à ce qu'une guerre civile éclate.

Un groupe reprochait à l'autre d'avoir semé les germes de la terrible

maladie. Une accusation dont on ne savait si elle était justifiée ou non, mais le groupe accusé était celui des Eugénistes. Parmi eux, on trouvait des chercheurs de grande qualité qui désiraient améliorer le patrimoine génétique de la population, en éliminant *in utero* les fœtus dont la naissance ne serait d'aucune utilité pour la communauté. Les critères de sélection étaient si révoltants, que le tiers de la population s'était violemment opposé à cette idéologie qui ne condamnait pas seulement les malformations physiques et mentales, mais tenait compte de différents potentiels. Le futur nouveau-né pouvait être soupçonné de développer plus tard des maladies successives qui obéneraient les possibilités de la communauté. Il pouvait aussi porter en lui des dispositions qui en feraient un contestataire, un révolutionnaire qui chercherait à modifier l'ordre établi. Il y avait ainsi toute une liste ahurissante de fœtus à éliminer. On y trouvait par exemple un prétexte incroyable, basé sur l'attrance que le futur bébé pourrait avoir pour le travail manuel, alors qu'on avait surtout besoin de scientifiques. Et les Eugénistes ciblaient avant tout ces fœtus-là. Bien entendu, les futurs homosexuels, les éventuels ascètes attirés par le mysticisme, ceux qui étaient soupçonnés de désirer trop d'enfants une fois à l'âge adulte, faisaient partie de la charrette des condamnés.

Et comme l'épidémie impossible à combattre apparut peu après cette controverse violente, les Eugénistes furent accusés de la répandre pour réduire la population jusqu'au chiffre de cinquante mille. Les Eugénistes étaient combattus par les Naturalistes, ainsi s'intitulaient les opposants qui souhaitaient que le nombre des naissances soit réduit par des moyens anticonceptionnels. Mais les Eugénistes prétendaient pouvoir, avec leur méthode, sélectionner des génies, des individus exceptionnels, alors que l'anticonception éliminait tout le monde sans discernement.

Le plus étrange était que l'épidémie frappait beaucoup moins les Eugénistes que les Naturalistes. Pour un mort eugéniste on comptait jusqu'à quatre morts naturalistes.

Cet antagonisme existait depuis près de quarante ans, et le groupe auquel Movane appartenait par ses parents se composait de Naturalistes. Les Eugénistes se retrouvaient, eux, dans le Sud, du côté de l'Antarctique.

On recherchait donc l'ADN de ces gens victimes de l'explosion de leur navette, pour savoir s'ils avaient été contaminés, lui expliqua Hansen. Si on retrouvait ces gènes on pourrait éventuellement trouver comment soigner l'épidémie et sauver la population de Flatty. Ceci grâce à l'avancée de la science terrestre en hémisphère Nord.

— Mais le remède ne suffira pas, si nous ne disposons pas du véhicule capable de rejoindre notre satellite, daigna ajouter Hansen.

— Nous ne savons plus fabriquer de navettes ? s'étonna Movane.

— Les Eugénistes dirigeaient l'unité de fabrication à bord de Flatty, mais n'ont jamais su progresser dans cette technique. La plupart étaient inhabitables.

— Sauf la capsule que Garg, je veux dire le sphale qui m'a conduite ici, utilisa pour venir sur Terre ?

— Elle fut conçue uniquement pour lui et ne peut être utilisée par un humain, répliqua Hansen, agacé par cette remarque.

— Mais nos ancêtres sont bien venus sur Terre à bord de navettes, que sont-elles devenues ?

— Elles étaient déjà bien peu fiables. Il faut admettre que les Naturalistes, de crainte que les Eugénistes ne les utilisent, les sabotèrent ou ne les renvoyèrent pas. Et il est certain que les Eugénistes eurent la même attitude.

CHAPITRE 17

La cargaison en fuphoc de la *Salamandre* inaugura le premier réservoir naturel creusé dans la roche. L'intérieur en avait été rendu étanche par projection d'une couche plastique résistant aux attaques de l'huile, et non seulement il absorba la cargaison du baleinier, mais il pourrait encore en recevoir des dizaines d'autres. Les habitants se pressaient nombreux pour cette première qui leur garantissait des mois de confort et de vie tranquille. Les centrales électriques pourraient tourner, et l'huile qui servait aussi dans la fabrication de certaines nourritures faisait reculer le spectre de la famine. Les petits baleiniers se chargeaient de fournir outre le lard oléagineux, la quantité de viande nécessaire, et les déchets alimentaient l'agriculture, constituant un excellent engrais.

Un arboriculteur audacieux avait décidé de construire d'immenses serres pour y planter des arbres fruitiers dont on conservait soigneusement les gènes. Sans l'apport de l'huile, il n'y aurait jamais songé. Et à chaque pied il déposait un kilo de déchets de cétacés.

Lorsque Lien Rag monta à bord du baleinier, il comprit que Fleur était très préoccupée. Kurty debout sur la passerelle le reçut avec une certaine raideur, et sans attendre lui annonça qu'il ne tenait pas à poursuivre cette rotation entre les réservoirs de la zone taboue et Cooktown.

— Je déteste ce travail, je suis fait pour la haute mer, la chasse aux cachalots. Je dis bien cachalots et non solinas. Si vous m'accordez la permission d'armer pour la chasse, j'en serai le plus heureux, sinon je démissionnerai.

Lien Rag ne s'attendait pas à une décision aussi brutale. Elle arrivait vraiment mal. D'abord elle ruinait les espérances de Lien qui souhaitait abandonner la présidence, tout comme Yeuse allait abandonner la sienne. Ils ne savaient pas encore où ils vivraient, mais ce serait ensemble pour le reste de leur existence. La décision de Lien était également retardée par la menace que faisait peser l'éventuelle apparition des pirates asiatiques de ce Nacha. Il y croyait de moins en moins car les Simone, en attente du côté de la Tasmanie, et le dirigeavion de Lienty n'avaient pas jusqu'ici donné l'alerte. Mais il ne pouvait demander à son appareil de cesser la surveillance de l'océan Indien, sans se mettre d'accord avec le président Tom-Tom de la *Chimère*.

— Je suppose que ta décision est irrévocable.

— Tout à fait. Grathe est tout à fait apte à me remplacer.

Fleur les laissait en tête à tête, accoudée à la rambarde, sans jamais regarder dans la direction de la passerelle.

— Nous sommes toujours mobilisés à cause de cette menace annoncée par Songe.

— Je n'aime pas cette femme, dit Kurty sèchement. C'est une intrigante.

Il n'aimait pas plus Liensun qui l'avait trompé, et il devait les mettre tous les deux dans le même sac.

— Elle nous a raconté des histoires. Les pirates, après leur échec, ne reviendront pas. Quel intérêt aurait Tharbin à nous avertir ?

— Demi-échec, dit Lien Rag. Ils ont réussi à détruire Alone-Vatican et nous n'avons coulé qu'une des trois jonques pour épargner la vie des otages. Pour ma part je suis certain que la menace n'est pas imaginaire, mais qu'elle ne se réalisera que dans quelques mois. Tu sais que je ne peux t'accorder un permis de chasse. Les habitants ne comprendraient pas qu'ayant des centaines de milliers de tonnes de fuphoc disponibles là-bas, de l'autre côté de l'Antarctique, nous repartions avec ce baleinier à la chasse aux cachalots. Ce baleinier doit aller se ravitailler dans la zone taboue et venir ici déverser sa cargaison. C'est tout ce qu'il fera, autant de temps qu'il le faudra, et le *Dragon* sera soumis à la même règle. Nous allons remplir tous les réservoirs que nous construisons. Cet apport d'huile donne du travail à des centaines d'oisifs forcés qui retrouvent enfin une activité. Il faut emmagasiner cette huile et nous le ferons.

— Je vous comprends, mais cela se fera sans moi. Je ne sais ce que je vais faire, toutefois il est possible que je cherche à construire un autre baleinier pour repartir au cachalot. Je n'ai pas d'argent, mais je vais essayer de regrouper des armateurs.

— Ce sera difficile, car les cours de l'huile de cachalot, le baleinium, s'écroulent à cause de cet apport de fuphoc. Et pas seulement chez nous, mais partout dans l'hémisphère Sud. À la Nouvelle-Amsterdam, la Compagnie de la Sainte-Croix fondait la graisse de manchot pour alimenter Alone-Vatican. Ils vont ralentir leur activité car Vatican est ravitaillé par Opérasque, mais j'ignore quels accords ils ont bien pu passer. Quoi qu'il en soit, ta décision ne t'empêche pas de venir dîner chez nous ce soir.

Voyant la réticence de Kurty, il précisa que Liensun et Songe avaient quitté les Kerguelen pour la Patagonie, espérant y trouver un second moteur

monocylindre pour leur petit baleinier.

— Liensun n'a qu'une idée en tête, essayer d'atteindre l'île de Titan pour récupérer des moteurs en céramique et aussi des appareils, des machines-outils, des fours. Mais je crains qu'il n'aille au-devant d'une immense désillusion.

— Il a un idéal, dit Kurty. Moi j'ai le mien et je ne suis heureux que lorsque je chasse le cachalot.

— Capitaine Achab[1] pas mort ! murmura entre les dents Lien Rag.

Mais visiblement Kurty ne comprit pas l'allusion.

CHAPITRE 18

Peu à peu des relations moins crispées s'établirent entre Louria et Claudion d'une part, Charlster de l'autre. Mais tous, à différents titres, étaient préoccupés. Claudion et Louria avaient appris que Kawy, le chef de la police, loin d'être inquiet pour ses activités secrètes, avait été maintenu à son poste. La nouvelle leur parvint en même temps que la révélation qu'une organisation charitable de Salt Lake Station était accusée de terrorisme et de complot contre la sécurité. Le train directorial de cette organisation, la NHATO, avait disparu et son personnel également. On n'avait arrêté que quelques employés ignorant tout. Kawy avait été présenté comme un héros qui avait infiltré cette société pour accumuler les preuves contre elle. Mais aucun journaliste n'avait l'air de savoir qu'en réalité il avait été le grand patron de la NHATO que maintenant il trahissait. Louria et Claudion avaient donc de bonnes raisons d'être inquiets, puisque leur témoignage pouvait accabler Kawy. On avait arrêté les Melchaye qui niaient tout et on recherchait un autre couple de Coats Station, accusé d'avoir détenu illicitement chez eux un fauve qui avait égorgé le fiancé de leur fille et une autre famille. La police déclarait officiellement que cette fille, Movane Marqua, avait elle aussi été assassinée et que son corps devait se trouver sous la banquise Hudson.

— Kawy ne nous cherchera pas des ennuis tout de suite. Il attendra quelque temps pour vérifier que tout est en ordre autour de lui et que nul autre que nous pourra le dénoncer. Il voudra ensuite se débarrasser de nous, expliqua Louria un soir que Charlster les avait invités chez lui.

Claudion examinait sur écran le schéma de DAI-02 qui projetait son ombre légère sur le fameux Silver Anaconda. Il en remarquait l'instabilité, les trous, les maelströms brutaux. Charlster, sans répondre aux confidences de Louria, surveillait sur le visage du jeune homme l'expression de ses sentiments intimes.

— Qu'en pensez-vous ? finit-il par demander avec inquiétude.

— Rien de bien optimiste... Ça bouge sans arrêt. Il doit y avoir, sur les six ou sept mille kilomètres de ce passage à travers la Ceinture de Feu, des zones torrides. Votre serpent s'est tronçonné en plusieurs endroits et entre chaque tronçon il faut naviguer durant des heures dans une température d'enfer, si du moins de hardis navigateurs s'y risquent.

— Oui, c'est cela même, soupira Charlster. Mais j'ai fait une découverte

catastrophique.

Louria, qui le trouvait bien indifférent à leurs propres craintes au sujet de Kawy, lui prêta tout de même son attention.

Le vieux savant paraissant tellement abattu, elle en eut pitié.

— Voilà, si je veux établir le programme Permafrost en étendant le nuage DAI-02, je dois faire des prélèvements sur DAI-01 dont l'ombre portée a établi le Chenal Noir sur le 120^e méridien est. DAI-01 est si dense que les particules de poussières, de cendres et de suie se retrouvent presque toutes dans sa composition. C'est à se demander si un astronaute ne pourrait pas débarquer d'un côté ou de l'autre de sa masse et marcher dessus. J'ai calculé qu'il existe sur cette île spatiale une pesanteur. Elle était six fois moindre sur la Lune que sur la Terre, et en ce qui concerne cette île je l'estime presque identique. Il y a des noyaux que j'ai fini par détecter, des mascons, des masses de concentration. Ils sont indispensables à l'homogénéité de l'ensemble. Mais les utiliser pour DAI-02 entraînerait une quantité de particules si épaisses que nous n'obtiendrions que le double de DAI-01, c'est-à-dire un nouveau Chenal Noir. Ou ce serait comme si le Chenal Noir avait quitté son 120^e est pour s'établir autour du 170^e environ. Il serait moins tortueux, ne mériterait plus le nom d'anaconda, mais nous retrouverions une nuit absolue et un froid total. Donc tout est à repenser pour Permafrost.

— Vous pensiez étendre lentement votre serpent, de façon à obtenir un grand DAI-02 sans trop de bouleversements ? demanda, pour le principe, Claudion.

— Oui, c'est tout à fait ça. Dans le Chenal Noir circulent des convois de plus en plus nombreux, et le long d'Anaconda commencent à se faufiler des bateaux. Du moins je le suppose. J'ai consulté les documents en notre possession, et j'ai découvert que tous les peuples du Sud asiatique sont des passionnés de la mer. Des pêcheurs, des commerçants maritimes. Ils se hasardent souvent à proximité de la Ceinture de Feu, essayant de s'emparer de tout ce qu'ils trouvent dans ces zones abandonnées. Forcément, l'un d'eux a un jour découvert qu'il pouvait s'enfoncer plus loin que d'habitude vers le Sud. Il a dû connaître de sacrés moments de terreur, et avec lui son équipage. Mais enfin ils ont constaté qu'ils approchaient de l'équateur sans trop de dommages, dans une température torride, certes, mais supportable. Si je modifie DAI-02, je bousille Anaconda, et non seulement je mets en péril un certain nombre de marins, mais je mets fin à un miracle qui attire ou attirera vers ce passage des dizaines de bateaux. Les relations entre Nord et Sud, timidement amorcées, se retrouveront au point zéro et désormais plus personne n'aura confiance.

Il hocha la tête en soupirant.

— J'ai les mêmes scrupules avec le Chenal Noir. Si je retire les Lunar Mass Concentration de DAI-01 pour m'en servir ailleurs, je détruis ce passage ferroviaire.

— Je ne vous connaissais pas aussi attentif au sort des populations asiatiques et des cheminots, ironisa Louria, réellement surprise par ce discours.

— Pensez ce que vous voudrez, mais c'est ainsi. Je vous ai exposé mon problème. Non seulement j'ai du mal à maintenir l'homogénéité de DAI-02, mais je ne peux envisager la réalisation du programme Permafrost sans tenir compte de ces éléments. Il n'y a pas si longtemps je ne les connaissais pas vraiment, et bien avant que je ne vienne dans cet observatoire, je n'avais qu'une connaissance théorique de notre ciel, de notre monde solaire, des poussières de Lune. Jadis on ne parlait que de poussières, aujourd'hui on ajoute cendres, suie et même glace. Je n'ai pas encore repéré de blocs de glace de grande taille, mais des icebergs spatiaux se baladent au-dessus de nos têtes, soyezen-persuadés.

— Le soleil va les faire fondre. La face de la Lune, constamment exposée au soleil, enregistrait 117 degrés Celsius de chaleur, dit Louria.

— Les icebergs géants doivent se planquer derrière des masses de poussières, il est même certain que ces poussières se collent contre leurs faces. Ce qui me laisse un espoir. Si vraiment une des faces de ces monstres glacés est occultée par des poussières, le laser devrait y faire écho, le rayon devrait nous revenir au lieu de traverser la masse de glace sans faiblir.

Le lendemain la nouvelle tomba sous forme d'e-mail sur l'écran de Randwell, le directeur intermédiaire de l'observatoire. Il en resta silencieux avant de regarder le poste de travail de Charlster, respira plus librement en constatant l'absence du vieux. Il appela Hyponias en incrustant une ligne sur son écran. Puis comme Louria entra dans la salle, il lui fit également signe. Sans rien dire, il leur montra l'e-mail sur son grand écran. Il appuya sur la touche d'impression en même temps.

— Si l'on s'en tient à ce simple message, il ne peut inquiéter Charlster. Au contraire, il sera soulagé de voir que sa rivale est nommée à NPST, mais en y réfléchissant, c'est une nomination pleine de perfidie. Car tout le monde sait que NPST est mieux placée que 87°7 Station pour l'observation du ciel. Ici, nous avons une moyenne de dix nuits par an où le ciel est dégagé à la fois des nuages et des poussières lunaires. Mais il ne l'est jamais complètement. Là-haut, du fait que de sa position NPST tourne à plus grande vitesse sur elle-même que nous, les couches de nuages et de poussières s'en trouvent dispersées plus souvent. Il y aurait environ soixante-deux nuits d'observations possibles avec une visibilité totale de vingt-cinq pour cent, soit quinze nuits.

Ici, nous n'en avons que trois sur les dix.

— Voici Charlster. Il s'étonne déjà de nous voir tous ici. Il faut que je lui fasse signe.

Charlster vint et, d'un geste de la main, Randwell lui montra le texte sur l'écran. Le vieux savant le regarda, sourit.

— Eh bien, je vais envoyer toutes mes félicitations à Ann Suba. C'est quand même mieux que le train de résidence forcée, non ?

Il alla s'installer à son poste de travail et les autres se dispersèrent. Mais dans la soirée Randwell apprit qu'un crédit important venait d'être attribué à NPST, et qu'un train spécial de matériel astronomique était en ce moment chargé dans la seule fabrique de télescopes, de radiotélescopes et de lasers spatiaux. On allait aussi construire là-bas le radar le plus important du monde et, dans l'avenir, installer des « oreilles » pour écouter les émissions naturelles des planètes et des étoiles.

Le lendemain, Claudion Hyponias fut le premier informé de son affectation à NPST. Il avait quarante-huit heures pour refuser ce nouveau poste, mais le message était assorti de quelques précisions. Il toucherait le double de son salaire actuel, deviendrait responsable de l'étude des poussières lunaires. Deux heures plus tard, c'était Louria Finister qui était également avisée qu'elle était affectée à NPST, comme directrice d'une nouvelle unité de recherches sur Altaï et sur ce que, gênée, l'administration appelait Shade. Combien de temps faudrait-il pour que le secrétaire de gouvernement à la Science admette qu'il s'agissait d'un second Bulb, baptisé Flatty ?

Comme ces désignations n'étaient pas confidentielles, Charlster et tous les chercheurs du 87°7 les apprirent en même temps que leurs deux promus. Ce fut l'accablement général, car tous y virent le signe que 87°7 Station serait vite dépassée par le nouvel observatoire, avec à sa tête une femme aussi prestigieuse qu'Ann Suba.

Randwell lui-même, dans son bunker, affichait une tête de catastrophe et partageait l'avis de ses amis. Ils perdaient d'un coup deux jeunes chercheurs éminents et alors qu'ils espéraient tous le retour d'Ann Suba, elle s'en allait à NPST créer le grand observatoire que l'astronomie, enfin réhabilitée après des siècles d'interdiction, méritait.

Charlster, lui, ne savait s'il devait triompher ou s'affoler. Il perdait deux collaborateurs précieux, deux assistants comme il disait, alors que Louria et Claudion le dépassaient souvent en intuitions et en véritables découvertes. Il restait cependant le seul patron de 87°7 Station et on allait voir de quoi il était capable. Il était toujours le maître de DAI-01 et de DAI-02, et à ce titre-là il

détenait une puissance formidable, pouvant à tout moment bouleverser la politique de Fortalès, le nouveau patron de la Caste. Même s'il n'était pas nommé et s'y refusait, il dirigeait de fait, avec l'approbation du président du Conseil de Surveillance, Albeyal. Il avait converti ce dernier à une nouvelle société où le rail, le chemin de fer devraient partager le pouvoir avec d'autres moyens de communication. Pour le vieux Albeyal c'était dur à avaler, mais dans l'état actuel des choses et tant que Permafrost ne pouvait être espéré, il fallait l'accepter.

Ce qui mettait Charlster hors de lui, c'était la nouvelle qu'un train spécial chargé d'appareils d'observation et d'intervention était en route vers NPST. En attendant que des bâtiments en dur soient construits, ce train servirait d'observatoire et les vieux igloos utilisés jusque-là seraient abandonnés. L'ancien directeur Perkins venait d'être nommé à 87°7, apprit-on le lendemain, pour diriger le service météo et prévoir, à l'usage des astronomes, les nuits où le ciel serait entièrement dégagé.

— On va nous envoyer tous les ringards du monde, en conclut Randwell, très amer.

Tout ce remue-ménage se faisait en dehors de Louria et de Claudion qui n'avaient pas encore donné leur accord sur cette nouvelle affectation. Certes, ils savaient qu'Ann Suba les avait voulus auprès d'elle. Plus tard ils en eurent confirmation. Elle avait suspendu son acceptation à la leur. Lorsque les précisions nouvelles arrivèrent, ils découvrirent qu'on leur avait affecté à chacun un loco-car vapeur, avec lequel ils pourraient voyager lors de leurs jours de congé.

— Fortalès met le paquet, remarqua Claudion. Il court-circuite Charlster et compte sur nous pour réaliser Permafrost. Nos postes de responsables sont destinés à ménager la susceptibilité de Charlster.

CHAPITRE 19

Après plusieurs demandes refusées, Movane Marqua reçut l'autorisation de rencontrer celui qu'elle appelait Garg, abréviation de gargouille et qui appartenait à la race des sphales, premiers occupants des Bulbs. Comme le lui expliqua Halchiom, les sphales n'étaient pas des parasites, mais vivaient en coexistence pacifique dans les corps des animaux géants de l'espace.

— Ils régularisent leur influx nerveux. Lorsqu'ils s'alimentent en électricité biologique, ils injectent dans les réseaux nerveux une substance nécessaire au Bulb pour maîtriser ses humeurs physiques et morales. Notre sphale s'appelle Zixiss. C'est nous qui avons placé des voyelles pour rendre ce nom prononçable. Leurs noms s'apparentent à leur véritable langage fait de ces sonorités sifflantes. Zixiss parle l'anglais grâce à un module traducteur greffé dans son bouclier ventral. Je ne comprends pas que vous souhaitiez le rencontrer après qu'il a égorgé votre fiancé et aussi toute une famille. C'est désormais un être différent de ceux que nous connaissons sur Flatty, et apprécions pour leur sérénité et leur pacifisme. Leur instinct agressif ne se développe qu'à l'égard des laineux qui eux sont les véritables parasites des Bulbs. Il y a alliance Bulb-sphale pour les chasser.

— Il a assassiné mon ami et toute une famille, mais il m'a épargnée et je veux savoir pourquoi.

Halchiom, d'après les derniers résultats des analyses, lui avait précisé que depuis qu'il était sur la Terre, le sphale manquait d'une certaine hormone régulatrice de ses instincts.

— Lorsqu'il est parti en chasse contre ce Nugssag, il s'est comporté comme s'il s'agissait d'un laineux. Pour lui, a-t-il reconnu, tous ceux qui l'entouraient à Coats Station étaient devenus des laineux agressifs qui cherchaient sa perte.

— Il ne m'a pas prise pour un laineux ?

— Non, et nous ne savons pas pourquoi. Lui-même ne se l'explique pas.

L'alvéole où Zixiss était consigné se trouvait au niveau supérieur, proche de la sortie de cette étrange construction verticale, établie à l'image de ce qui existait dans Flatty, paraît-il. Elle regrettait plus que jamais que ses parents n'aient pas souhaité lui raconter ce qu'eux-mêmes avaient appris de leurs parents sur l'organisation de la vie dans l'animal. Ils étaient trop jeunes

lorsque ses grands-parents avaient gagné la Terre avec l'intention de s'y installer. Jamais cette perspective, après des siècles et des siècles, n'avait été abandonnée par les colons venus d'Ophiuchus. Des livres, des vidéos, des bandes dessinées, des chansons et même des opéras relataient constamment les souvenirs terrestres, et la majorité de la population ne rêvait que d'un retour sur la planète mère.

Ce qu'elle découvrit avec stupeur fut la grille épaisse qui fermait cette alvéole et que le responsable refusa de lui ouvrir. Elle devrait communiquer avec le sphale à travers les barreaux, tels étaient les ordres.

— Ne vous indignez pas, lui dit Zixiss, sans paraître furieux de cette décision. Mais la voix artificielle qui sortait de son bouclier ventral ne reflétait jamais ses émotions, ils ont raison. Je ne suis pas un sphale paisible comme les miens dans le Bulb. Je continue à croire que sous leur apparence, vos amis ne sont que des laineux déguisés.

— Même moi ?

— Non, vous êtes une humaine et je ne comprends pas pourquoi je vous crois réelle.

— Vous êtes convaincu ou non d'avoir été la proie d'une hallucination ?

— J'ai écouté ce que l'on me disait, mais je continue de croire que je suis victime d'un complot. C'est pourquoi je préfère être sous surveillance étroite. Je ne parviens pas à retrouver mon équilibre. Je regrette d'être venu sur Terre pour essayer de convaincre les expatriés de se mobiliser pour arrêter la guerre civile sur Flatty. Celle-ci est horrible et prend des proportions que vous ne pouvez concevoir. D'autre part, les Eugénistes installés au sud de cette planète essayent de renvoyer des navettes qui n'atteignent jamais Flatty, qui se perdent dans l'espace ou qui rencontrent des obstacles, des astéroïdes en orbite, des morceaux de Lune, certains gros comme votre poing et qui les font exploser. Je regrette ce sentiment que nous autres sphales éprouvons pour cette lamentable mésentente. J'ai été désigné par les miens parce que j'étais celui qui entretenait des relations suivies avec les humains, celui qui parlait leur langue à travers ce module traducteur greffé dans mon abdomen, mais je regrette d'avoir accepté. Si vraiment j'ai égorgé des humains en les prenant pour des laineux, je ne pourrai jamais plus me retrouver en face des autres sphales.

— Comme vous me perceviez pour ce que je suis, une humaine, croyez-vous que ce soit par exemple grâce à une radiation qui émanerait de moi ? Une odeur ?

— Je ne sais pas. Je ne parviens pas à comprendre. Je vous vois telle que

vous êtes alors que le gardien qui vous a conduite à moi est un gros laineux qui parvient à rester constamment sur ses pattes. Là-haut, dans Flatty, ils ont plutôt l'air de se déplacer sans pattes à cause de leur robe qui descend très bas.

— Halchiom aussi est un laineux ?

— Oui, je le vois ainsi.

— Comment avez-vous retrouvé le chemin du Gouffre aux Garous, comment saviez-vous qu'un tel lieu existait ?

— Les Harasson en connaissaient l'existence, savaient que les colons ayant quitté Flatty y avaient créé un centre de recherches pour retrouver à la fois une navette intacte et l'ADN de leurs ancêtres. Les autres, dont vos parents, ignoraient ce centre où nous sommes. Les Harasson, sous l'apparence de fabricants de pendules, sont des scientifiques.

— Pourquoi ont-ils fait sauter un traintel et leurs ateliers ?

— Parce qu'ils étaient repérés et redoutaient les Aiguilleurs. Ils se sont estimés en légitime défense.

Après avoir quitté Zixiss, elle réussit à rencontrer un des neurologues qui avait examiné le sphale. Il n'était pas spécialiste de ces créatures, mais il essayait de comprendre comment elles fonctionnaient.

— Il m'a épargnée parce qu'il me voit sous ma véritable apparence et non comme un laineux déguisé, lui dit-elle. Que se passe-t-il ? Je dois dégager quelque chose qui me rassure. Je voudrais l'aider.

— C'est une bête fauve, lui fit remarquer le neurologue. Nous ne pouvons prendre de risque. Je ne comprends pas que vous montriez autant d'indulgence à son égard.

— Je veux simplement l'aider, et si je dois devenir une sorte de cobaye je suis à votre entière disposition.

— Nous avons d'autres sujets plus importants à traiter, mais je peux vous consacrer une heure chaque jour, proposa le neurologue.

CHAPITRE 20

— Un vieux baleinier à vapeur de deux cents tonneaux, à moitié pourri, huit hommes d'équipage dont quatre harponneurs déjà âgés. Ce rafiote, le *Mistake*, le bien nommé car il ressemble à une blague tellement il est caricatural, appartient à un groupe d'investisseurs fauchés qui ont réuni leurs économies afin de l'armer pour la chasse aux baleines solinas. Moi, je leur ai dit que je ne touchais pas aux solinas, mais que je traquais le cachalot. Ils ont hésité pendant huit jours, enfin ils ne trouvent personne comme capitaine et j'ai ma réputation.

Lien Rag avait écouté Kurty sans l'interrompre, mais le nom du baleinier l'avait fait sursauter. C'était un gros lourdaud de bateau fait de bric et de broc, graisseux de la quille au mât d'antenne, qui naviguait à cinq nœuds à l'heure. On le tenait à l'écart, tant il empestait dans le port et son équipage paraissait sorti d'une maison de retraite pour vieux marins.

— Tu vas embarquer là-dessus ?

— On va d'abord le vider entièrement, essayer de le dégraisser, de le repeindre, de le désinfecter et de le réaménager. J'investis mes économies là-dedans et... Fleur m'a proposé les siennes. Nous allons essayer de gagner, tel qu'il est, l'île MacDonald au sud, où des constructeurs navals se font une excellente réputation.

Une grande famille de charpentiers de marine s'était effectivement installée dans cet îlot et, grâce à du bois d'épaves, avait construit ses premières chaloupes pontées qui pouvaient affronter n'importe quelle mer, avec un moteur à vapeur d'une grande simplicité. Qui de plus consommait peu d'huile.

— Tu ne renonces pas à tes cachalots ?

— Non, avec deux cents tonneaux je peux m'en sortir. Il y a une fonderie à bord, la seule chose qui fonctionne à peu près bien. Il faut refaire juste le système d'évacuation des vapeurs. Ce sont elles qui graissent le bateau.

— Tu vas garder le même équipage ?

— Les quatre harponneurs. Je leur ai fait tirer sur une cible au large. Ce sont des as. Ils ont entre cinquante-cinq et soixante-huit ans, mais font l'affaire. Je ne veux plus des autres, ils se prélassent.

— Que vont-ils devenir ?

— Ils sont embauchés par la capitainerie pour décrasser les cales de radoub. Je voudrais savoir si vous acceptez que Fleur investisse son argent dans cette affaire.

— C'est à elle de décider, pas à moi.

Lien Rag se sentait mal à l'aise. C'était à cause de lui que Kurty abandonnait sa magnifique *Salamandre* pour commander un véritable sabot. Il aurait dû penser plus tôt à tous ces vieux bateaux qu'il aurait pu utiliser pour aller pomper le fuphoc de la zone taboue, sans sacrifier ce merveilleux baleinier. Mais il était trop tard. Kurty avait démissionné et Grathe son second était devenu le capitaine. On ne pourrait revenir là-dessus.

— La famille Joumald de l'île MacDonald fait du beau travail, mais le fait payer très cher. Ils n'acceptent que de l'or. Ce n'est pas très loin, cependant avec ton sabot tu mettras la semaine pour arriver là-bas. Tu devrais te mettre en remorque avec la *Salamandre* quand elle repartira pour la zone taboue.

Tout de suite il réalisa quelle gaffe il venait de faire, mais gentiment Kurty l'assura qu'il se débrouillerait seul. Qu'était-il devenu pour conseiller à l'ancien patron du baleinier de se laisser touer ainsi ?

— Nous atteindrons MacDonald quoi qu'il arrive et ensuite de là-bas, une fois le *Mistake* remis en état, nous remonterons vers la Ceinture de Feu chasser le cachalot. Nous ne rentrerons qu'avec notre cargaison de bonne huile, même si celle-ci a perdu de sa valeur. Les cours remonteront, car les gens ne vont plus se priver désormais, sachant que le fuphoc de la Guilde coule à flot. Viendra le jour où il n'y en aura pas assez pour tout le monde.

Lien Rag pensa que Kurty avait peut-être raison. Déjà de nombreuses entreprises, des serres surtout, se créaient puisque les gens pensaient disposer d'énergie suffisante.

CHAPITRE 21

Donc, il serait seul, une fois Louria et Claudion partis rejoindre Ann Suba, là-bas, à NPST, ce coin perdu qui risquait très rapidement de devenir le centre astronomique le plus important du monde. Charlster ne se faisait aucune illusion, et il essayait de garder le moral. Il restait seul, mais maître absolu de ses décisions. Il découvrait que très souvent ses scrupules découlaient de ses relations amicales avec Claudion et surtout Louria, pour laquelle il éprouvait plus que de l'amitié. Quoi qu'elle fasse, même si elle se comportait en ingrate, il lui conservait son affection. Depuis qu'il la connaissait, il la considérait comme sa fille, même si quelques fois, à la vérité fort rares, il avait failli basculer dans l'inceste, mais se félicitait d'avoir résisté. Louria, il le savait, aurait accepté de se donner à lui. Il avait alors décidé qu'elle n'était que sa fille et rien d'autre.

Désormais, il allait se livrer à ses recherches et n'hésiterait pas, s'il le fallait, à passer outre quelques préventions morales. On ne pouvait faire de la science sans sacrifier des principes, même si ces principes protégeaient des vies. Ainsi, pour DAI-02, il allait abandonner ses scrupules en ce qui concernait les quelques navigateurs imprudents qui se seraient risqués dans le passage étroit qui zigzagait dans la Ceinture de Feu. Lui voulait établir Permafrost, et il savait que la réussite de ce programme le hausserait à un zénith de considération tel qu'Ann Suba et ses assistants seraient balayés, oubliés. C'était lui que l'on célébrerait pour avoir enfin vaincu cette Ceinture de Feu et apaisé les effets néfastes du Soleil.

Le Chenal Noir, domaine de la Caste des Aiguilleurs, représentait tout autre chose. Il ne pouvait risquer de le détruire en s'attaquant à DAI-01, en essayant de soustraire de cette masse si dense les fameux Lunal Mass Concentration. Tout l'édifice s'écroulerait et les particules se disperseraient, suivraient les Mascons pour tourbillonner autour.

Étant le maître, il disposait donc de ce laboratoire de recherche informatique, créé par ces deux traîtres de Louria et de Claudion pour accumuler le maximum de renseignements sur Anthony. Mais désormais cette batterie d'ordinateurs travaillait pour lui, couplée au radiotélescope lorsque ce dernier n'était pas utilisé. Contrairement aux télescopes classiques qui avaient besoin de nuits limpides pour fouiller le ciel, le radiotélescope se moquait des nuages, beaucoup moins des poussières et cendres lunaires.

Charlster décida d'établir un programme de recherche précis sur les

fameux icebergs de l'espace, ces masses de glace que l'explosion lunaire, quand elle ne les avait pas fait fondre, avait libérées de ses cratères volcaniques où elles s'étaient formées. Tout comme il existait des lacs sous-lunaires complètement figés par le froid. Charlster estimait que les deux tiers de cette glace lunaire s'étaient transformés en eau, puis de nouveau en particules informes de glace éparpillées dans l'ancienne orbite, mais que de gros blocs, certains pouvaient atteindre des centaines de kilomètres cubes, erraient dans l'espace. Comme il l'avait dit aux deux autres, les lasers les traversaient sans les voir, en quelque sorte, et rien n'apparaissait sur les écrans des appareils de détection. Ces icebergs spatiaux étaient comme d'énormes méduses transparentes errant entre Soleil et Terre, impossibles à apercevoir. Il allait tout faire pour les observer.

Faute de pouvoir distraire les mascons de DAI-01, il utiliserait ces blocs de glace, les chargerait d'électricité statique sans les électrolyser. Il avait une vague idée de ce qu'il fallait faire. Il était possible d'étendre une couche assez mince de glace tout autour de la planète. Une couche qui serait tel un miroir, chromée par les poussières et cendres lunaires, et qui renverrait les rayons solaires dans l'espace, enfin une partie des rayons. Les autres seraient filtrés, envoyés sur la Terre où pourrait s'établir un climat tempéré, peut-être polaire en certaines zones. S'il maîtrisait Permafrost, il pourrait de sa propre initiative distribuer ce climat tel un dieu tout-puissant.

CHAPITRE 22

L'assassinat de Changtu, de trois de ses hommes et du bosco provoqua un début d'émeute à bord de la jonque dont il était le capitaine. Le second, soutenu par une majorité de marins, décida de ramener le calme et quelques cadavres supplémentaires furent jetés à l'eau, ce qui calma les esprits.

Le lendemain, effectuant comme d'habitude sa tournée des bateaux à l'ancre, Arbaï se présenta à la coupée de la jonque de la capitaine Juzna. Ce ne fut pas Noglika qui l'accueillit, mais une autre fille inconnue. Lorsqu'il demanda son amie, elle lui répondit qu'elle était occupée. Il préféra ne pas insister et se retrouva devant l'objet réel de ses pensées les plus obsédantes.

— Tu as tenu parole, dit Juzna. Je ne te demande pas comment tu t'es débrouillé pour les égorger tous les quatre. Mais tu vas dire à Nacha que je vais le payer de retour. Je lève l'ancre cette nuit.

Devant la déception visible du garçon, elle eut un petit sourire.

— Tu lui diras aussi que je veux que tu embarques à mon bord. Je voudrais aussi qu'il me débarrasse de ce délégué des Aiguilleurs, Kérian. Il est complètement épuisé, ce n'est plus qu'un sac de peau vide. Qu'il l'impose à d'autres capitaines, moi je n'en veux plus.

La pensée que ce pauvre diable pouvait se retrouver au milieu d'une bande de pirates, prêts à tout pour satisfaire leurs frustrations de mâles, réjouissait secrètement Arbaï. Ces hommes sans foi ni loi assimileraient la faiblesse et la naïveté de ce garçon à une tendance homosexuelle cachée, et se chargeraient de lui faire découvrir leurs rudes manières.

— Il n'est plus rien, ne réagit même plus quand une fille se montre gentille. Il n'intéresse plus personne, et vit dans une somnolence constante.

— Je ne pense pas que mon seigneur provoquera la Caste en jetant ce pauvre garçon aux loups. Il faudra le garder ici.

— Va prévenir Nacha et reviens avec ton sac, fais vite, mon petit crabe, j'ai comme une petite faim de toi.

Il frissonna délicieusement. Nacha ne serait pas très satisfait de cette exigence, mais la reconnaissance au large que devait effectuer Juzna ne devait durer que huit jours. Lui-même éprouvait une certaine inquiétude depuis que

son seigneur s'intéressait à un jeune mousse qui roulait des yeux de biche candide lorsqu'il le rencontrait. Il aurait voulu dire à Nacha que ce Lingving faisait déjà le bonheur du bosco et du troisième officier, mais il redoutait que son seigneur ne le prenne mal. Si jamais il séduisait Juzna au point qu'elle refuse de se passer de lui, il ne regretterait peut-être pas de quitter Nacha.

Faisant avancer sa prame à la godille, il passa entre les coques, dont celle de la jonque de Changtu. Personne, même pas Nacha pourtant friand d'habitude de ces récits sanglants, ne lui avait demandé comment il s'était débrouillé pour égorger le puissant capitaine et ses trois hommes. En réalité, tout s'était passé le mieux du monde. Changtu avait été facile à séduire dès le premier matin où, sous un prétexte quelconque, il s'était enfermé avec lui dans sa cabine. Le capitaine était tenté, mais pour rien au monde n'aurait accepté que son équipage apprenne qu'il pouvait avoir un penchant pour les amours singulières. Ensemble ils avaient mis au point un plan pour la nuit suivante. Depuis sa fenêtre en encorbellement sur la mer, sa grande cabine disposant même d'un balcon aux balustres de bois ouvragé, Changtu laisserait se dérouler une corde à laquelle Arbaï grimperait pour le rejoindre. Ce que le garçon avait fait, mais à peine avait-il posé les pieds sur le balcon qu'il sortait son couteau de sa ceinture et égorgeait le capitaine par surprise. Il traîna ensuite le corps jusqu'à la couchette, l'y hissa non sans mal.

Avant d'accepter l'invitation de Changtu, il avait voulu savoir où se trouverait son bosco la même nuit, prétextant que ce dernier le détestait et ne voulant pas qu'il les surprenne.

— Il sera de garde sur la passerelle avant, au-dessus de la soute aux poudres.

Rien n'avait été plus facile que de retrouver cet homme et de le surprendre dans un demi-sommeil, alors qu'il aurait dû monter la garde. Les trois marins que Juzna avait désignés comme vérolés ne partageaient pas le dortoir des autres gabiers qui les excluaient à cause de leur mal redouté de tous. Ils dormaient au fond d'une coursive, dans des hamacs, et Arbaï les poignarda l'un après l'autre. Le dernier se réveilla, saisit le poignet d'Arbaï qui lui enfonça les yeux avec l'index et le majeur de l'autre main. Le gabier hurla, mais son cri mourut dans le gargouillis de sang s'échappant de sa gorge. Des marins réveillés sortirent du dortoir. Arbaï fila, se laissa glisser dans l'eau, nagea silencieusement pour retrouver sa prame.

— Cette Juzna me prive de ta compagnie, soupira hypocritement Nacha, mais je ne peux lui refuser ce qu'elle demande. Va donc à son bord et reviens-moi vite.

Arbaï croyait voir danser dans ses yeux la silhouette gracile de ce Lingving qui le consolerait de son absence. Il s'en moquait un peu, ne songeant qu'à

Juzna qui lui promettait le paradis dans une seule moue de ses lèvres charnues. N'avait-elle pas, au moment où il partait, tiré sur la ceinture de son short pour jeter un regard appréciateur dans l'ouverture.

— Je comprends pourquoi Noglika chantonne après chacun de tes passages, avait-elle murmuré.

Il se retrouva à bord de la jonque des femmes et installé dans une cabine étroite, isolée comme toutes les autres par un store de bambous. Seule la cabine de Juzna possédait d'épaisses cloisons de bois. Il se trouva par hasard en présence du représentant de la Caste. N'étant pas encore habitué à ce nouveau bateau, il errait dans une course lorsque dans un recoin il aperçut un hamac plombé par le poids d'un corps.

Tout au fond gisait effectivement un homme nu, luisant de transpiration, grelottant de fièvre. Kérian, le représentant de la Caste. De grands yeux enfantins le regardaient avec désespoir.

— J'ai soif.

Il y avait un gros morceau de bambou rempli d'eau dans sa cabine et il alla le chercher, retira la cheville qui en bouchait le trou inférieur et un jet très fin jaillit dans la bouche sèche du malheureux Kérian. Il le laissa boire tout son saoul, jusqu'à ce que l'autre ferme ses lèvres.

— Merci, qui êtes-vous ?

— Nous nous sommes vus lors de votre embarquement, je suis Arbaï, le serviteur du seigneur Nacha.

— Suis-je à bord de la jonque amirale ?

— Non, vous êtes toujours à bord de la jonque de la capitaine.

— Oh, quelle horreur ! J'ai cru avoir échappé à cet enfer et je n'ai fait que rêver que j'étais libéré. Si vous saviez, commença-t-il.

— Je sais, dit Arbaï, soudain embarrassé.

— Mais le pire date d'hier. Je me croyais à Yiengkow, j'avais perdu la notion du temps, savez-vous ? Et puis hier matin j'ai découvert...

Méfiant, il se tut, ferma les yeux. Arbaï constata qu'il respirait avec difficulté et posa sa main sur sa poitrine, perçut un ronflement intérieur qu'il trouva inquiétant.

— Vous avez de la fièvre et vous avez froid. Je vais chercher de quoi vous couvrir et des médicaments.

Il dut chercher l'intendante de bord qui haussa les épaules lorsqu'il lui parla de Kérian.

— Laisse-le crever. Qu'avons-nous à faire de l'envoyé des Aiguilleurs, alors que nous sommes en pleine mer ? Tu vois des trains, toi, des rails, des aiguillages ? Moi je ne vois rien de tout ça, et ce type-là n'a rien à faire avec nous.

— Juste une couverture et des médicaments.

Elle l'envoya chez la chirurgienne, une belle fille qui parut enchantée de le voir entrer dans son cagibi où elle coupait les cheveux à tout l'équipage. Elle lui demanda s'il voulait qu'elle taille ses cheveux drus. Elle aussi haussa les épaules quand il fut question de Kérian.

— Il est tout juste bon à jeter. C'est pas un homme, juste une natte sur laquelle on s'allonge et sur laquelle on se trémousse en vain. Je l'ai essayé, c'était lamentable. Par contre, toi, tu me parais en bonne forme et capable de faire de l'usage durant tout le voyage, mais, paraît-il, on ne doit pas te toucher. Tu es réservé. C'est Noglika qui est furieuse.

Elle lui donna une poudre pour la fièvre qu'il délaya dans un peu d'eau. Kérian, lorsqu'il lui apporta la tasse, refusa de boire.

— Tu crois que je vais t'empoisonner, dit Arbaï, regarde.

Il but une gorgée et Kérian accepta d'avaler le reste. Il se laissa couvrir ensuite. Arbaï se demandait pourquoi il agissait ainsi en venant en aide à l'un de ces Aiguilleurs qu'il détestait particulièrement.

Bien avant la nuit, il fut appelé par la capitaine qui lui ordonna de ne pas quitter sa cabine, le temps qu'elle commande l'appareillage de la jonque. Il lui fallait sortir de cette mêlée de chaînes d'ancre, se frayer une route, gagner la haute mer.

Nacha désirait qu'elle inspecte le large, qu'elle effectue un périple en boucle qui la conduirait en direction de la Tasmanie. Au retour, elle fouillerait l'île d'Auckland avant de revenir dans la baie de Nouvelle-Zélande. Nacha ne voulait prendre aucun risque avant d'aller plus loin.

Malgré les ordres de Juzna, Arbaï se glissa hors de la cabine pour rejoindre son protégé. L'homme de la Caste dormait profondément, si profondément même qu'il se demanda si la chirurgienne ne lui avait pas donné du poison. Le souffle léger de l'homme le rassura, lorsqu'il se pencha sur sa bouche. Une odeur aigrette se mêlait à son haleine. Arbaï grimaça, mais de retour dans la grande cabine il resta songeur. Nacha envisageait la disparition de ce garçon. Il ne pourrait jamais le reconduire jusqu'au port du Nord et lui laisser raconter

l'étrange voyage qu'il venait d'effectuer en traversant sans la moindre difficulté la Ceinture de Feu. Nacha voulait garder le secret du Serpent Gris aussi longtemps que ce serait nécessaire.

Juzna possédait un globe terrestre ancien d'un mètre de diamètre et lorsqu'elle revint, elle le trouva en train de le faire tourner et de décrypter les noms des anciennes villes. La jonque voguait vers l'ouest toutes voiles dehors, poussée par un léger vent de sud-est. Elle vint vers lui, le souleva soudain sous les aisselles et le jeta sur son divan profond, lui arracha son short, se releva pour le contempler.

— Tourne-toi.

Il obéit et elle poursuivit son examen en silence, comme s'il était une pièce de viande à l'étal. Au bout d'un moment, il tourna la tête, elle était sortie. Il chercha son short, mais elle l'avait caché. Il trouva un alcool assez doux qu'il mélangea avec un jus d'orange. À Yiengkow on commençait de faire pousser des orangers et son seigneur Nacha en possédait sur sa grande terrasse. Ce long examen qu'elle lui avait fait subir sans le toucher l'avait humilié, et il n'éprouvait plus la même délicieuse angoisse du désir.

Son verre à la main, il s'approcha de la fenêtre en saillie avec deux lanternes de chaque côté, éteintes pour le moment. La jonque laissait dans la nuit un sillage phosphorescent. Elle marchait bon train malgré son fardage. Les soutes étaient pleines de ravitaillement, de munitions, d'eau et d'huile.

Lorsque la porte s'ouvrit, il crut que c'était la capitaine et ne bougea pas, garda le dos tourné. Il n'était pas à son aise, éprouvant même une crainte sourde. Comme Juzna ne parlait pas, il se retourna et découvrit une fille jeune, presque une adolescente qui installait des mets divers sur une table. Elle baissait les yeux à cause de sa nudité.

— Qui es-tu, toi ?

Elle sursauta et sans le regarder prononça timidement :

— Gayane.

— Tu n'es pas une Asiatique du Sud-Est.

— Je suis thaï, j'ai été enlevée et vendue à Juzna. Il y a trois ans. Je suis la servante de la capitaine. Je viens d'installer le médianoche. Maintenant je dois me retirer.

Elle n'avait pas relevé ses paupières. Il admira son visage lisse et délicat, aurait aimé découvrir son regard, mais elle recula vers la porte, fit trois courbettes avant de sortir. Nacha n'aimait pas le goût des pirates pour

l'esclavage, et sans l'interdire avait manifesté son opposition. Juzna s'en moquait. Il se pencha sur les coupelles remplies d'aliments divers, mais n'éprouva aucune envie de manger.

CHAPITRE 23

Movane retournait régulièrement vers Zixiss pour essayer de percer le secret de son comportement envers elle. Il l'accueillait d'ailleurs avec plaisir, ses antennes télescopiques se déployaient de quelques centimètres, et au début la jeune fille trouvait cela équivoque, ayant l'impression que c'était une façon un peu obscène de la recevoir, mais elle finit par se dire qu'entre un sphale, même mâle, et une fille humaine ne pouvait exister la moindre attirance sexuelle. Peut-être qu'un humain pervers aurait pu être tenté par une femelle sphale, toutefois l'inverse était peu probable.

— Oui, je possède des ailes, répondit Zixiss à la question qui la hantait depuis quelque temps.

Dans le corps du Bulb, les sphales se déplaçaient surtout en volant, avait-elle appris, et pour chasser les laineux ils plongeaient de grande hauteur sur eux.

— Je ne m'en suis jamais servi sur Terre. J'ai essayé de vraiment passer inaperçu. Lorsque cette femme, je sais qu'elle s'appelle Louria Finister et qu'elle est une bonne scientifique, lorsqu'elle a soupçonné ma présence dans la région de Baker Station, j'étais vraiment malheureux. Je pensais ne pas avoir attiré l'attention sur moi. J'aurais pu m'envoler pour ne pas laisser les traces de mes grands pieds, mais je me suis dit qu'un chasseur ou un pêcheur pouvait me surprendre en train de planer au-dessus de sa tête. Pour cacher mes griffes j'avais enfilé d'énormes souliers.

— Chez nous vous étiez toujours pieds nus, c'est ce qui vous a trahi.

— Je ne supporte pas ces chaussures comme vous.

Ensemble ils essayaient de comprendre comment il ne voyait en elle qu'une humaine, alors qu'il se sentait environné de laineux hostiles.

— Si mes parents étaient ici, croyez-vous que vous les veniez tels qu'ils sont ou comme des ennemis ?

— Tout a commencé à Coats Station, en fait. Petit à petit j'ai cru voir des laineux au-dehors, quand des gens passaient devant votre wagon d'habitation. Mais lorsque vos parents sont partis, je les considérais toujours comme des êtres humains.

— Y a-t-il eu dans la nourriture quelque chose qui vous aurait dérégulé ? Halchiom parle d'une hormone qui ferait défaut.

— Dans ce cas vous seriez un laineux.

Le gardien allait et venait dans la cursive et chaque fois qu'il passait devant les grilles, Movane surprenait dans l'étrange regard du sphale une lueur de colère.

Le neurologue la recevait régulièrement, mais elle avait compris assez vite que ce spécialiste cherchait surtout à la séduire. Il n'était pas vilain garçon, cependant elle n'avait pas envie d'entreprendre une histoire sentimentale, même limitée à la recherche du plaisir physique. Sous prétexte de l'ausculter pour découvrir l'origine de ce don unique qui la protégeait de la paranoïa du sphale, il l'avait fait déshabiller. Elle avait accepté avec une petite intention perverse, décidant de mettre ses formes sous son regard, sans lui permettre de céder à la tentation. Il avait bien essayé, mais elle l'avait menacé de se mettre à hurler. Elle reconnaissait que cette étrange situation l'excitait pas mal elle-même.

— En ce moment, comment me voyez-vous ? était-elle en train de demander au sphale.

— Je ne vous vois pas directement. Nous n'avons pas une vue directe des êtres et des choses, mais une vision qui se développe dans ce qui nous tient de cerveau, lequel contrairement au vôtre se répartit dans tout notre corps. Il n'y a pas véritablement d'écran pour vous visualiser, mais c'est tout comme. Curieusement, alors que je n'en éprouve pas le désir, vous pouvez me croire sur parole comme vous dites, je vous ai aperçue sans vêtements l'espace d'une seconde.

— Un fantasme ? dit-elle amusée.

— Pas du tout. Nous n'éprouvons aucun attrait sexuel pour vous, je vous l'ai déjà expliqué lorsque vous paraissiez choquée par l'allongement de mes antennes en signe de bienvenue et pour vous montrer la satisfaction que j'avais à vous revoir. Mais je vous assure que pendant une seconde ou deux, vous étiez sur mon écran toute nue. Vous avez une légère cicatrice sous le nombril.

Elle rougit.

— Je me suis blessée enfant, avec un trident de pêche. Il a fallu me poser quatre points. J'ai failli m'éventrer.

— Ce fut très bref, mais nous pouvons, comme vous le faites avec un appareil de prise de vues, revenir en arrière sur une image précise. Ce ne sera

pas un souvenir déjà flétri, mais une véritable image conservée par notre système cérébral.

Elle réalisa soudain qu'au moment où elle lui posait sa question, elle songeait troublée à son comportement avec le neurologue. S'était-elle vue nue sur le lit d'examen, et cette vision était-elle directement passée dans l'esprit de Zixiss ? Elle allait le lui dire lorsque les sirènes se mirent à ululer avec une violence effroyable. Il y eut une série de coups qui pouvaient indiquer la graduation des dangers. Un long coup annonçait la panne d'un système électrique et de la climatisation, deux coups un danger extérieur, là-haut en surface, avec pour consigne de plonger dans l'obscurité totale et le silence absolu, trois coups c'était l'alerte nucléaire à cause du réacteur produisant l'électricité, et enfin quatre avertissaient de l'invasion des loupes, des garous du Gouffre. Si un cinquième coup retentissait, les envahisseurs venaient de franchir les sas.

Le gardien dégaina son laser portatif au moment où le cinquième coup retentit.

— Cavalez, cria-t-il à Movane, ces salopards sont dans nos installations.

Paniqué, il pianota sur les différents boutons de son petit écran incrusté dans la roche, mais n'obtint aucune image lisible. Movane, les jambes coupées, livide, commença de se diriger vers l'ascenseur qui la descendrait à son étage lorsqu'une violente puanteur envahit la coursive. Le courant d'air créé par l'ouverture des sas apportait l'odeur ignoble de lisier des garous.

Le gardien complètement affolé la dépassa, titubant d'un mur à l'autre, brandissant son laser qui crépitait et dont le rayon détachait des poussières de roche. Elle lui cria d'arrêter, d'appuyer sur le contact, de l'attendre, mais il n'écoutait pas. Il s'arrêta devant les ascenseurs, appuya sur toutes les touches, et sans attendre se rua sur la gauche, vers l'escalier de descente.

Lorsqu'elle atteignit les ascenseurs elle vit les lettres sur leur fronton : *hors service*. Elle s'appuya contre le mur, crut que ses jambes allaient s'affaïsser sous elle, mais elle fit un effort pour prendre le même chemin que le garde. Plus loin, il y avait un carrefour et le garde était là, dans une mare de sang, coupé en deux avec encore son laser crépitant dans sa main. Plus loin, un garou à tête de loup, avec juste deux jambes de femme, avait été grillé par la décharge, de même qu'un autre, une gueule de crocodile sur un corps de cochon ou de sanglier. Elle tourna les talons, buta contre quelque chose, le trousseau des cartes magnétiques qui ouvraient les cellules. Elle le ramassa, retrouva quelque force pour remonter les coursives jusqu'à la grille à laquelle les petites mains noiraudes et informes du sphale s'accrochaient. Lorsqu'elle essaya d'ouvrir, elle ne trouva pas la bonne carte.

— La jaune avec le numéro 3, lui cria-t-il.

Le courant d'air apportait une véritable brume puante, comme si des particules infectées en étaient la consistance. La grille glissa enfin et elle se rua à l'intérieur, tandis que Zixiss sortait dans la courative. Elle lui cria de revenir, de refermer la grille, mais il s'éloignait comme attiré par le danger. Alors elle tira la grille et enclencha la fermeture. Elle tenait toujours le trousseau de cartes magnétiques à la main. Elle se coinça la tête entre deux barreaux pour appeler le sphale, mais celui-ci venait de s'immobiliser et en face de lui il y avait trois loupés. Jamais elle ne put les dissocier en trois créatures différentes. Elle ne vit que des gueules effrayantes, des griffes, des crocs, et Zixiss qui se ruait sur eux. Et qui les survolait. D'un seul coup, son bouclier dorsal venait de s'ouvrir comme un placard déployant une mousseline d'ailes d'une texture très fine. Parfois on trouvait dans la glace d'anciennes feuilles d'arbre complètement dépouillées, avec juste les nombreuses nervures qui faisaient d'elles des merveilles de dentelle.

Les ailes du sphale étaient de même nature, mais le soulevèrent au plafond au-dessus des trois horribles nouveaux venus.

Ce fut d'une rapidité incroyable lorsqu'elle voulut le raconter ensuite. Les trois créatures gisaient au sol, et volant lentement le sphale s'éloignait. La gorge nouée, Movane ne parvenait plus à l'appeler.

Elle attendit des heures dans cette cellule que quelqu'un vienne la rassurer, mais le temps passait et personne ne venait. Elle commençait d'avoir des cauchemars éveillés, redoutant que tous les habitants de cette communauté n'aient été tués par les loupés. L'odeur de leurs corps persistait toujours dans la courative, la rendait nauséuse, et le sphale n'était pas revenu. Elle pouvait voir les trois cadavres toujours au même endroit, mais pour rien au monde n'aurait introduit sa carte magnétique pour libérer la grille. Elle s'était assise dans le coin extrême gauche pour surveiller la courative.

Pendant quelques instants elle dormit et ce fut une lointaine rumeur qui la sortit de sa torpeur, puis une voix s'écria :

— C'est le gardien du sphale qui a été coupé en deux.

Elle cria, mais trouva sa voix ridiculement faible. Toutefois on venait vers elle et elle aperçut un groupe qui s'immobilisait devant les trois garous égorgés. Ces gens-là, des humains, portaient une civière sur laquelle gisait le grand corps de Zixiss.

CHAPITRE 24

Lorsque le *Jocker* quitta le port de Punta Arenas, tournant le dos à l'ouest, Liensun éprouva une colère brève à la pensée que si le Chenal Noir n'avait pas barré tout l'océan Pacifique, ils auraient pu atteindre l'île de Titan en moins de temps que par l'est. Titan n'était qu'à sept mille kilomètres de Punta Arenas, alors qu'ils devraient en parcourir au moins quinze mille en remontant vers l'est. Même en naviguant à basse latitude, il faudrait tout de même des semaines, des mois avant d'apercevoir le volcan de l'ancienne Compagnie de la Banquise. Liensun comptait longer les 45^{es} afin de pouvoir, dès que le besoin s'en ferait sentir, rejoindre l'Antarctique pour chasser le phoque et refaire les pleins d'huile. Comme il l'avait annoncé à Yeuse, il ne serait pas revenu avant un an. Il leur faudrait approcher de Titan, mais ils ne pourraient demeurer longtemps sur l'île s'ils y parvenaient, la chaleur les obligeant à porter des scaphandres lourds et encombrants. Liensun, comme toujours, espérait qu'un miracle se produise, lui permettant de mener à bien son aventure.

— Un jour il n'y aura plus de miracle pour toi, lui avait dit Yeuse.

Elle avait accepté, sans faire de réflexion, le refus de Songe de la rencontrer. Depuis son bureau elle avait surveillé les allées et venues de cette femme, la trouvait belle, surtout de silhouette. Il lui semblait que le visage était gâché par des préoccupations trop terre à terre, voire sordides. Cette fille avait eu des activités débordantes d'énergie pour commercer à l'époque où le réchauffement libérait de la Société ferroviaire tout un peuple de spéculateurs, d'arrivistes, de fripouilles. Elle portait encore la marque de ces années cupides, mais exaltantes, dangereuses aussi.

Liensun en voulait à Songe pour son refus de rencontrer Yeuse. Il avait voulu la boudier, mais elle avait su le déridier. Il était comme tous les hommes, comme Tharbin, Nacha, Opérasque. Mais lui, elle l'aimait, et elle n'attendait rien en retour. Il voulait rejoindre Titan à toute force et elle pensait qu'ils n'y parviendraient pas. Mais ils seraient ensemble, et elle profiterait ainsi du temps accordé par leurs retrouvailles pour oublier ces dernières années d'esclavage sexuel, consenti avec les uns et les autres. Elle avait déployé sa science érotique, pour quoi en fait ? En définitive pour un poste de secrétaire de gouvernement à l'Économie et aux Finances, dans la Compagnie du Consortium des Bonzes. Un poste subalterne, puisque Tharbin décidait de tout et n'hésitait pas à l'enlever de ses responsabilités pour l'envoyer aux Échafaudages, chez Nacha, sachant qu'elle obtiendrait gain de cause grâce à

son expérience de séductrice.

Il n'y avait qu'Helmatt qui ne lui avait jamais rien demandé, qui s'était toujours comporté élégamment avec elle. Pourtant il était encore un homme, même si la presque totalité de son corps avait été remodelée avec des organes greffés, de la peau artificielle, un réseau veineux et artériel en plastique, un masque qui dissimulait les os de son crâne à nu.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le détroit, il fallut redoubler d'attention. À Magellan, Songe pensa à ses moteurs monocylindres et ses stocks de laine de roche laissés en dépôt. Un jour elle créerait son entreprise, mais en aurait-elle encore envie lorsqu'ils reviendraient de ce long voyage, s'ils en revenaient ? Elle savait que peut-être avant Titan, Liensun emprunterait le Serpent Gris dont elle lui avait longuement parlé.

Et puis ce fut la haute mer. Liensun préméditait de s'arrêter aux Falkland, elle le savait mais s'en moquait. Il voulait voir ces horribles hybrides qui, disait-il, se civilisaient lentement. Elle était heureuse de se retrouver en pleine mer avec le seul homme qu'elle ait jamais aimé.

Comme elle ne se rappelait plus exactement où se trouvait l'île de Titan, elle étudiait une carte établie depuis peu par les services géographiques des Kerguelen, d'après de vieux documents. Elle était née dans le monde des glaces et le réchauffement l'avait surprise dans les terres et non dans les mers. Elle avait continué d'affréter des trains de marchandises pour développer ses trafics, et même si Tharbin et Cie lui proposaient des cargos, des dirigeables, elle persistait à penser que le commerce maritime ne se développerait jamais comme celui du chemin de fer. Elle s'était trompée, puisque dans cet hémisphère le bateau devenait le plus important moyen de transport, mais elle regrettait le système ancien.

— Ferons-nous aussi escale aux Kerguelen ?

— Pour faire le plein d'huile.

— Ton père ne m'aime pas. Parce que je lui rappelle Jael ? Parce que je me montrais dure en affaires lorsqu'il voulait vendre les cargaisons d'huile de ses icebergs-tankers ?

Ils mangeaient dans l'étroit habitacle de navigation. Il aurait fallu au moins deux marins pour assurer le pilotage du petit baleinier, mais Liensun ne voulait s'embarrasser de personne. Il voulait reconquérir seul l'île du Titan, sans témoins.

— Au fond, j'aurais pu baiser avec ton père pour améliorer nos relations d'affaires, dit-elle soudain.

— Il est encore temps, mais tu feras chou blanc. Il ne pense plus qu'à Yeuse désormais, et je crois qu'il n'a jamais cessé d'y penser.

— Nous sommes pareilles, elle aussi a couché pour survivre, pour progresser. C'est pourquoi je n'ai pas eu envie de la rencontrer.

CHAPITRE 25

Le train-observatoire n'était pas un convoi banal auquel on aurait greffé des coupoles d'observation, des aménagements hâtifs, des laboratoires improvisés. Au fur et à mesure de leur première visite, guidés par Ann Suba, Louria et Claudion restaient agréablement abasourdis par le conditionnement de ces dix-sept wagons, dont quatre consacrés entièrement à l'observation du ciel avec deux radiotélescopes, des lasers, des radars, des émetteurs sur toutes fréquences. La grande physicienne avait commencé par leur montrer leurs lieux de travail, mais ensuite les conduisit dans la partie consacrée à la vie en dehors du service. Il y avait de multiples agencements, deux cafétérias dont une dite gastronomique, une bibliothèque de loisir, une salle de projection.

— Ce tram n'a pu être conçu en quelques jours, s'étonna Claudion. Pour construire des wagons adaptés à nos recherches, il a fallu des mois d'études, de plans, puis autant pour la réalisation ?

— Bien vu, dit Ann Suba. Ce tram a été commandé voici cinq ans, par un secrétaire au gouvernement à la Science. Lorsque la Caste a commencé de libéraliser toutes les sciences, suite au réchauffement, et au besoin de comprendre comment on avait pu se laisser surprendre. Cet homme-là a aussitôt pensé astronomie et lancé ce programme. Son idée était d'envoyer ce train dans les zones où par moments la couverture nuageuse se dispersait. Surtout à l'intérieur du petit cercle polaire. Opérasque dirigeait les programmes d'évolution de la société ferroviaire, et lorsqu'il a découvert qu'un train spécial d'astronomie se construisait dans la seule entreprise compétente, il a harcelé ce secrétaire de gouvernement, Elkantor. Il a obtenu que ce train soit interdit de circulation sous de faux prétextes de sécurité. En réalité, Opérasque misait toujours sur Charlster, et l'on m'a même dit qu'il souhaitait le mettre à la place de cet Elkantor, car il commençait à douter que le vieux savant réussisse à rétablir un climat polaire sur toute la Terre. Le Chenal Noir existait déjà, mais personne ne songeait à l'exploiter. C'était juste une banquise plongée dans la nuit absolue, entre le Nord et le Sud, barrant l'océan Pacifique le long des 120^{es} méridiens. Charlster ne savait même pas comment il avait réussi à obtenir DAI-01, qu'il n'avait même pas baptisé ainsi à l'époque. Bref, Elkantor se suicida et le train-observatoire fut enfermé dans un entrepôt. Mais le directeur de l'entreprise réussit en cachette à sélectionner une équipe qui durant ces dernières années entretint le convoi, veillant à ce qu'il reste prêt à rouler et devienne opérationnel. Fortalès connaissait cette histoire-là, et a décidé de réactiver ce programme.

— Savez-vous pourquoi ?

Ils venaient de s'asseoir dans les fauteuils profonds d'un bar luxueux et commandaient du thé. Les deux jeunes scientifiques étaient pendus aux lèvres de leur cicérone qui souriait de leur émerveillement.

— Souvenez-vous, Charlster est allé le trouver pour lui faire part de ce que vous aviez découvert sur Anthony, l'alien de Baker Station, la présence d'un deuxième satellite dans l'espace, derrière Altaï. Fortalès a estimé qu'il était temps de faire des recherches sérieuses sur tout ça, et pour commencer par avoir des idées précises sur ce Flatty. Il n'a pas du tout confiance en Charlster. Il se méfie même de lui, et craint que notre vieil ami ne commette d'autres actes malheureux sur DAI-01 et surtout DAI-02, toujours dans le but de réaliser le programme Permafrost. C'est ainsi qu'il m'a convoquée et que j'ai dit ce que je pensais de cette situation, de Charlster, de vous deux, de ces deux nuages de poussières qui donnent le Chenal Noir et Anaconda. Au fait, et j'ignore comment Fortalès l'a appris, mais les populations de l'Asie du Sud-Est ont baptisé ce passage sinueux le long des 170^{es}, du nom de Serpent Gris. Exactement, ils disent que c'est l'ombre d'un serpent gris.

— Charlster disait que les Asiatiques de ces régions ont toujours eu dans le sang le goût de la navigation maritime. Il se doutait que nombreux étaient désormais les navires empruntant ce passage. Il voyait juste. Mais, poursuivit Louria, il ne peut abandonner un seul instant la surveillance de DAI-02 qui aurait tendance à se disloquer sans cesse. Il nous a sorti une nouvelle théorie sur les Lunar Mass Concentration. Les mascons appelle-t-il ces noyaux durs.

— Il n'a rien inventé, dit Ann Suba sans acrimonie.

Les anciens bouquins d'astronomie contiennent des chapitres sur les mascons.

— Ce n'est pas tout, dit Claudion, il s'intéresse beaucoup à d'immenses et hypothétiques icebergs spatiaux qui d'après lui continuent de flotter dans l'ancienne orbite lunaire, se protégeant des rayons du soleil par des couches de poussières ou de cendres. Il pense que les surfaces de ces montagnes de glace, menacées par la chaleur du Soleil, sont chromées, étamées si vous préférez, par les particules qui se plaquent par attirance magnétique sur ces parois. Le tout forme donc miroir et il prétend pouvoir les repérer aisément et les utiliser pour le projet Permafrost.

Ann Suba surveillait du coin de l'œil l'un des serveurs de ce bar qui rôdait autour d'eux. Elle les invita dans son compartiment-bureau, non, leur dit-elle, qu'elle soupçonnât ce steward d'espionnage, mais parce que tout le personnel, soigneusement sélectionné et formé, aspirait à travailler dans les labos et les observatoires.

— Nous ne pouvons laisser traîner des informations qu'ils assimileront mal et répéteront de travers, précisa-t-elle quand ils furent réinstallés dans des fauteuils.

Elle leur servit une rareté que l'on appelait whisky au lieu de vodka, vieilli dans des fûts de chêne à l'ancienne.

— Je ne crois pas à l'existence de ces icebergs de glace lunaire, avoua-t-elle. On les aurait repérés sinon, même s'ils sont transparents ils ne peuvent être d'une pureté absolue après une telle explosion nucléaire. Charlster me répliquerait que ces énormes quantités de glace se trouvaient dans le sous-sol, dans les cratères bien protégés des impacts de météorites, mais je persiste à penser qu'ils devraient contenir des impuretés qui réfléchiraient nos rayons laser, nos ondes radars ou nos ultrasons. S'il est bon dans nos recherches de faire preuve d'imagination et de se laisser quelquefois guider par les intuitions, j'estime que Charlster va trop loin avec ces montagnes de glace en balade dans le ciel. Laissons tomber notre vieil ami, venons-en au travail qui nous attend ici.

Ils burent tous en même temps une gorgée de cet alcool à la couleur et au goût de caramel.

— Nous avons deux objectifs, Shade et le Gouffre aux Garous. Je dis Shade parce que je veux des études plus précises avant de déclarer comme vous qu'il s'agit d'un second Bulb, surnommé dans le temps Flatty. La lecture des souvenirs de cette génération de femmes et présidentes Sugar, pour aussi intéressants qu'ils soient, doit être reçue avec une excessive prudence. On ne peut accorder du crédit à tout ce qu'elles racontent. Donc, nous allons observer Shade avec la plus grande objectivité.

— Personnellement je serai heureuse de reprendre mes travaux à zéro, dit Louria. Mais pourquoi nous intéresser à ce Gouffre aux Garous qui, s'il n'est pas une légende, est une particularité terrestre. Notre job à nous c'est le ciel, non ?

Claudion approuvait de la tête.

— C'est plus qu'une particularité, c'est un phénomène, précisa Ann Suba.

— Disons un épiphénomène lié à une légende et à l'existence ancienne d'une base spatiale détruite, insista Louria.

— C'est une énigme. Une prodigieuse énigme. Fortalès m'a fait part d'un dossier top secret venant de l'ODR, l'Office du Renseignement. À ce jour, trois expéditions furent lancées en direction de ce Gouffre et on n'a jamais retrouvé trace d'elles. Il faut dire que pour éviter les rumeurs trop vite

répandues, ces expéditions se limitaient à un petit nombre de participants. Trois la première fois, puis cinq les autres. La dernière eut lieu il n'y a pas deux ans. On n'a rien retrouvé. Les gens envoyés là-bas utilisaient des motoskis. Un véhicule interdit qui équipe certaines sections de l'ODR. On n'a jamais retrouvé ces motoskis. Wist Kalagan est revenu mort de là-bas et Bourguine n'a jamais été revu. Il y a un mystère dans cette zone interdite et nous devons le résoudre. Rassurez-vous, nous n'irons pas sur le terrain. Fortalès pense qu'en étudiant l'environnement de cette région nous détecterons des preuves d'une présence vivante. Il ne s'agit pas d'extrapoler sur des garous ou sur des extraterrestres, mais d'étudier la qualité de l'air. Tout groupe vivant exhale au moins du gaz carbonique. Et bien d'autres. Nous capterons toutes les ondes émises, sonores, électromagnétiques, sismiques, etc.

— C'est un job pour biotechniciens, sismologues, s'exclama Louria. Pourquoi nous détourner de notre formation d'astro ?

— Par mesure de sécurité, parce que tous les commandos, tous les curieux se sont trop vite signalés aux abords du Gouffre. S'il n'est pas une légende, il doit obligatoirement trahir son existence par certains détails. Mais je vous rassure, Fortalès n'exige pas un résultat rapide, et m'a simplement demandé de consacrer à cette tâche une heure par jour. Il n'est pas très exigeant. Je pourrais m'en charger seule, mais vos remarques me seront très utiles.

— Et s'il existe un potentiel de vie, qu'en ferons-nous ?

— Fortalès s'en débrouillera, dit Ann Suba.

Elle parut se concentrer, avant de s'étonner :

— N'aviez-vous pas appâté Bourguine avec justement l'existence présumée de ce Gouffre ? Et aujourd'hui vous vous en désintéressez, très sceptiques sur l'éventuelle existence de cet endroit. Vous parlez d'épiphénomène. Dans l'esprit de Fortalès, si extraterrestres il y a, la première preuve en serait l'alien de Baker Station et les drames survenus là-bas. Si des créatures venues du ciel se trouvent sur Terre, il pense que le Gouffre aux Garous serait pour elles un centre d'intérêt en tant qu'ancienne base spatiale. Il raisonne dans la logique la plus nette. Au départ l'alien apparaît non loin de Salt Lake Station, ancienne base aujourd'hui disparue. Pourquoi pas le Gouffre aux Garous ? Et Fortalès ne m'a pas cité les navettes qui se dirigeaient toutes vers le Sud à une époque. Certainement vers l'archipel de Crozet. Pourquoi le Sud ? À cause de Concrete Station, troisième base spatiale-encore en activité voici vingt-cinq ans environ. Les navettes automatiques du premier Bulb, celui qu'on appelait SAS, s'y posaient et en repartaient.

— En réalité, se justifia Louria, nous sommes perturbés par des regrets et même des remords. Il est certain que Bourguine nous espionnait, certain aussi qu'il avait des relations avec Anthony, cette organisation charitable de Salt Lake Station, mais à la réflexion pourquoi se serait-il intéressé à ce Gouffre aux Garous s'il en avait connu exactement l'existence et l'emplacement ? Il ne savait pas grand-chose. Il n'était qu'un vague comparse non informé, et pourtant désirait exploiter l'endroit. Il y a disparu et nous nous reprochons d'être la cause directe de son destin. De même nous ne parvenons pas à nous pardonner la mort de Kalagan.

— Autre chose, dit Claudion, puisque vous avez eu des rencontres avec Fortalès, vous a-t-il parlé de Kawy le chef de la Sûreté générale ? Même l'ODR dépend de lui. Or nous avons découvert qu'il était le P.D.G. de NATHO, New Holding and Trading Organization. Autrement dit Anthony. On a dit qu'il s'était infiltré dans une organisation terroriste, mais nous persistons à croire qu'il adhérerait à ce mouvement de protection des aliens.

— Le pluriel est exagéré, remarqua Ann Suba, puisque pour l'instant nous n'en avons repéré qu'un seul, sans l'avoir vu.

— J'ai quand même des précisions sur lui, sa taille, ses pieds gigantesques et griffus, son besoin en oxygène et en électricité, répliqua Louria, froissée par le ton catégorique d'Ann Suba.

— J'en conviens, mais nous en sommes restés là.

— Le fauve de Coats Station, c'était lui également. Le massacreur d'une demi-douzaine de personnes.

— Vraiment ? Dans ce cas pourquoi vous a-t-il épargnée quand vous l'attendiez dans ce local d'une pompe à eau ? Il s'est contenté de vous anesthésier.

— Je l'ignore, mais dans une cabane de pêcheur j'ai retrouvé plus tard le corps d'un policier Aiguilleur. Il ne l'avait pas épargné, lui.

— Vous connaissez notre programme, trancha calmement Ann Suba. Dès demain vous vous mettez au travail.

CHAPITRE 26

Après avoir crâné, il se retrouvait dans la plus effroyable solitude qu'il ait jamais connue. Jadis, il s'entourait de petites jeunes filles amusantes, même si la plupart du temps il s'agissait de prostituées jouant la comédie. Puis il avait subi le caractère dominateur de Cristella Marlone, mais ses plus belles années avaient été illuminées par la présence de Louria Finister. La seule qui aurait pu être sa fille chérie. Il avait fallu ce Claudion Hyponias et d'autres événements pour la détacher de lui, et maintenant c'était sa rivale directe, Ann Suba, qui la lui enlevait carrément pour se l'adjoindre là-bas, à NPST. Il enrageait de son impuissance, et comprenait que Fortalès, en créant une unité d'observation spatiale aussi importante que ce train spécialisé, se méfiait de lui ou du moins ne croyait plus en ses capacités à créer Permafrost. Ils allaient voir ce qu'ils allaient voir quand il aurait d'une part découvert les icebergs spatiaux, d'autre part résolu le problème des mascons. Ces corps extrêmement denses, qui se trouvaient autrefois à cinquante kilomètres en profondeur du sol lunaire, étaient difficiles à manipuler. Jadis, ils perturbaient les trajectoires des engins spatiaux par leur pesanteur extrême, et maintenant ils aggloméraient autour d'eux des quantités énormes de particules lunaires, ce qui avait donné DAI-01 et par conséquent le Chenal Noir. Au début, lorsqu'il avait obtenu ce phénomène de nuit profonde et de froid polaire tout le long du méridien 120 est, il n'avait pas compris la mécanique de la création de cette île de poussières et de cendres. Si énorme qu'elle devait être visible à l'œil nu de Mars ou de Vénus, si tant était que ces planètes soient habitées. Dans le temps, Mars servait de relais aux voyages intergalactiques, mais qu'en restait-il aujourd'hui ?

La conclusion au sujet des mascons aurait sauté aux yeux d'un non-scientifique. Pour libérer les particules de DAI-01 de l'attraction des mascons, il suffisait de détruire les mascons. Mais ce faisant il sacrifiait le Chenal Noir, mettait en péril le réseau Nord-Sud, devenait le traître de la Compagnie Panaméricaine aux mains de la Caste des Aiguilleurs. Même un Fortalès, pourtant sympathique et tolérant, ne lui pardonnerait cette erreur tragique. Même en libérant les particules de l'attraction des mascons, il n'était pas certain de créer autour de la Terre un voile suffisamment léger pour obtenir un climat tempéré, du moins supportable à l'équateur.

— Donc, dit-il à voix haute dans l'intimité de sa cabine, je ne peux compter que sur ces hypothétiques icebergs. Mais jusqu'à présent ils ont échappé à toute observation.

Outre ses ennuis professionnels, il devait veiller à la bonne marche de l'observatoire. La moindre faute de gestion et ses ennemis auraient un motif pour l'envoyer en train de retraite. Il surveillait donc les travaux de Randwell qu'il avait nommé comme directeur administratif, et devait, outre sa longue journée de travail, se pencher sur les chiffres des bordereaux.

Randwell lui signala que depuis le départ de ses amis Hyponias et Finister, les chercheurs se la coulaient douce, telle fut son expression.

— Ils ne me paraissent plus motivés. Je pense, professeur, qu'il faudrait leur confier un travail plus exaltant que l'attente des nuits limpides, une dizaine dont trois parfaites chaque année. Je sais qu'ils aimeraient surveiller les deux DAI et vous soulager dans votre travail.

— Il n'en est pas question, répliqua sèchement Charlster. Je suis responsable de ces masses en suspension dans l'espace, et la moindre erreur sera fatale aux trains du réseau de l'Éternelle nuit, tout comme à mon Silver Anaconda.

Depuis peu on avait reconnu en haut lieu l'existence de ce deuxième passage, maritime celui-là, à travers la Ceinture de Feu, mais des notes successives de la Présidence du Conseil de Surveillance mettaient en garde les candidats à une traversée imprudente. Seuls les marins confirmés pouvaient se risquer dans ce passage tortueux, dont l'emplacement variait sans cesse.

Bien entendu, les chercheurs de 87°7 Station, emballés par la création de leur grand patron, auraient aimé remplacer ses deux assistants partis à NPST. Charlster, à cause des mascons qu'il espérait toujours détruire, préférait travailler seul dans le secret.

Revenu le soir dans sa cabine, désormais celle-ci était double et ses instruments ne l'embarrassaient pas autant, bien qu'il poursuive ses achats chez les deux frères brocanteurs dont le train bourré d'appareils de premier ordre stationnait à côté de l'observatoire, Charlster réfléchit à la proposition de Randwell. Il réalisa peu à peu qu'en acceptant il dégagerait sa responsabilité, et si son attaque des mascons devenait un désastre, il pourrait accuser ses collaborateurs. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? Il continuerait depuis ses cabines à surveiller l'évolution des deux DAI, et persisterait dans ses examens des mascons, jusqu'à ce qu'il trouve comment les faire disparaître. Ou du moins les rendre déplétifs, c'est-à-dire qu'il modifierait leur champ de gravité pour l'annuler.

Ce fut une explosion de joie, lorsque le lendemain il annonça que désormais toute la recherche serait occupée par les DAI. Randwell fut autant acclamé que lui et les scientifiques organisèrent une petite fête pour les remercier. On veilla très tard, on but beaucoup, mais Charlster peu à peu se

sentit encore plus seul. Des couples se formaient en vue de prolonger la fête par une nuit de plaisir amoureux, mais personne ne paraissait vouloir l'accompagner dans sa cabine. Il ne pourrait peut-être pas aller aisément au bout d'un processus érotique, cependant il aurait été heureux de ne plus être seul. Il finit par aller se coucher, mais en pleine nuit se releva pour effectuer d'étranges recherches sur le personnel scientifique de Salt Lake Station. Au bout de deux heures, n'ayant pas trouvé ce qu'il, désirait, il retourna se coucher, et le lendemain lorsqu'il rendit visite comme chaque matin à Randwell, il lui demanda, avec une indifférence feinte, s'il savait ce qu'était devenue Cristella Marlone.

— J'espère, dit-il d'un ton sec, que nous ne lui versons plus de salaires ou d'indemnités.

S'il trouva cette réflexion mesquine, Randwell n'en dit rien, mais précisa que Cristella Marlone travaillait dans un laboratoire d'expertises médicales à Salt Lake Station.

— Elle avait besoin d'un certificat précisant qu'elle avait occupé un poste scientifique dans notre observatoire, et je n'avais aucune raison de ne pas le lui fournir. Je pense qu'elle est une simple laborantine.

— À manipuler la pisse des malades, ricana Charlster. Un laboratoire officiel ?

— Non, le laboratoire d'une grosse entreprise de travaux publics. Elle doit même se déplacer avec le wagon-laboratoire selon les chantiers. Elle a dû confier son enfant, le petit garçon, à une sorte d'orphelinat, je crois.

Charlster tressaillit, mais resta silencieux. Il avait l'impression que tous l'accusaient d'être un père indigne qui ne se souciait pas de son enfant. Les gens avaient oublié que Cristella avait commis un abus à son égard. Profitant de son poste de directrice, alors qu'elle n'était pas qualifiée pour, elle l'avait envoyé dans un train-hôpital de Salt Lake, sous prétexte de vérifier son état général. Là-bas, on lui avait soustrait du sperme à son insu, on le lui avait volé et Cristella s'était trouvée enceinte, ce qu'elle désirait le plus au monde. Non par amour pour lui, mais par admiration pour le grand savant. Elle avait eu l'enfant tel qu'elle le désirait, avec un patrimoine génétique qu'elle estimait exceptionnel.

— Nous lui avons versé les indemnités réglementaires qu'elle a dû toucher avec un peu de retard. Elle nous a remerciés par e-mail. Elle en profitait pour demander des nouvelles de chacun, de vous également, mais je n'ai pas jugé utile de répondre. Voulez-vous que je le fasse ?

— Vous avez son adresse ?

— Elle habite dans ce train de direction de l'entreprise qui se déplace avec son wagon-laboratoire. Je ne pense pas qu'elle ait une adresse fixe dans la capitale. Elle y retourne chaque week-end pour voir son fils, mais elle ne peut le faire sortir de son orphelinat qu'une fois tous les trois mois, ajouta Randwell avec un regard en dessous pour le visage ridé du vieil astrophysicien.

Mais voyant que Charlster restait de marbre, il préféra changer de conversation, réunit les derniers bordereaux en une liasse qu'il lui tendit.

CHAPITRE 27

Vers cinq heures, la monitrice en chef pria les mères de prendre congé de leurs enfants, le temps imparti pour les rencontres étant écoulé. Elles reviendraient le lendemain, entre quatorze et dix-sept heures. Cristella embrassa son bébé auquel elle venait de donner un biberon de lait, regrettant d'avoir dû le sevrer pour travailler dans ce laboratoire où elle passait dix heures exténuantes par jour.

Lorsqu'elle venait à Salt Lake Station, pas aussi souvent qu'elle le souhaitait, le train de l'entreprise se trouvant parfois à huit heures de rail, elle descendait dans une petite pension de famille installée dans un quartier des confins, sous le dôme, là où en général il faisait le plus froid et le plus sombre. Elle payait une somme importante pour un compartiment étroit. Les deux wagons de cette pension étaient vétustes, avec deux salles de bains pour vingt-quatre compartiments loués. Pour sa toilette, elle préférait se rendre à un établissement de bains, plutôt que de faire la queue.

Lorsqu'elle sortit de l'orphelinat, elle se dirigea vers l'arrêt du tram pour revenir à cette pension. Il lui faudrait changer deux fois. Une draisine-taxi s'arrêta à sa hauteur et une voix connue l'appela :

— Cristella ?

Charlster ! Elle n'en crut pas ses oreilles, descendit du quai pour s'approcher. Le vieux savant avait baissé sa vitre et lui souriait.

— Tu vas bien ? Veux-tu que je te raccompagne ?

Elle se raidit. Elle le haïssait et en même temps éprouvait du remords pour l'avoir abusé avec cette opération misérable. Lorsqu'elle regardait le petit Rom, elle avait honte d'avoir commis cette ignoble chose.

— Que me voulez-vous ?

— Allons viens, j'ai tout oublié.

Il ouvrit la portière et elle monta. Au lieu de lui laisser donner l'adresse de sa pension, il lança le nom d'un train-tel, un palace d'ailleurs nommé l'*Excelsior*.

— Je ne vais pas là-bas, dit-elle.

Puis hargneuse :

— Le concierge vous fournira en filles jeunettes, si vous en exprimez le souhait.

— Je t'emmène simplement prendre un verre.

Elle se tut, eut envie de fermer les yeux. Elle essayait de ne pas se poser de question. Elle aurait souhaité rentrer à sa pension pour se reposer, sachant que le lendemain matin, avant d'aller à l'orphelinat, il lui fallait rendre visite à Opérasque. Désormais, l'ancien Grand Maître la payait pour qu'elle se prêle à ses caprices et elle avait besoin de cet argent pour revenir chaque week-end auprès de son bébé, les voyages coûtant cher, ainsi que la pension. Sinon elle ne serait jamais retournée auprès de son tourmenteur.

Dans l'immense train de *l'Excelsior*, elle se sentait mal à l'aise avec sa combinaison isotherme d'un autre âge. Les femmes étaient élégantes, en robes très déshabillées selon la mode. Certaines ne portaient que des étoffes légères, transparentes.

— Pas d'alcool, du thé.

Elle se jeta sur les pâtisseries, non qu'elle souffrît de la faim, elle gagnait peu mais s'en sortait grâce à l'argent d'Opérasque, mais elle mangeait trop. Elle boudinait un peu, pensa Charlster qui s'en moquait. Il ne recherchait pas une silhouette excitant ses désirs, et la vue de ces filles presque nues qui allaient et venaient le laissait presque indifférent.

— Veux-tu revenir à 87°7, j'ai un poste de secrétaire pour toi. On a besoin d'une personne familiarisée avec les mots scientifiques et surtout l'astrophysique. Je pense que tu ferais l'affaire. Tu auras une cabine confortable, un bon salaire et les avantages habituels que tu as déjà connus.

Elle ne le croyait pas, et continuait de dévorer les gâteaux du plateau.

— Tu ne réponds pas ?

— Je ne peux laisser mon bébé à une journée et demie de voyage. Lorsque j'arriverai ici, j'aurai juste le dimanche pour le voir et à condition d'obtenir aussi le lundi pour le retour.

CHAPITRE 28

Lorsque approchait le dimanche, Opérasque établissait le programme des deux heures que Cristella lui consacrerait. Elle arrivait vers dix heures, repartait à midi à cause de ce fichu moutard dans son orphelinat. Elle apportait les paquets contenant ce qu'il lui avait commandé l'autre semaine, et la fouille, disait-elle, prenait du temps.

Opérasque continuait de toucher son gros salaire de Grand Maître. L'administration pénitentiaire lui en prélevait la moitié pour jouir de ce trois-pièces confortable et d'une nourriture acceptable. Il lui restait pas mal de dollars. Il pouvait payer Cristella pour ses prestations amoureuses, et ajouter une somme pour ses commandes. Il se demandait s'il n'accepterait pas la proposition que lui avait faite discrètement le gardien-chef. Pour une somme raisonnable, il aurait pu recevoir une très jolie fille complaisante au lieu de cette femme usée par une vie difficile. Mais pour toucher sa semaine, Cristella ne rechignait devant aucun de ses caprices.

Le Grand Maître savait que son jugement serait constamment remis pour ne pas créer d'incidents et même des troubles. Il rongea son frein, essayait de garder le contact avec ses fidèles. Beaucoup lui rendaient visite, laissaient entendre qu'ils s'activaient pour le remettre en piste, mais il ne voyait rien venir. Tôt ou tard, il devrait prendre en main son destin, mais pour l'instant il attendait de sa visiteuse des satisfactions multiples.

Cristella arriva un peu plus tôt que prévu, déposa les paquets qu'il attendait, mais il s'en souciait fort peu. Il lui annonça qu'ils allaient prendre un bain dans la belle baignoire mise à sa disposition. Il préméditait de lui faire l'amour en la laissant suffoquer dans l'eau, à la limite de la noyade, se disant qu'il n'avait jamais expérimenté un jeu amoureux aussi dangereux.

— Non, dit-elle, voici tes commandes et le reste de l'argent.

— Garde-le.

— Non, je te le rends et je repars.

Il sourit devant sa plaisanterie. Pourtant elle n'était pas particulièrement mutine.

— Je ne reviendrai plus, mais tu trouveras aisément une fille qui viendra une ou deux fois par semaine. Moi je quitte mon travail et j'emmène Rom

avec moi. Je crois que je t'ai assez remboursé tes cadeaux par ma bonne volonté. Je te souhaite ce que tu désires, mais ça ne m'intéresse plus.

Lorsqu'il constata, effaré, qu'il était seul, qu'elle avait disparu, il se précipita dans le couloir commun, mais se heurta à la grille qui le fermait. Il la secoua en vain, en criant le prénom de cette femme.

CHAPITRE 29

Lienty et son équipage volaient vers le sud à basse altitude et en position dirigeable, sans dépasser les cent kilomètres à l'heure. Le cousin de Lien Rag voyait avec de plus en plus d'inquiétude baisser le niveau des réservoirs de fuphoc, et bientôt la lumière rouge clignoterait, tandis qu'une sonnerie se déclencherait. Ses équipiers avaient beau scruter l'océan Indien, ils ne signalaient pas de petit baleinier à la cheminée rouge et blanche qui devait les ravitailler en carburant. Tout avait été décidé lors d'un contact radio obtenu grâce aux installations de la *Salamandre*. Sinon jamais Cooktown n'aurait pu joindre le dirigeavion. Lienty réduisit encore la vitesse au risque de se faire balloter par le vent du sud, bien que celui-ci fut encore faible. Il redoutait aussi que la structure dirigeable ne souffre de cette lenteur. Il n'avait gonflé que les deux tiers des ballonnets pour économiser l'huile. Les filtres à hélium étaient gourmands.

— Nous devons nous poser d'ici une heure, annonça-t-il dans son micro. L'état de la mer le permet-il ? Nous serons dans les parages du lieu de rendez-vous. C'est le jour fixé et l'heure approximative, à quarante minutes près. Dès que la radio de ce baleinier nous parviendra, nous naviguerons sur l'eau pour le rejoindre.

Ils patrouillaient dans l'océan Indien depuis quinze jours maintenant, et avaient renouvelé leurs besoins en carburant grâce aux réserves des Simone, mais Tom-Tom ne pouvait sacrifier toute sa cargaison d'huile. La *Chimère* se tenait en embuscade dans une baie de l'île de Tasmanie, au sud du continent australien. Les Simone surveillaient la sortie du Serpent Gris depuis des semaines. Tom-Tom, le président du Conseil du Tabernacle, commençait d'exprimer ses doutes sur la crédibilité qu'on devait accorder aux mises en garde de cette femme, Songe, venue du Nord. Lienty était sur le point de partager ses remises en cause. Depuis que les Simone surveillaient cette zone, ils avaient aperçu au début quelques bateaux de petit tonnage, une demi-douzaine environ, montés par des Asiatiques mais aussi par des gens issus d'autres régions. Ceux-là avaient non sans mal emprunté ce passage difficile à travers la Ceinture de Feu, mais une fois dans le Sud paraissaient ne savoir que faire ni où aller. Les Simone craignaient qu'ils fassent partie de ces prédateurs que l'on attendait dans la zone taboue, et qui d'après les rumeurs espéraient profiter des grosses réserves de fuphoc cachées sous la glace. Par la suite, plus un seul bateau ne s'était montré et à bord de la *Chimère* on se posait des questions multiples. Non seulement on rejetait les propos alarmistes

de Songe, mais on pensait que le Serpent Gris n'était plus accessible.

Une fois ravitaillé grâce à l'huile des Simone, Lienty avait décidé d'effectuer un vol d'exploration en direction du nord-est, mais en évitant de survoler la Nouvelle-Zélande. À cause d'Olivary qui, toujours d'après le récit de Songe, avait érigé cette communauté de Néos en théocratie, mais aussi à cause de son ami Gislake. Ces deux hommes avaient été unis par une amitié vieille de vingt ans, et faisaient partie de l'équipage du dirigeavion depuis que ce dernier avait été imaginé sur plan. C'étaient d'excellents professionnels, et sans eux ce prototype délicat n'aurait peut-être pas connu une grande carrière. Soigneusement mis au point, il pouvait désormais effectuer des missions lointaines en vol mixte et à une moyenne de deux cents kilomètres-heure, voire moins selon les réserves en huile. Lors d'une escale en Nouvelle-Zélande, Olivary avait décidé de rester parmi les misérables Néos de cette île, et son ami Gislake ne lui avait jamais pardonné cette défection que lui appelait trahison. Tout le monde l'avait entendu exhaler son mécontentement, déclarer que si jamais il avait l'occasion de débarquer dans ce foutu endroit, il trouverait Olivary et le forcerait à reprendre une vie normale. Au besoin, il l'assommerait pour l'embarquer à bord de l'appareil. Lienty ne souhaitait donc pas lui donner l'occasion de mettre ses menaces à exécution. Il avait pris le risque de survoler le continent australien dans sa partie orientale, mais l'excessive chaleur de l'air et les vapeurs qui montaient du sol l'avaient forcé à obliquer vers l'océan Pacifique. Ils avaient volé droit vers l'est, à dix mille mètres et à grande vitesse, brûlant une huile précieuse qu'aujourd'hui Lienty regrettait amèrement. Ils avaient atteint la zone où normalement devait serpenter le passage d'un hémisphère à l'autre, mais en vain. Sur la carte, Lienty avait crayonné en zébrures serrées une bande approximative qui était censée représenter le Serpent Gris entre les deux tropiques. L'île de Nouvelle-Calédonie se trouvait presque sur le Capricorne, en plein dans le passage, mais ce qu'ils avaient découvert de dix mille mètres, grâce aux oculaires, ne les avait pas encouragés à perdre de l'altitude. Le long des côtes de cette grande île, elle faisait tout de même quatre cents kilomètres nord-sud, tout un cordon de poissons morts formait un gros bourrelet large de plusieurs centaines de mètres. Ils aperçurent de gros mammifères marins qui s'étaient laissés surprendre par ce bouleversement climatique. De la terre montaient des vapeurs épaisses. Durant le temps où le climat était devenu plus acceptable, des sources profondes avaient dû rejaillir en surface, libérées par les décontractions des strates, couler en ruisseaux, en rivières, former des mares ou même de petits lacs. Et maintenant cette eau des grandes profondeurs de la terre s'évaporait, asséchant encore plus le sol.

Ils avaient fait demi-tour et Lienty avait pris le risque de passer entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande pour économiser le carburant, sans que Gislake songe à son ami Olivary.

Le Serpent Gris s'était refermé en quelque sorte, ou bien s'était fortement décalé vers l'est. Le dirigeavion avait dû faire demi-tour pour explorer l'océan vers la Polynésie. Ce rapport avait ébranlé encore plus la volonté de Tom-Tom qui devait tenir compte des récriminations du Conseil et de la population de la *Chimère*. Chacun en avait plus qu'assez de ce séjour dans une zone torride et aspirait à descendre vers l'Antarctique, vers un climat modéré.

— Lorsque vous aurez rencontré ce baleinier qui doit vous ravitailler en fuphoc, nous quitterons notre mouillage pour descendre vers la zone taboue certainement. Nous prendrons une route qui passera entre la Nouvelle-Zélande et l'île d'Auckland, sur le 50^e environ.

Le petit baleinier de ravitaillement, il s'appelait le *Cocky*, arriverait directement de la zone taboue avec une centaine de tonnes d'huile, il en pomperait la moitié environ dans les réservoirs du dirigeavion, et s'en retournerait faire le plein. Le point de rencontre se situait justement non loin de cette île d'Auckland. Lienty, qui s'intéressait fort à la géographie ancienne, savait qu'Auckland avait été, avant la glaciation, une importante ville de la Nouvelle-Zélande. Cette île homonyme était actuellement habitée par une colonie dont on ne savait pas grand-chose.

Lienty prit la décision d'amerrir, fit dégonfler les ballonnets en augmentant sa vitesse, mais l'appareil tournait en rond dans la zone déterminée pour la rencontre. Lorsque la structure dirigeable se fut repliée, il entreprit de se poser sur une mer hachée par un clapot assez important. Il avertit ses coéquipiers que ce ne serait pas une position très agréable, mais ils ne pouvaient continuer à brûler de l'huile. Si pour une raison quelconque le *Cocky* se retardait, ils devraient faire face à ce clapot et peut-être à des vagues encore plus fortes. En cas d'aggravation, ils utiliseraient les derniers litres de fuphoc pour regonfler les ballonnets d'hélium et essaieraient de se maintenir au-dessus du lieu de rendez-vous.

— Et si ce foutu baleinier ne se présente pas ? Imaginez qu'il ait eu une avarie le forçant à retourner vers l'Antarctique, que ferons-nous ?

— Le patron du *Cocky* trouvera de l'aide puisque de nombreux bateaux viennent faire le plein dans la zone taboue. Un de ces bâtiments viendra à notre secours.

Le radio de bord restait à l'écoute, mais le petit baleinier était muet, peut-être encore trop loin pour que ses appels leur parviennent. La portée de son émetteur ne devait pas excéder cent kilomètres. Par contre celui de la *Chimère* les atteignait sans peine et la voix de l'opérateur était parfaitement claire et audible. C'était quatre fois par jour que Lienty recevait les messages de Tom-Tom. Lui ne pouvait hélas pas répondre au-delà de quatre cents kilomètres de distance. Par contre, lorsque le dirigeavion volait à de hautes altitudes, plus de

huit mille mètres, la portée de leur émetteur doublait.

— Le radar de la *Chimère* aurait eu un écho très éloigné, dans le sud-est. Ils n'ont pu obtenir la silhouette de l'objet, et ignorent s'il s'agit d'un bateau ou d'un iceberg. Nous n'en avons pas aperçu, mais il est possible que quelques-uns se baladent dans le coin. L'ice-shelf de la mer de Ross se disloque en énormes icebergs. Ce shelf mesure cinq cent mille kilomètres carrés et donne des îles flottantes tabulaires de dix mille kilomètres carrés.

Le clapot était plus fort que prévu et le dirigeavion se trouvait secoué à la limite du supportable. Très vite le moral de l'équipage se dégrada et la distribution de plateaux-repas n'améliora pas l'ambiance. Il y avait maintenant trop longtemps que l'appareil restait en mission de surveillance. Ils auraient dû rejoindre les Kerguelen depuis une semaine, pour prendre au moins dix jours de repos. L'appareil avait besoin d'être révisé et les hommes de mettre les pieds sur un sol stable.

L'heure du rendez-vous était largement dépassée, et dans un silence angoissé chacun attendait que le radio du baleinier se manifeste. Ne leur parvenait que le grésillement des ondes. Tous s'étaient attachés à leur siège pour ne pas se retrouver projetés dans le passage lorsqu'un train de lames plus fortes secouait le dirigeavion.

Le météorologue affichait un visage de plus en plus sombre et tous comprenaient que la situation se dégraderait encore. Lienty ne savait comment utiliser les derniers décalitres de fuphoc. Devait-il les réserver pour regonfler les ballonnets et grimper vers le ciel ? Dès lors ils ne seraient plus les jouets de la mer et retrouveraient un peu d'espoir. Ou bien devait-il décoller en direction du sud, dans l'espoir de rencontrer enfin le *Cocky* ?

Il ordonna au météorologue de lâcher un ballon-sonde avec un anémomètre pour avoir une idée du vent à différentes altitudes. Une heure plus tard, il avait ces précisions. Entre mille et deux mille mètres, le vent était pratiquement nul et ils ne dériveraient que très peu vers le nord. Il donna l'ordre de regonfler les ballonnets et peu après l'appareil commença de s'élever vers ces zones de calme. Tout de suite chacun put défaire sa ceinture et aller et venir dans la carlingue, ce qui allégea très vite la morosité.

Vers trois heures, Keverny qui observait l'océan dans un binoculaire alerta tout le monde à grands cris. Lienty vit alors ce qui motivait son ton catastrophique. Secouée par les flots, il apercevait distinctement une demi-carasse de chaloupe portant en grosses lettres le nom de *Cocky*.

CHAPITRE 30

Nacha tournait en rond dans son immense cabine, ne quittant pas du regard la capitaine Juzna confortablement installée dans un des divans que sa masse écrasait jusqu'au plancher. Il était furieux, mais essayait de se dominer, de comprendre que cette femme n'avait pu faire différemment. L'attitude d'Arbaï, qui lui n'avait pas osé s'asseoir et s'appuyait contre la cloison, était significative : le jeune garçon se rangeait du côté de la femme. Elle avait dû le traiter royalement la garce, et Nacha savait qu'elle pouvait déployer une science amoureuse rare. Lui qui tenait la plupart des femmes pour de médiocres partenaires reconnaissait que celle-là l'avait surpris agréablement. Le petit Arbaï donnait l'impression d'être encore en extase sexuelle quand il regardait Juzna. Nacha se promit de lui faire oublier ces délices à coups de badine s'il le fallait.

— Vous avez attaqué, coulé ce baleinier de petit tonnage, massacré l'équipage. Vous me rapportez les huit têtes pour me prouver qu'elles correspondent aux huit marins, dont le patron, inscrits sur le rôle de ce bateau. Vous affirmez n'avoir pu faire différemment.

— Je vous le répète, ce bâtiment nous situa au petit matin et se mit aussitôt en fuite. La vapeur de sa machine sortait de la cheminée en gros nuages qui indiquaient que l'on poussait le feu dans la chaudière. Je ne pouvais laisser filer ces témoins qui iraient raconter qu'ils avaient aperçu une jonque du côté de l'île d'Auckland. Nous avons effectué un travail soigné, n'est-ce pas, Arbaï ?

Ce dernier, toujours dans ses souvenirs extatiques, tressaillit, faillit répondre « oui, Rizza », car tel était le petit nom de cette merveilleuse créature, mais se reprit :

— Oui, capitaine Juzna, nous avons coulé ce baleinier et récupéré un à un les survivants, comme les cadavres. Nous les avons décapités pour emporter les têtes, et chaque corps a été cousu dans une toile lestée. Les huit se retrouvent dans les grands fonds à cette heure. Il n'y a plus une seule trace de ce bateau, et personne ne saura ce qui lui est arrivé. Je vous assure, mon Seigneur et Maître, que ce fichu baleinier s'était mis en fuite.

— Dans quelle direction ?

— Le sud, mon Seigneur. Vers l'Antarctique.

— Ou l'île d'Auckland ? répliqua Nacha.

— Nous avons fait une incursion dans cette île, déclara alors Juzna. Elle n'est habitée que par des hommes et des femmes qui vivent comme des sauvages dans des trous de rochers, tuant des oiseaux de mer pour se nourrir, volant leurs œufs. L'île est, dans sa côte sud, le royaume d'une grosse colonie de morses venus autrefois du nord, qui peuvent peser jusqu'à dix tonnes. Mais ils ne les chassent pas. Ils ont peur de leurs défenses et de leur agressivité. Ces gens-là ne parlent plus, mais paraissent grogner pour communiquer. Il n'y a dans cet archipel d'îlots aucune autre installation. Je crois qu'Arbaï pense juste, le petit baleinier espérait nous échapper et rejoindre l'Antarctique. D'où il paraissait venir.

— Il était plein ?

— À ras bord, près de cent tonnes d'huile... Du fuphoc.

— Du fuphoc à bord d'un baleinier, s'écria Nacha. Et ça ne vous a pas paru étrange ?

— Écoutez, Nacha, ce bâtiment portait en proue un canon à harpons et à bord il y avait trois lance-harpons manuels. C'est quoi alors ? Un phoquier ou un baleinier, mais qui transportait du fuphoc.

— Et se dirigeait vers le nord ?

— C'est exact, vers le nord. Il naviguait à environ huit nœuds à cause de son chargement qui l'enfonçait pas mal, la ligne de flottaison n'était pas visible.

Nacha déploya une carte sur la grande table vissée au plancher et Juzna se redressa, avec une souplesse de tigre, du fond de son divan. On aurait pu la croire trop enfoncée, trop lourde pour surgir d'un seul coup de reins, bien campée sur ses jambes musclées. Ce jour-là elle portait un justaucorps s'arrêtant en haut de ses cuisses, d'où dépassait à peine un short en cuir souple. De dos elle exhibait ses fesses plantureuses avec une insolence qui fascinait Nacha. Il en venait à envier son petit valet.

— Où pouvait-il aller ? Vous l'avez coulé ici ?

Juzna approuva.

— Au-delà de cet archipel d'Auckland. Vers le nord il n'y a rien sur des milliers de kilomètres, seulement l'océan Indien. Et la première terre est la Tasmanie. Je lis les noms car je ne les connais pas, dit Nacha.

C'était incompréhensible. Que venait faire ce baleinier rempli d'huile dans

une zone maritime sans îles, sans même un rocher ? Il fallait être fou pour se diriger ainsi vers le nord.

— Peut-être que le patron voulait retrouver l'entrée du Serpent Gris, émit Arbaï avec une grande timidité. Ce qui expliquerait qu'il ait été plein à couler de fuphoc. Ou bien il voulait chasser le cachalot.

— Imbécile ! dit Nacha. Il avait déjà le plein d'huile, où aurait-il mis le baleinium, tu peux me le dire ?

— Excusez-moi, Seigneur.

— La première idée d'Arbaï, au sujet du Serpent Gris que ce petit bateau aurait voulu trouver, ne me paraît pas stupide. Possible que le patron ait décidé d'aller voir si les rumeurs étaient véridiques. Peut-être avait-il envie de passer dans l'autre hémisphère pour commercer ou par esprit d'aventure.

— Vous m'avez dit que c'était un baleinier des Kerguelen et le rôle a été délégué par la capitainerie d'un port qui s'appelle...

Il feuilleta le rôle.

— Cooktown, Kerguelen.

Il se pencha sur la carte, pointa son doigt sur l'archipel en question.

— Le capitaine Mingjen, qui dirigeait les trois jonques qui se sont emparées de Vatican, a été attaqué au retour par un curieux appareil, dirigeable et avion à la fois, qui venait des Kerguelen. Dans cet archipel ils sont donc capables de posséder un tel appareil volant et aussi des bateaux. Les agresseurs qui participaient à l'attaque des trois jonques avec l'hydravion en question étaient les petits hommes d'un bateau puissant. Je sais depuis que ce bateau n'a pas besoin d'huile pour avancer, qu'il reçoit son énergie d'un réacteur nucléaire.

Juzna, et Arbaï encore moins, ne comprenait pas où voulait en venir Nacha avec ce raisonnement compliqué, une sorte de monologue en somme. Il devina leur incompréhension et se justifia :

— Mon idée est que ce bateau allait ravitailler un autre bateau ou bien cet hydravion qui peut se transformer en dirigeable. Mingjen m'a dit que justement lorsqu'ils avaient pu repartir, ils avaient aperçu cet appareil pomper de l'huile dans le bateau des petits hommes.

— Ce sont les Simone, précisa Juzna.

— Tu connais leur nom ? dit Nacha vexé.

— Ils naviguent depuis toujours dans ces régions, et j'ai entendu parler d'eux quand je n'étais qu'une fille de cuisine à bord d'un cargo du Consortium des Bonzes, voici vingt ans. On croisait souvent ce voilier superbe. Je saurais encore le reconnaître au premier coup d'œil.

— Eh bien, je pense que le petit baleinier chargé de fuphoc, ce qui est déjà étrange, allait ravitailler ce dirigeable-avion. Qui devait l'attendre en pleine mer. Et qui depuis doit tourner en rond s'il lui reste un peu d'huile. Son équipage doit se demander ce que fiche son ravitailleur. Et le type qui en général commande cet appareil n'est autre que Lien Rag, et celui-là il est connu de tout le monde. Je n'aime pas trop savoir qu'il doit se poser des questions sur la disparition de son fuphoc. Non, je n'aime pas du tout ça. C'est pourquoi je me demande si c'était une bonne chose que de couler ce bateau. Le patron se serait enfui, aurait signalé la présence d'une jonque dans les parages, mais qu'importait ? Une jonque c'est pour ainsi dire rien. Si ces gens-là, les petits hommes, Lien Rag et je ne sais plus qui, peut-être les Néos, redoutent une autre attaque de notre part, ce n'est pas la présence d'une jonque qui peut les tracasser.

Juzna restait impassible, sous l'œil admiratif d'Arbaï. Il la trouvait de plus en plus magnifique et détestait à l'avance de devoir retourner vers Nacha.

CHAPITRE 31

D'abord, il y eut un message radio de la *Chimère* s'étonnant que le dirigeavion n'ait pas rejoint son ancrage, non loin du navire des Simone, en Tasmanie. Depuis quelque temps, Lienty avait décidé de se rapprocher d'eux pour avoir éventuellement un soutien logistique et armé en cas de danger. L'appareil effectuait des missions de reconnaissance en direction du Serpent Gris, et aux dernières nouvelles il avait signalé que le passage paraissait bouché, car la chaleur y était redevenue insoutenable à hauteur de la Nouvelle-Calédonie.

Lien Rag ne pouvait répondre qu'avec l'assistance des Néos de la Nouvelle-Amsterdam, cette île au nord des Kerguelen. Il répugnait d'autant plus à utiliser leur relais que l'endroit était la propriété de la Compagnie de la Sainte-Croix dont le supérieur, Ludwig, lui avait causé quelques ennuis jadis. Mais inquiet pour son cousin Lienty et l'équipage, il répondit que d'après ce qu'il savait, le petit baleinier *Cocky* avait rejoint, avec le plein de fuphoc, le lieu de rendez-vous prévu pour le ravitaillement du dirigeavion, à hauteur des îles Auckland, à l'ouest de celles-ci. Le petit baleinier venait de la zone taboue où il avait fait l'huile, et aurait dû être lui aussi de retour pour recommencer l'opération et ravitailler différents bateaux de pêche actuellement en mer. Rien de tel ne s'était produit et il était à craindre que plusieurs petites unités se trouvent en ce moment en difficulté, tout comme évidemment le dirigeavion et le *Cocky*.

Tom-Tom annonça alors que les Simone avaient décidé d'abandonner la surveillance de cette zone, puisque le Serpent Gris paraissait avoir disparu. Ils avaient déjà prévenu Lienty qu'ils se dirigeraient vers la zone taboue. Ils désiraient rejoindre des régions moins torrides.

— Nous patrouillerons dans la partie de l'océan où le dirigeavion aurait dû rencontrer ce petit baleinier et vous tiendrons au courant.

Très inquiet, Lien Rag attendait avec impatience le retour de Farnelle et Danglov, avec leur *Dragon* rempli de fuphoc. En cas de besoin, il embarquerait à bord pour partir à la recherche de son cousin et de ses hommes. La *Salamandre*, quant à elle, venait de quitter Cooktown pour aller faire le plein en zone taboue, et ne serait pas de retour avant trois semaines.

Le baleinier de Farnelle était assez proche des Kerguelen en cet instant, et ne pouvait plus servir de relais-radio avec Punta Arenas. Yeuse tenait compte

des rotations des baleiniers pour lui parler en direct. Il savait que Liensun et Songe avaient trouvé un moteur pour équiper leurs deux cents tonneaux. En ce moment, ils étaient en route vers l'est et feraient sûrement escale aux Kerguelen. Mais leur vitesse, avec ces monocylindres, ne pouvait être très élevée. En cas de besoin, Lien Rag leur demanderait de se rendre sur la zone où Lienty aurait dû rencontrer le *Cocky*. Or, l'un et l'autre ne donnaient plus de leurs nouvelles.

Yeuse et lui savaient que n'importe qui pouvait se mettre à l'écoute de leur conversation, et ils mesuraient leur désir de murmurer autre chose que de simples informations générales.

Toujours aussi fine et audacieuse, il l'avait connue ainsi, elle réussit à lui faire comprendre qu'elle harcelait Reiner pour qu'il accepte de la remplacer à la tête du gouvernement de la Patagonie occidentale. La situation économique s'améliorait fort grâce au fuphoc de la zone taboue, et le moral de la population commençait de montrer quelque optimisme. La monnaie, le fuego, était assez bien acceptée depuis quelques mois et les échanges avec la Patagonie de l'Est s'accéléraient. Mais ce pays était amputé aux deux tiers de son territoire, contaminés par la radioactivité des cadavres qui pourrissaient en plein air. À l'ouest, c'était la moitié du territoire qui ne pouvait plus être habitée, et chaque fois qu'elle y songeait Yeuse estimait ne pas avoir accompli son devoir. Elle laisserait cette lourde charge à son successeur, mais ne voyait pas comment on pouvait améliorer cette situation. Les experts estimaient qu'il faudrait cinquante ans pour que la seule radioactivité émanant des cadavres d'Aiguilleurs et de la population disparaisse. Mais celle des locos abandonnées et du matériel risquait de ravager le pays encore des siècles. Pourtant, lorsqu'elle pouvait parler avec lui, Yeuse ne faisait jamais allusion à ces soucis-là.

Les jours s'écoulèrent et les nouvelles de Lienty comme du baleinier disparu restaient les mêmes. Les Simone avaient quitté leur ancrage de Tasmanie et naviguaient à petite vitesse vers le sud.

Farnelle et Danglov étaient enfin de retour et tout à fait prêts à partir à la recherche de Lienty. La perte de son cousin était insupportable pour Lien Rag, mais le président de l'Assemblée des Kerguelen parlait, lui, de celle inestimable du dirigeavion sans lequel l'archipel serait vraiment isolé. Là où un bateau mettait dix jours, l'appareil n'avait besoin que de vingt heures pour atteindre le même but.

On pompa le fuphoc du *Dragon* qui se trouva donc prêt pour se diriger vers l'est. Lien Rag avait projeté de s'embarquer à bord. C'est alors que Tom-Tom parla de leur découverte, une carcasse éventrée de chaloupe du baleinier *Cocky*, trouvée à mille kilomètres de la Tasmanie et bien au-dessus de

l'archipel d'Auckland.

— Nous sommes persuadés que cette chaloupe a été volontairement détruite à coups de hache, annonça Tom-Tom. Nous l'avons hissée à bord et fait expertiser. Les traces laissées par les coups d'une grosse lame sont indubitables.

CHAPITRE 32

À la fin, les tenanciers des terres fertiles se mobilisèrent, et malgré les menaces que Lien Rag faisait peser sur eux, décidèrent de s'emparer à nouveau des sources d'eau. Ils surprirent une nuit les Néos et Olivary, les mirent en fuite sans les attaquer, et rétablirent l'alimentation en eau de leurs exploitations. Depuis les hauteurs, Olivary remâchait sa défaite. Il s'était montré imprudent et même présomptueux en pensant qu'avec l'aide de Dieu, jamais ces faux Romains n'oseraient revenir. Il les appelait faux Romains, car lors de l'intervention du dirigeavion à bord duquel il se trouvait, ces propriétaires vivaient à l'image des patriciens de l'ancienne Rome, construisant les mêmes « villas » et maltraitant les esclaves qu'étaient devenus les Néos. Avec Lien Rag, ils avaient mis un terme à cette société immorale, mais lui, très pénétré par la religion néo, avait décidé de rester sur place pour guider les anciens captifs vers la seule adoration de Dieu et de son fils. Il croyait avoir réussi puisque tous se rassemblaient autour de lui, excepté les femmes qu'il préférait tenir à l'écart pour que les tentations de chair ne troublent pas ses brebis, comme il les appelait. Il avait cru que sa seule présence éloignait les pseudo-Romains des points d'eau, mais ceux-ci étaient revenus en force et triomphaient.

— Seigneur, vint lui dire un vieillard qui d'ordinaire n'osait jamais lui adresser la parole, qu'allons-nous faire ? Lorsque nous coupions l'eau de ces gens-là, ils apportaient de quoi nous nourrir en abondance, mais cette nuit ils sont venus avec des armes à la place des vivres et maintenant ils nous empêchent d'approcher des sources, ne serait-ce que pour boire.

— Ne t'inquiète pas, mon fils (le vieillard aurait pu être son grand-père), je vais pourvoir à tout avec l'aide de Dieu. Ces infidèles ne triompheront pas bien longtemps. Il y aura un miracle sous peu, mais vous devez garder l'espoir et la foi. Tout va s'arranger.

En fait de miracle, il savait que c'était très facile de l'annoncer. Lorsqu'il coupait l'eau en direction des habitations de ces faux Romains, il la dirigeait vers la mer. Et en ce moment une importante flotte de bateaux à l'ancre avait besoin de cette eau pour ses besoins journaliers. Lorsque la rivière qu'ils croyaient permanente cesserait de les alimenter, ils voudraient en connaître la cause et remonteraient son lit. Ils tomberaient sur les tenanciers et n'en feraient qu'une bouchée. Olivary, que désormais on appelait Père Sosthène, attendait ce moment avec impatience. Ces marins inconnus aux yeux bridés étaient puissamment armés et d'apparence effrayante. Cette fois les

propriétaires recevraient une telle leçon qu'ils n'auraient plus envie de récidiver.

Ces marins étrangers intervinrent deux jours plus tard.

La rivière qui se jetait dans la baie où leurs jonques étaient ancrées ne coulait plus et ils n'avaient plus d'eau potable. Ils remontèrent donc le lit, mais sur les rives, progressant avec méfiance, se doutant que cet assèchement du cours d'eau était l'œuvre d'une volonté humaine. Nacha leur avait délégué Arbaï, connu pour son habileté et son sens de l'observation. Il les précéda largement, atteignit une première cascade où des mousses s'égouttaient encore. La rivière avait coulé jusque-là, un mince filet qui ne pouvait franchir cet obstacle. Il escalada les rochers, atteignit une seconde chute où existait une mare qui lui permit de se désaltérer.

Enfin, il découvrit la falaise abrupte et au pied aperçut une dizaine d'hommes rassemblés en un cercle animé. Tout à côté il nota l'existence de grosses conduites en terre cuite. Elles s'emboîtaient les unes dans les autres et descendaient vers une plaine inconnue qui s'étendait à l'ouest. Il se hissa sur une corniche de la falaise et grâce à ses jumelles aperçut dans le lointain des constructions cubiques, des animaux, surtout des vaches et des carrés de verdure. Plus loin la végétation virait au jaune. Arbaï ne connaissait que les rizières autrefois sous serres, aujourd'hui à l'air libre et en cultures étagées. Il pensa cependant que ce jaune se rapportait à du blé en train de mûrir.

Une rumeur lui parvint venant du nord et il s'y dirigea, se cachant d'un rocher à l'autre, rampant même pour s'approcher d'un creux d'où montait une répétition lancinante composée de quelques mots seulement. Il rampa jusqu'au bord de la faille, découvrit des hommes en haillons, agenouillés. Au centre, un homme vêtu d'une robe blanche tenait une grande croix noire. Plus loin, alignées contre la paroi d'en face, des femmes également agenouillées enfouissaient leur visage sous des étoffes épaisses, mais elles étaient également revêtues de haillons qui ne cachaient rien de leurs corps. Il admira quelques jeunes bien faites, en trouva d'autres repoussantes, certainement flétries avant l'âge.

Il ne comprenait pas très bien ce que signifiait l'existence de deux groupes aussi distincts. Le premier qui paraissait surveiller les conduites d'eau était composé uniquement d'hommes solides, voire obèses, étrangement vêtus de tuniques leur arrivant aux genoux. Mais tous étaient armés. Des pistolets archaïques, des revolvers et des arcs. Deux avaient planté leur lance entre leurs cuisses et parfois s'y appuyaient des deux mains pour se relever. Arbaï découvrit que leur nourriture était appétissante. Il apercevait un gigot déjà bien entamé, des carcasses de grosses volailles, certainement des oies. L'autre groupe qui psalmodiait en deçà de la falaise paraissait mal nourri, un peu

halluciné et ne portait pas d'armes. Arbaï se dit qu'une fois le corps de garde massacré, ils n'auraient rien à redouter des loqueteux. Il se laissait même aller à supposer que ces pauvres bougres avaient été chassés par les gardiens de l'eau. Ces derniers détournaient en totalité les sources pour alimenter leur village là-bas, dans la vallée, alors que les premiers, eux, la laissaient parfois courir jusqu'à la mer. Il retourna observer ceux qui ripaillaient.

Le père Sosthène, d'un geste, arrêta les prières. Les Néos se relevèrent, mais il leur ordonna de s'asseoir.

— Que chacun dépose à mes pieds le peu de nourriture qu'il dissimule depuis deux jours et qu'il dévore en cachette. Si vous ne le faites pas, il n'y aura pas de miracle et nous serons encore éloignés de cette eau indispensable.

Il y eut un flottement, puis un vieux sortit un bout de pain de ses hardes que les autres firent passer jusqu'à ce qu'il soit aux pieds du père Sosthène. Ensuite arriva un œuf, un bout de fromage dur. Peu à peu les pauvres provisions formèrent un tas médiocre sur lequel le père jeta un regard mécontent.

— Faut-il que j'aie de l'un à l'autre secouer vos haillons pour en faire tomber le reste ? Je vois des ventres bien gonflés sous les étoffes crasseuses. N'y a-t-il pas un pain rond là-dessous ou des tubercules ?

En cet instant un jeune garçon renversa la tête, clignant des yeux et tendit le bras. Tous regardèrent le ciel et Sosthène en fit autant.

— Est-ce le miracle, Seigneur ? demanda quelqu'un d'une voix terrifiée.

Sosthène, mécontent, reconnut le dirigeavion dans ce nuage plus sombre que les autres. Ils revenaient donc au-dessus de ce territoire qu'il avait consacré à Dieu ? N'avaient-ils pas compris qu'il ne désirait plus les rencontrer et qu'ils n'avaient plus le droit de violer cette terre divine ?

— Père Sosthène ! cria un homme. C'est la chose qui est venue nous délivrer des patriciens romains qui nous détenaient en esclavage. C'est elle qui t'a amené parmi nous pour notre plus grand bien. Ceux qui vivent dans ce grand corps étrange nous ont donné de la nourriture avant de nous relâcher dans ces collines.

— Taisez-vous, tonna Sosthène. Ce ne sont pas des hommes exemplaires et si je les ai quittés c'était que je réprouvais leurs pensées et leurs paroles.

Pourtant le dirigeavion l'intriguait. L'appareil se balançait et n'émettait aucun bruit de moteur. Il remarqua que l'enveloppe commençait de s'affaisser sur le dessus et que l'ensemble perdait de l'altitude. Il se poserait de l'autre côté de cette falaise, dans un cirque désertique où ne poussaient que des

plantes épineuses et où vivaient des animaux venimeux.

En cet instant, de l'autre côté de la falaise, une fusillade éclata. Il y eut des cris, des jurons, des plaintes, mais cela ne dura pas plus de dix minutes.

CHAPITRE 33

Les gardes lui avaient expliqué que Zixiss avait mis en fuite les Garous. Il en avait attaqué et tué plus d'une demi-douzaine, sans compter les trois cadavres découverts à proximité de sa cellule. La troupe de ces hybrides avait ensuite rejoint ses tanières. Alors que le directeur de la Sécurité voulait féliciter Zixiss de son intervention, le sphale s'était retourné vers lui et avait tenté de l'égorger. Il avait fallu qu'on lui tire dessus avec des carabines à seringues pour l'endormir. Encore fallut-il trouver une partie molle où les aiguilles puissent s'enfoncer, les seringues rebondissant sur ses différents boucliers. Un garde avait osé approcher la créature et planter une seringue entre deux articulations de son telson, lui injectant une dose foudroyante d'incapacitant.

Movane croyait qu'il avait été grièvement blessé, voire tué, mais on l'avait endormi pour des heures. Furieux qu'il se soit attaqué à leur chef, les gardes, sans l'intervention d'Halchiom, l'auraient achevé. Le directeur de cette communauté leur avait rappelé que dans Flatty les sphales étaient considérés comme des êtres pacifiques et généreux. Zixiss souffrait sur Terre d'une névrose dangereuse, mais le tuer n'aurait fait que compliquer les relations avec son peuple.

— Je voudrais attendre son réveil, proposa Movane.

Mais ce lui fut refusé. Tout ce qu'elle obtint fut de pouvoir téléphoner pour prendre de ses nouvelles. Quand il se réveillerait elle pourrait lui parler, mais à travers la grille.

Elle visita avec d'autres la galerie que les Garous avaient creusée pour surgir à quelque distance du chantier des fouilles. Pour effectuer celles-ci sans risques, on avait élevé une muraille épaisse isolant cet endroit du reste du Gouffre. Des décorateurs avaient même projeté un enduit qui ressemblait à de la roche. Mais les Garous tenaillés par la faim et une agressivité latente, avaient une fois de plus réussi à envahir les lieux. Ils avaient tué quatre personnes avant que le sphale n'intervienne et ne les mette en fuite. Par chance, il n'y avait personne à cette heure-là sur le chantier.

Le sphale se réveilla alors qu'elle dormait, et elle ne put lui rendre visite tout de suite. Elle suivit les cours du professeur Bourguine qui ne cessait de lui jeter des regards insistants, si bien que toute la classe ricanait. On racontait des énormités sur leur relation, on disait que Movane, une fois dans la nacelle,

ouvrait sa combinaison sous laquelle elle était nue.

Zixiss avait bien récupéré, semblait-il. Lorsqu'elle approcha de la grille, il quitta sa couchette et vint à elle. Il lui avoua que les garous lui étaient apparus comme des garous et non comme des laineux, mais lorsque les gardes s'étaient regroupés auprès de lui, il les avait pris pour ses ennemis héréditaires et s'était jeté sur l'un d'eux qui n'était autre que le chef de la Sécurité.

— Zixiss, je voudrais me livrer à une expérience. Acceptez-vous d'y participer ? Je ne sais pas si ça marchera, mais j'ai une toute petite idée que je vais exploiter même si elle ne me conduit nulle part.

Il accepta de sa voix métallique sortant de son bouclier ventral. Elle ignorait comment ces sons sifflants qu'il émettait dans sa langue d'origine pouvaient se transformer en langue universelle que l'on appelait anglais bâlard.

— Attention, dit-elle.

Pour mieux se concentrer elle ferma les paupières, et lorsqu'elle les rouvrit, les énormes yeux derrière leur visière brunâtre la fixaient intensément.

— Je doute que vous puissiez vous transformer ainsi, dit-il.

Elle s'était entraînée longuement et ne pensait pas parvenir à son but.

— Qu'avez-vous vu ?

— Vous avez transformé votre bouche, progressivement, en gueule de crocodile. Comment avez-vous pu faire ?

— Je me suis entraînée avec mon ordinateur. On peut effectuer des distorsions sur une image virtuelle et j'ai travaillé ce masque affreux. Une fois devant vous, je l'ai visualisé dans mon esprit. Mais ne vous inquiétez pas. Je voulais avoir une preuve de mon hypothèse et je crois que je l'ai obtenue. Si je pense fortement que j'ai une gueule de crocodile à la place de ma bouche, vous enregistrez cette image et pourtant je ne vous ai rien dit.

— Vous êtes télépathe ? Nous le sommes aussi nous autres sphales. En dehors de notre langage, nous transmettons des images, mais nous devons les expliciter avec la parole.

— Je ne savais pas que j'étais télépathe. Mais j'en suis très heureuse, car c'est ainsi que j'ai sauvé ma vie. Vous auriez pu m'égorger comme Nugssag et la famille Algassak qui ne l'étaient pas. C'étaient des humains terriens et non des humains de l'espace. Mais tous les humains sont uniques. J'ai un moi et surtout un surmoi qui fait que je suis unique. Sans le manifester sciemment,

je sais que je suis une femme avec ses qualités, ses défauts, ses fantasmes, ses frustrations. Et tous les humains ont un moi et un surmoi. Mais la majorité ne peuvent l'affirmer que par leur présence et cela ne suffit pas pour vous convaincre qu'ils ne sont pas des laineux. Moi, sans le savoir et sans le vouloir, peut-être suis-je très imbue de mon ego, j'ai projeté dans votre conscience mon surmoi. Une fois pour toutes, vous avez été persuadé que j'étais une humaine et non un laineux. Vous souffrez d'une anomalie psychopathologique, certainement depuis que vous êtes sur Terre. Elle s'est aggravée à Coats Station, sinon vous auriez tué tous ceux qui vous ont hébergé, caché, aidé à survivre.

— J'y réfléchis depuis. Vos parents ne me sont jamais apparus comme des laineux, mais je crains qu'à leur retour je ne les ai vus sous cette apparence.

— J'ignore s'ils sont télépathes. Le plus curieux est que je vous transmets involontairement mon surmoi, mais volontairement des images. En retour je ne reçois rien de vous. Vous vous refusez à communiquer, ou bien n'êtes-vous pas capable de trouver le chemin de ma pensée ?

— Chez les humains, c'est comme un torrent qui charrie tout et n'importe quoi, le sérieux, le noble, l'indispensable et aussi l'incorrect, l'inutile ou même l'abject. C'est tantôt un torrent d'eau limpide et pure, tantôt une coulée fétide d'ordures. Nous autres sphales ne pouvons nous insérer par l'esprit dans une suite ininterrompue si diverse de pensées. La plupart d'entre elles, chez vous, sont tronquées, inabouties, rejetées aussitôt dans un puits perdu. Chez nous, c'est tout à fait différent. Nos courants de réflexions sont d'une grande logique et tout ce qui vient interférer ce défilé, et en quelque sorte le mettre en péril, est reporté sur un autre courant, analytique celui-là, qui fait un tri impitoyable. Nous n'avons pas d'inconscient comme vous. Nous pouvons rejeter ce qui nous gêne, nous accablerait de remords, de regrets sans que nous en connaissions la raison.

Lorsqu'elle crut pouvoir raconter cette scène au neurologue, il réagit bizarrement et ne lui demanda pas de se déshabiller. Elle comprit qu'il la prenait pour une déséquilibrée et ne voulait pas se compromettre dans ces conditions. Il voulait l'envoyer chez un psychiatre, mais elle refusa. Il n'y avait pas de psychanalyste ni même de psychologue. Elle retourna à son chantier de fouilles et à sa petite phalange qu'elle dégagait peu à peu. La sédimentation n'était pas assez avancée pour faire corps avec les os et on récupérait assez facilement les squelettes. Celui-là paraissait plus ancien. Tout en travaillant du burin et du marteau à petits coups prudents, elle se demandait en quoi l'ADN d'un passager de navette spatiale, mort depuis au moins cent ans, pouvait intéresser les chercheurs. Elle comprenait qu'on ait besoin de retrouver le principe de navigation des anciennes navettes du Bulb disparu, mais l'ADN ? Et il n'y avait personne dans son groupe pour lui en dire plus.

Deux jours plus tard, il y eut une communication du directoire présidé par Halchiom.

— Le Grand Maître Aiguilleur Fortalès vient d'envoyer à NPST un train-observatoire très bien équipé. En principe, ce train a été créé pour l'observation du ciel, mais nous avons appris que la Caste désirait résoudre l'énigme que pose le Gouffre aux Garous. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter puisque nos installations, si elles sont proches de ce Gouffre, ne peuvent être détectées. Nous tenions à vous en informer. Il est possible que ce train vienne jusqu'ici et que ses occupants effectuent des descentes dans l'abîme. Dans ce cas, nous cesserions toute activité pour ne pas être découverts.

CHAPITRE 34

La surprise de Louria, lorsqu'elle découvrit dans l'environnement d'Altai des résidus organiques, fit accourir Claudion qui entendit ses exclamations. Elle ne répondit pas tout de suite à ses questions, mais lui laissa la possibilité de regarder les clichés qui sortaient à raison d'un par seconde du développement.

— C'est quoi ces trucs ? Bien carrés, bien alignés.

— Des packs en container de glace. Remplis de déchets organiques. L'un d'eux, pour une raison inconnue, a été ouvert et j'ai décelé des traces de méthane.

— Autour d'Altai ? Des packs d'ordures vieux de deux mille ans ? Tu veux rire ?

— Pourquoi pas ? Les gens enfermés dans les bunkers lunaires se débarrassaient ainsi des ordures au-dehors. Et quand l'astre explosa, les packs accompagnèrent ce morceau de Lune et restèrent en gravité autour.

— Observe-t-on le même phénomène autour de Shade ? demanda Hyponias.

Elle lui jeta un sale regard qu'il ne vit pas. Désormais dans cet observatoire roulant, la consigne était de parler de Shade et non de Flatty. Ann Suba ne voulait pas de conclusions hâtives sur ce corps céleste. Elle reconnaissait qu'il n'était pas habituel, mais tant qu'on ne lui aurait pas prouvé son caractère animal, elle refusait de le considérer comme un deuxième Bulb surnommé Flatty. Pour elle, les souvenirs des Sugar, cette famille qui avait donné quantité de dirigeants et de dirigeantes au premier Bulb, n'étaient que des confidences tronquées, romancées, sans grande valeur. Flatty n'occupait qu'une partie de cette œuvre et il avait été abandonné au bénéfice de celui qui devait devenir le premier satellite vivant de la Terre.

— Je ne crois pas qu'une colonie d'agriculteurs, d'éleveurs, ait finalement évolué vers autre chose que le besoin de récolter et de survivre. Ces gens-là devaient être trop occupés pour que leurs descendants aient eu le loisir de s'intéresser à autre chose de plus relevé, la science par exemple.

Ann Suba péchait par orgueil, estimait Louria, mais pouvait-on le lui reprocher ? Elle croyait à la prédestination des gens, n'acceptait pas l'idée

qu'une fille ou un fils de milieu modeste, très éloigné des préoccupations abstraites, puisse se révéler un grand savant.

— Un artiste, un peintre, un écrivain, un musicien peut-être, un rêveur quoi, mais pas un fou de connaissances supérieures. Dans Flatty il n'y avait peut-être même pas d'école primaire, alors vous imaginez un peu des facultés, une université, des centres de recherches. Si par hasard un enfant doué s'était révélé parmi ces paysans, ils l'auraient vite ramené à leur niveau.

Louria lui en voulait de ce jugement sans appel, et désormais paraissait même regretter d'avoir quitté 87°7 Station. Charlster pouvait cultiver une certaine fatuité sur ce qu'il représentait, jamais il ne se montrait aussi catégorique.

— L'attirance d'Altaï est plus puissante que celle de Flatty. Ces packs d'ordures peuvent en provenir.

— Tu ne fais pas l'effort de dire Shade ? Tu veux vraiment en découdre avec Ann Suba parce qu'elle reste prudente ? C'est enfantin.

— Ce qui me met en colère, c'est qu'elle ne veut pas tenir compte de mes observations. Ça fait des années que je relève tout ce qui permet de conclure qu'il s'agit bien d'un autre Bulb. Et lorsque Ann Suba résidait à 87°7 Station, elle trouvait intéressantes mes conclusions. En réalité, elle n'osait pas me contrecarrer devant Charlster.

— Mais lui non plus n'était pas convaincu, remarqua Claudion, mais il le regretta.

Il n'avait pas envie de poursuivre cette polémique, sachant que Louria pouvait ensuite lui faire la tête pendant des jours.

Ann Suba leur apprit que Charlster avait finalement récupéré Cristella Marlone et son bébé.

— Elle est devenue secrétaire, capable de taper correctement un texte bourré de mots scientifiques. Son bébé est à la nursery de l'observatoire et tout va pour le mieux. Je me demande si Charlster se comporte en amant.

Claudion comprit que cette nouvelle bouleversait Louria et d'ailleurs elle s'enferma ensuite dans sa cabine, et il ne put la voir de la soirée. Il retrouva les autres chercheurs. Ann Suba les avait sélectionnés à la sortie des universités et tous étaient jeunes et enthousiastes pour se consacrer à l'astronomie. Quelques jolies filles agrémentaient ce recrutement, alors que 87°7 n'avait jamais eu beaucoup de chercheuses.

Il collaborait aux travaux d'une certaine Dina qui avait été affectée par

Ann Suba aux recherches sur le Gouffre aux Garous. Pour l'instant, elle se documentait, essayant de faire le tri entre la légende et la réalité. Le récit du chasseur de loups l'avait laissée sceptique et elle préférait s'intéresser à la disparition des trois expéditions précédentes.

— Tu comprends, vient le moment critique où les chercheurs pleins d'audace doivent se rendre là-bas en motoski. Chacun tire un traîneau bourré de provisions, de matériel et surtout de carburant. Je ne comprends pas pourquoi on n'a pas construit une voie ferrée qui conduise directement à cet abîme.

— Parce qu'à cet endroit la banquise est fragile. Il semble que l'océan Arctique se réchauffe et provoque une instabilité de la glace. Peut-être qu'un courant chaud en est la cause, à moins qu'un volcan sous-marin n'ait fait irruption, ce qui est fréquent. L'approche de ce Gouffre est hypothétique, même pour un Inuit et son attelage. Mais les Inuits ne s'y risquent jamais.

— Donc, contrairement à ce qu'on nous laisse entrevoir, ce train-observatoire ne pourra jamais se risquer là-bas ? Nous aurions besoin d'un aussi bon soutien logistique, pourtant.

— À moins de créer un ballast solide, je ne pense pas que ce convoi pourrait se balader dans le coin.

Il essaya de savoir si elle était au courant pour Kalagan et Bourguine, mais cette expédition n'était pas connue d'elle. Il ne jugea pas utile de l'informer.

— Tu n'as pas essayé d'analyser l'environnement de cette zone ? Tu peux éventuellement, mais dans ce crépuscule constant ce sera difficile, photographier une aurore boréale qui aurait son origine là-bas... Le spectre gazeux te donnerait déjà des précisions capitales.

— Je ne savais pas qu'il y avait encore des aurores boréales dans le secteur, dit-elle abasourdie.

— Elles peuvent se produire, par une nuit limpide, de l'interaction des vents solaires et de la magnétosphère.

— Je n'ai jamais appris ça, dit-elle perplexe. Je croyais qu'on n'en voyait plus jamais.

— Elles existaient même avant le réchauffement. La couverture des poussières lunaires avait ses accrocs, ses trous.

CHAPITRE 35

Tout le personnel de 87°7 Station vivait une histoire digne d'un sitcom télévisuel d'autrefois. Il en existait encore pas mal et les vidéos de la médiathèque les plus demandées concernaient surtout des histoires sentimentales compliquées, rehaussées d'un peu d'exotisme et d'un brin d'érotisme. Les scientifiques, le personnel technique, la section de nettoyage, celle de l'internat, se passionnaient pour l'idylle nouvelle entre le professeur Charlster et l'ancienne directrice de l'observatoire, Cristella Marlone. Celle-ci occupait désormais un poste beaucoup plus modeste d'assistante scientifique. En fait, elle relisait les textes devant être expédiés en haut lieu et s'assurait que l'orthographe des mots spécifiques n'y avait pas été malmenée.

Charlster ne se doutait pas qu'on parlait à leur rencontre d'idylle. Il avait offert ce poste à Cristella qui lui en était reconnaissante, mais il n'avait pas souhaité dès les premiers jours qu'elle se croie obligée à plus. D'ailleurs, il l'avait quelque peu intimidée et inquiétée en ne réagissant pas lorsqu'elle avait fait quelques allusions à une éventuelle relation intime. Elle avait procédé par touches prudentes, auxquelles il avait fait semblant de rester indifférent, comme s'il ne comprenait pas. Elle avait essayé de sous-entendre que si, par hasard, il redoutait de ne pas être à la hauteur, elle pourrait éventuellement lui redonner quelque espoir sans la moindre réticence.

Ce roman vécu qui enchantait l'observatoire était pimenté par la présence du bébé de Cristella. Tous savaient dans quelles conditions elle était tombée enceinte. Jamais personne n'aurait cru que Charlster était capable de pardonner les manœuvres douteuses utilisées par Cristella pour parvenir à ses fins.

Cristella dorlotait son bonhomme et le soir venu, pour lui épargner la cafétéria bruyante, lui servait dans sa cabine tout ce qu'il souhaitait. Elle dînait en sa compagnie, alors que le petit Rom l'attendait à la nursery. Mais elle sacrifiait l'amour de son enfant au bien-être de Charlster, dont elle connaissait depuis longtemps l'égoïsme.

Lorsqu'elle avait pris soin de son bébé et l'avait endormi, elle revenait auprès du vieillard pour l'aider à prendre son bain. Mais tenant compte de l'attitude de Charlster, elle ne tentait plus le moindre geste équivoque. Elle le lavait avec soin, l'essuyait tendrement et parfois même le bordait dans sa couchette. Il aimait ce moment de grande tendresse, même si, Cristella sortie, il se relevait pour prendre ses travaux.

Jusqu'à présent, il n'avait manifesté aucune curiosité envers son fils et elle attendait patiemment le jour où il le ferait. Déjà à Salt Lake Station, lorsqu'il lui avait proposé de revenir à l'observatoire, il avait paru surpris, presque agacé qu'elle commence par refuser à cause de son bébé. Il avait alors réfléchi avant de lui dire qu'elle pouvait venir avec l'enfant, puisqu'il existait une nursery sur place. Une nursery qui fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour les parents appelés à travailler la nuit.

— Je veux le prendre la nuit avec moi, m'en occuper, avait-elle déclaré fermement.

— Mais si j'ai besoin de vous, comment ferai-je ?

— Il existe des jeunes filles qui acceptent de faire des heures de surveillance. N'oubliez pas que je connais le fonctionnement de cet observatoire. Mon bébé y est né et j'ai utilisé les avantages mis à ma disposition.

Au début, il supportait difficilement de sentir les odeurs de produits pour bébé, odeurs de crème, de talc, de lait ou de farine lactée. Cristella avait dû sevrer cet enfant et Charlster trouva cette nécessité détestable. Pour la première fois il manifesta son mécontentement, trouvant qu'il était dommageable qu'un enfant ne profite pas plus longtemps du lait maternel. Et Cristella surprise vit là un premier signe d'intérêt pour le petit Rom. Mais elle fut quelque peu déçue que par la suite Charlster ne s'inquiète jamais plus de l'enfant. Malgré tout, elle était heureuse d'être revenue et n'éprouvait aucun dépit de ne plus être directrice. La certitude d'être enfin libérée d'Opérasque la comblait de soulagement.

En comparaison, les quelques exigences de Charlster lui paraissaient justifiées, et elle regrettait de ne pas faire plus pour montrer combien elle lui était reconnaissante de l'avoir arrachée à sa lente descente aux enfers. Elle avait même envisagé un temps de se prostituer pour pouvoir abandonner Opérasque à son sort. Elle ne supportait plus ces deux heures d'humiliation, de perverses tortures morales. Durant la semaine il paraissait mettre au point le déroulement de ces deux heures avec un raffinement d'obsédé sexuel, doublé d'un sadique. Alors, faire la toilette de Charlster, le border dans son lit, lui apporter la meilleure nourriture possible, ne représentaient pas grand-chose.

— J'ai des ennuis avec DAI-02, lui dit-il un soir, aussi pas de dodo aujourd'hui.

Elle ne savait pas qu'il y avait un DAI numéro deux, et avait complètement perdu pied. Il lui expliqua ce que représentait cet amas de poussières lunaires.

— Je ne le maîtrise pas toujours et mes deux meilleurs assistants m'ont lâchement abandonné pour cette usurpatrice de Suba.

Elle aurait pu lui dire que le couple avait dépassé le stade d'assistants pour celui de grands scientifiques, mais elle était bien décidée à le ménager.

Dans ces moments de confidences, il en venait à la tutoyer.

— Je me fais vieux, ma chère. La preuve ? Si autrefois tu m'avais lavé comme tu le fais chaque soir, tu aurais vu ce que tu aurais vu.

CHAPITRE 36

Ce soir-là, Claudion avait invité Louria au restaurant gastronomique. Si les cafétérias et les snacks étaient gratuits, ici on payait fort cher une nourriture à peine plus soignée, mais l'ambiance était agréable, feutrée, les serveurs diligents, les lumières tamisées et il désirait mettre un terme à leur léger différend au sujet de Flatty.

Elle arriva dans une robe extraordinaire, courte, transparente, sous laquelle elle était certainement nue. Cette ombre qui glissait furtivement à hauteur de son ventre était-elle celle de son pubis ou une illusion ? Les aréoles de ses seins faisaient comme deux taches humides. Elle fit retourner toutes les têtes et les plus jolies femmes attablées parurent soudain quelconques aux yeux de Claudion. Il s'empressa, commanda ce que l'on appelait encore champagne. Il en existait d'assez buvable bien que hors de prix, et elle apprécia d'un battement de ses cils rallongés soigneusement.

— Je lis un bouquin intéressant, lui dit-elle plus tard, quand elle commença de ressentir l'effet des alcools. C'est le récit de l'apparition sur Ophiuchus du cadavre d'un Bulb. Sais-tu que depuis longtemps les astronautes avaient découvert la preuve qu'existaient dans le cosmos des animaux, des animaux-planètes en quelque sorte, quoique le terme soit inexact puisqu'ils peuvent se déplacer sans être attirés par un astre. Ces astronautes retrouvaient des traces de ce peuple étrange. Mais je ne peux t'en dire plus car je ne veux pas gâcher l'excellence de ce dîner et la gentillesse que tu m'as faite. Nous en reparlerons plus tard.

Il rentra avec elle dans son compartiment et ils firent l'amour. Pas aussi longuement et passionnément que Claudion l'aurait souhaité. Louria paraissait n'avoir qu'une idée en tête, lui parler de cette dernière lecture. Il aurait souhaité pour sa part qu'elle ne mélange pas le travail avec leur plaisir. Dès qu'ils eurent fini, elle se leva, alla chercher quelque chose sur son bureau, rapporta deux bouquins d'une édition de poche très fatiguée.

— Celui-ci s'appelle *Sidéral-Léviathan*, l'autre *L'Œil parasite*. Ils font partie d'un ensemble de textes qui regroupe aussi les souvenirs des Sugar.

Hyponias soupira, dit qu'il allait prendre une douche. Elle l'accompagna dans la salle de bains, s'assit sur un petit siège, poursuivit ses explications. Lorsque l'eau chaude jaillit de la pomme et qu'une vapeur épaisse envahit la cabine, elle haussa le ton mais n'en continua pas moins son discours :

— Ces deux bouquins racontent, d'après les souvenirs de Duncan Vernon... Tu te souviens de qui il s'agit ?

— Quoi ?

Elle se leva, entrouvrit le rideau de la cabine, répéta patiemment ce nom. Oui, il se souvenait, mais ce n'était pas vraiment un scientifique, plutôt un aventurier, un baroudeur.

— Sur Ophiuchus IV il était considéré comme biogéographe. Il étudiait la flore et la faune de cette planète et obtenait des précisions intéressantes. Il fut le premier à oser s'approcher du cadavre de ce premier Bulb qui s'était écrasé sur Ophiuchus.

— Tu me l'as dit des centaines de fois. Ma parole, serais-tu amoureuse de ce bonhomme mort depuis des siècles ?

— Ce devait être un beau garçon et cette célèbre spationaute Aldina Pérou en était folle. Tu n'as qu'à lire le premier de ces deux bouquins pour le vérifier. Tu découvriras ce qu'elle a osé faire alors qu'il partait examiner le cadavre du Bulb.

— C'est croustillant ? cria-t-il.

— Depuis longtemps les navigateurs de l'espace se doutaient qu'il existait des créatures fantastiques qui erraient dans le vide. Ils ont en quelque sorte trouvé la piste du troupeau de Bulbs, grâce à des indices matériels.

Était-ce la vapeur, l'odeur du produit moussant, mais Louria se laissait aller à une certaine langueur, son ton de scientifique perdait de son didactisme. Elle faillit jeter un coup d'œil dans l'ouverture des rideaux pour apercevoir le corps de son amant, plus précisément son sexe. Éprouvait-il comme elle un renouveau de désir ? Elle-même regrettait d'avoir bâclé leurs premiers ébats en rentrant du restaurant.

— Je ne t'entends plus, je ne te vois plus, cria-t-il. J'ai de la savonnade dans les oreilles et les yeux.

Il se rapprocha de la séparation des rideaux.

— Hé, tu m'entends, c'étaient quoi ces fameux indices que tu as trouvés dans ces bouquins, des romans qui ne valent pas grand-chose. A-t-on idée de romancer ce qui fut une aventure fantastique ?

— Faute d'un savant possédant aussi le talent d'écrivain, c'est mieux que rien. Tu aurais préféré le récit illisible d'un spécialiste de l'espace qui aurait ennuyé tout le monde ? Le texte s'en serait perdu, alors que ces deux romans

sont toujours en vente.

— Ne te fâche pas, dit-il avec gentillesse.

— Je n'en ai pas envie, murmura-t-elle.

Et puis elle se décida, ôta son peignoir et s'insinua dans la cabine. Il aperçut sa silhouette nébuleuse et dans un élan d'une spontanéité qui la fit fondre, il tomba à genoux, noua les bras autour de ses hanches et attira son ventre contre sa bouche.

L'état de la salle de bains les obligea à travailler une bonne heure par la suite. L'eau chaude avait continué de couler sur eux pendant tout le temps de leur étreinte, la vapeur de ruisseler partout, du plafond, des murs émaillés, formant des flaques au sol, une véritable inondation.

— Le chauffeur qui surveille ses chaudières doit s'inquiéter de la baisse de pression dans les ballons d'eau chaude, remarqua-t-il, ce qui les rendit hilares.

Ils se traînaient à quatre pattes pour essorer sans arrêt. Lorsqu'elle le vit ainsi devant elle, Louria ne put s'empêcher de glisser une main entre ses cuisses.

— C'est du sabotage, lui dit-il, ton audace salace m'enlève toutes mes forces.

Ce fut à trois heures du matin que Claudion consentit à feuilleter ces deux romans et comprit enfin ce que Louria voulait lui dire.

— C'est pas très ragoûtant, remarqua-t-il. Les astronautes se sont transformés en ramasseurs de crottes de Bulbs, les ont récoltées, découpées en lamelles pour les observer au microscope, analysées. Ils ont découvert ce que mangeaient ces bestiaux et tout le processus de leur système digestif. Ont même pu en déduire certaines hypothèses sur leur vie quotidienne, à condition qu'il y ait un jour et une nuit chez eux.

— Les excréments de Bulbs avaient été découverts bien avant que l'un d'eux ne s'écrase sur le sol d'Ophiuchus. Les Terriens, d'abord incrédules, finirent par croire à leur existence. Lorsque *Terra* quitta Ophiuchus avec un millier de personnes à son bord, ces gens-là savaient qu'ils ne retourneraient jamais sur cette planète colonisée, mais rejoindraient plutôt une orbite terrestre s'ils réussissaient à domestiquer un de ces corps vivants pour le satelliser.

— Très bien, et à quoi ça va te servir ?

— Un instant.

Elle alla chercher une chemise sur une étagère, la lui tendit. Il aperçut des photographies de Shade, cette masse indéterminée qui se planquait derrière Altaï et que l'on pouvait prendre pour son ombre portée, mais qui disait ombre portée supposait écran pour la recevoir. Or il n'y avait pas d'écran. Donc pas d'ombre portée. Louria avait cerclé en rouge de petites taches plus sombres.

— Des amas d'excréments, assura-t-elle.

Il se retint de hausser les épaules.

— Tu peux te permettre de ricaner, dit-elle sans acrimonie, je comprendrais ton scepticisme. Tu te dis que ce sont des cailloux lunaires, ou des pelotes de poussières agglomérées et tu aurais en partie raison, mais moi j'ai pu les analyser alors que toutes fraîches elles sortaient du cloaque de notre copain Flatty. Et j'ai retrouvé une identité de résultats entre ces crottes-là et celles qu'Aldina Pérou analysait régulièrement.

— Dans ces deux bouquins-là ?

— Non, dans une cyberbibliothèque contenant toutes les données sur les voyages spatiaux, la Lune, Mars, les astéroïdes, Ophiuchus, les Bulbs et tout ce que tu voudras.

— Mais voyons, dit-il, essayant de faire la part des choses. Pour faire une analyse, il te fallait trouver à distance divers éléments. Ensuite, il fallait faire vite car une crotte sortant du trou de balle de Flatty se durcit sous l'action du froid en un centième de seconde, peut-être même plus vite.

— Pas vraiment, car elles sont presque brûlantes. D'après le rayonnement qui s'en dégageait, j'ai relevé une température de quatre-vingt-cinq degrés, pas mal non, et j'ai pu prendre une série de clichés ultra-rapides à raison de vingt-quatre à la seconde. Et j'ai répété l'opération une dizaine de minutes.

— Pourquoi ? Flatty a la diarrhée ?

Malgré ses plaisanteries scatologiques, sa curiosité de chercheur était titillée. Louria avait effectué un travail extraordinaire. Elle avait dû y passer des jours et surtout des nuits, alors qu'il la croyait fâchée et en train de boudier. Un soir il était venu timidement frapper à la porte de son compartiment, mais comme elle ne répondait pas il était reparti, profondément mortifié, se jurant qu'il n'essayerait plus de renouer avec elle. Jusqu'à ce qu'il oublie son humiliation et l'invite à dîner. Il comprenait que ce soir-là, comme tant d'autres, elle ne se trouvait pas chez elle.

— Tu vas communiquer ton rapport à Ann Suba ?

— Qu'elle aille se faire foutre si elle trouve. Il n'en est pas question.

CHAPITRE 37

Averti qu'un hydravion demandait la permission d'atterrir, Lien ne songea pas à Yeuse, mais l'aéroport lui confirma qu'il s'agissait bien de la présidente de la Patagonie occidentale. Le directeur, paniqué à l'idée qu'un grand personnage arrive sans se faire annoncer, demanda s'il devait faire patienter le pilote le temps d'organiser la cérémonie habituelle, avec tapis rouge et policiers en grande tenue.

— Visite privée, dit Lien Rag, ému.

— Il sortit de son bureau, sauta aux commandes du glisseur fabriqué par l'ingénieur Pavakov, ramené par Liensun du Chenal Noir. Son fils espérait que serait lancée une fabrication en série, mais la curiosité disparue, personne ne s'y était intéressé.

Il fonça à travers le terrain pour arriver au pied de l'appareil comme la porte basculait. Yeuse, rayonnante et plus belle que jamais, le vit tout de suite. Des sanglots encombrèrent sa gorge et il se traita de vieux sénile d'éprouver une émotion pareille. Mais proche d'elle, il l'étreignit au vu et au su de tous, la conduisit jusqu'au glisseur, négligeant le directeur du terrain et ses adjoints qui accouraient pour saluer la visiteuse.

— J'ai fâché tout le monde à Punta Arenas en venant te voir, et toi tu mécontentes le personnel de l'aéroport en m'enlevant tel un satyre emportant une nymphe. C'est aussi scandaleux que ce que j'ai fait, mais c'est très excitant.

Il lui caressa le haut de la cuisse et elle soupira :

— Un chef d'État reçoit la présidente d'un pays éloigné et la pelote sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, après un vol de neuf mille kilomètres à quatre cents de moyenne pour économiser l'huile. Vingt-cinq heures et des ratés à quelques kilomètres d'ici à cause des réservoirs à sec. L'auxiliaire que j'ai fait installer depuis quelque temps, attendant l'occasion de faire ce voyage, même chose. J'avais prévenu mon Conseil de gouvernement au sujet des pirates venus du Sud-Est asiatique, mais ils n'y croient pas, pensent que je viens ici me faire sauter par toi et ils n'ont pas vraiment tort. J'ai reçu ton message par les Néos. La Nouvelle-Amsterdam a contacté une communauté religieuse en Patagonie orientale, et comme nos relations sont bonnes, bien que récentes, j'ai su que le dirigeavion avec ton

cousin et son équipage avait disparu. Je croyais te trouver dans tous tes états, mais visiblement... le pluriel est inutile.

Il avait pris la liberté de snober le directeur de l'aéroport, mais ne pouvait vexer le président de l'Assemblée et il fit le crochet pour que Yeuse puisse le saluer. Quinçon devait avoir toute une collection de discours adaptés à chaque personne susceptible de venir le saluer. Des discours interminables et pompeux. Celui qu'il prononça, un discours pour visite privée, n'en finissait pas et tous les membres du gouvernement et les représentants élus paraissaient sombrer dans une torpeur hébétée. Lorsqu'il termina, il y eut un silence qui se prolongea au rythme de quelques ronflements. Yeuse, la première, sortit de sa somnolence et remercia d'une voix un peu criarde pour que chacun se réveille.

Ils purent enfin rejoindre la maison de Lien Rag. Elle protesta pour la forme lorsqu'il l'entraîna dans sa chambre, murmura que c'était inconvenant et facteur de crise diplomatique, mais rien n'y fit.

Plus tard, il chercha à s'excuser, lui dit qu'elle passait avant tous ses soucis, que son cousin Lienty aurait parfaitement compris cette urgence.

Tout en lui préparant une boisson, il expliqua que le baleinier de Farnelle et Danglov naviguait dans l'océan Indien, en direction de l'endroit où l'on avait retrouvé ce débris provenant d'une chaloupe du *Cocky*.

— J'ai aussi demandé à un autre petit baleinier familial de se tenir à une distance égale entre cette zone proche de l'île d'Auckland et des Kerguelen, pour les transmissions radio. Nous recevons les messages de la *Chimère* directement, mais pour répondre nous passons par la Nouvelle-Amsterdam. Sans problème, Pie XIII est intervenu personnellement auprès du supérieur Ludwig pour qu'il établisse un relais automatique. Alone-Vatican grelotte de peur à la pensée que les pirates pourraient revenir.

— Pour quelles raisons le dirigeavion aurait-il disparu ?

— Panne sèche. C'est stupide, mais logique. Il volait à la rencontre de ce petit baleinier ravitailleur qu'il n'a jamais trouvé et pour cause. Nous pensons, Tom-Tom l'a confirmé, que le *Cocky* fut attaqué, son équipage massacré et le bâtiment coulé. Les débris de chaloupe, remontés du fond de l'océan par hasard, étaient déjà recouverts de coquillages que l'on ne trouve que dans les abysses de ces régions-là.

— Mon hydravion est à ta disposition.

— Tu es merveilleuse. Farnelle nous attendra donc à mi-distance pour nous ravitailler. Elle devait livrer sa cargaison, mais en a conservé une bonne

partie, si bien que nous pourrions effectuer toutes les rotations que nous voudrions à partir du baleinier. Je fais d'autre part dresser des cartes météo concernant la semaine où le dirigeavion a disparu. Lorsque le carburant a commencé de manquer, Lienty est passé en position dirigeable, conservant juste un peu d'huile pour que l'aéronef reste gouvernable et que les différentes commandes, les appareils indispensables, fonctionnent. Il n'a pu empêcher que les vents dominants le fassent dériver vers le nord, le nord-ouest ou le nord-est. Je pense que dès qu'il a survolé une terre, il a cherché à s'y poser.

CHAPITRE 38

Lorsque Lienty décida de descendre à terre pour parlementer avec Olivary, Gislake intervint.

— Je ne vais pas vous laisser seul face à cette bande de pouilleux commandés par un cinglé qui fut mon meilleur ami. Il se prend désormais pour Dieu le Père et croit nous impressionner avec sa horde de fondus loqueteux.

— Nous devons parlementer et non menacer, dit sèchement Lienty. Nous sommes coincés, ne pouvons, repartir. Nos relations ne peuvent être dominées par l'hostilité.

— Je vous accompagne quand même.

Celui que l'on appelait le père Sosthène se tenait debout face à l'escalier de l'appareil, faisant corps avec la porte. Il nouait sa jambe droite autour de sa houlette de commandement, à moins que ce ne soit une crosse d'évêque.

— Nous sommes désolés de notre intrusion, commença Lienty, mais nous sommes en panne sèche et avons été forcés de nous poser. Si nous trouvons de l'huile nous repartirons aussitôt. Je suis tout de même très heureux de vous revoir, mon cher Olivary.

— Olivary le pécheur n'est plus, je suis Père Sosthène et je vous prie de me parler avec le plus grand respect. Vous devez me dire Seigneur, user d'un langage dépouillé de tout mot indigne d'être ouï par mes ouailles. Vous ne trouverez pas d'huile ici et je vous somme de repartir. Le Seigneur tout-puissant a voulu vous imposer cette épreuve. Vous vous élèverez et irez au gré des vents, selon sa volonté.

— Arrête tes conneries, rugit Gislake. Nous n'avons même plus assez d'huile pour regonfler les ballonnets. Tu le sais très bien, puisque tu étais le meilleur de nous deux comme spécialiste de ce prototype. Suis-moi à bord pour aller boire un bon coup et tu oublieras ce que tu fais avec cette bande de va-nu-pieds. À moins que quelques petites ne te retiennent ici. J'en vois qui sont bien mignonnes.

Père Sosthène dénoua sa jambe, se retourna et s'éloigna. Il dut faire un signe car la troupe se rapprocha lentement. Du coin de l'œil, Lienty vit que ces hommes et ces femmes se baissaient pour ramasser des pierres. Elles ne

manquaient pas sur ce sol aride.

— Vous êtes content ? dit-il entre ses dents à l'adresse de Gislake. Ils vont nous lapider, oui !

— C'est trop stupide de voir son ami devenu un charlatan.

— Ce n'est pas un charlatan. Il est vraiment pénétré de sa mission. C'est un Néo sincère, sûr d'agir pour la gloire de son dieu et pour sauver les âmes de ces pauvres gens. En attendant, il vaudrait mieux nous mettre à l'abri.

Pourvu que ces pierres ne crèvent pas l'enveloppe et les ballonnets.

Ils reculaient vers l'escalier lorsque les premières pierres commencèrent à les atteindre. Ces gens-là savaient viser, pour que les projectiles blessent et risquent de tuer.

L'équipage ouvrit les baies vitrées et des fusées en jaillirent illuminant le ciel. Le père Sosthène réalisa vite le danger que ce feu d'artifice représentait. De l'autre côté de la haute falaise, les marins inconnus, après avoir chassé les tenanciers du point d'eau, allaient découvrir ces éclairs fulgurants et voudraient en connaître l'origine. Ils finiraient par trouver un passage pour franchir ces parois abruptes.

D'un geste, il arrêta la lapidation. La foule s'éloigna du dirigeavion. L'équipage cessa d'envoyer des fusées de signalisation. Lienty et Gislake rejoignirent les autres.

— On leur a foutu une sacrée frousse, s'écria Keverny, le mécano qui remplaçait justement Olivary.

— S'ils ont vraiment eu peur, dit Lienty, ce n'est pas de nos fusées, mais peut-être de leurs ennemis, les faux Romains qui autrefois les avaient réduits en esclavage. Ils ne voulaient pas attirer leur attention.

— Mais, dit Gislake, le village de ces mabouls est assez loin d'ici. Là-bas, ils peuvent penser qu'il s'agissait d'un orage, ce qui avec la chaleur ne serait pas extraordinaire.

— Souvenez-vous de ce moment où nous avons contraint ces salopards à libérer les Néos. Nous avons découvert les sources qui alimentaient leur village par de longues conduites. Pourquoi Olivary et les siens sont-ils ici, et non là-bas en train de surveiller le point d'eau ?

En l'écoutant, Gislake reconnaissait la justesse de son raisonnement. Il était possible que les ex-Romains soient revenus s'emparer des sources et chasser les Néos. Ces derniers ne disposaient pas d'armes, et pour lapider les

ennemis il fallait s'en rapprocher. Or les propriétaires des terres fertiles possédaient des armes, anciennes certes, mais efficaces. Olivary, le père Sosthène, prêchait le pacifisme, et déjà quand il n'était que mécano il s'opposait à toute forme de violence. Il admettait cependant la lapidation qui restait dans son esprit un châtement divin.

— Nous pouvons trouver de l'huile chez ces agriculteurs, dit plus tard Lienty. Ils produisent des céréales, mais aussi du soja dont ils tirent de l'huile pour leur consommation personnelle. Ils n'en disposent pas de grandes quantités, cependant il serait bon de s'en préoccuper. Nous pourrions rentrer en contact avec eux, peut-être pratiquer une forme de troc. Avec cent litres d'huile nous reprendrons l'air et irons nous poser à proximité de leur village où nous pomperions un peu d'huile sans espérer faire les pleins. Et cela sans menaces, sans violences, par la persuasion, ajouta-t-il en regardant Gislake.

CHAPITRE 39

Après trente-quatre jours de mer depuis Punta Arenas, le *Jocker* de Songe et Liensun se présenta à l'entrée du port de Cooktown par une nuit de pluie glacée qui par moments s'abattait en grêlons. Comme toujours, les vedettes de surveillance barraient la passe. Les habitants des Kerguelen n'avaient jamais accepté qu'on les supprime, tant ils redoutaient les incursions de forbans. Lorsque le projecteur de l'une d'elles sortit sa silhouette de l'ombre, Liensun cria son nom et celui de son petit baleinier. Par haut-parleur une voix neutre lui demanda d'accoster au poste d'amarrage des visiteurs. Peu de temps après, des policiers montèrent à bord, mais se montrèrent compréhensifs avec le fils du Président. Tout ce qu'ils exigèrent fut qu'ils ne débarquent pas tant que le service sanitaire n'aurait pas vérifié leur bon état physique, ce qui ne serait fait que le lendemain matin.

Ils apprirent que le président Rag s'était envolé avec la présidente Yeuse pour rechercher le dirigeavion dont on n'avait plus de nouvelles depuis plus d'une semaine. L'appareil surveillait l'est de l'océan Indien, en prévision d'une apparition de pirates du Nord. On leur parla du service de ravitaillement mis en place avec le *Dragon* de Farnelle et Danglov, tandis qu'un petit baleinier *Madam* ferait le relais radio entre les différentes unités de recherches, y compris le bateau des Simone. Personne ne savait si Kurty et sa compagne Fleur participeraient aux recherches. Ils faisaient aménager leur nouveau bateau dans l'île MacDonald, au sud.

— Nous repartirons une fois les pleins effectués, annonça Liensun, nous devons aider mon père dans ses recherches. Nous allons précisément dans cette direction.

Songe attendit que les policiers soient repartis pour exprimer ce que cette nouvelle lui inspirait.

— Je n'aurais jamais dû parler de ces pirates asiatiques qui ne se manifestent pas. On m'a crue sur parole et on a mis en mouvement tout un ensemble de mesures. Si je n'avais pas parlé, le dirigeavion ne serait pas perdu. On va penser que j'ai inventé cette histoire pour me faire bien accueillir.

Depuis Punta Arenas, Songe était devenue peu à peu taciturne. Elle s'enfermait dans un mutisme qui restait une énigme. Liensun ne savait jamais si elle l'approuvait ou au contraire ne supportait pas toutes ces pertes de

temps. Elle n'avait pas protesté comme il le craignait, lorsqu'il avait voulu aborder dans la baie des Falkland. Là où existaient, disait-il, des garous qui essayaient de progresser vers une forme de civilisation moins agressive. Ils n'avaient trouvé aucun de ces êtres-là. Par contre, elle avait vu des ossements d'animaux, les charognes abandonnées par des prédateurs que leur approche avait mis en fuite. Elle avait observé le silence, même une fois en haute mer. Mais elle faisait consciencieusement son travail de marin. Et lorsqu'au sud de ces Falkland ils avaient tué des éléphants de mer pour fondre leur lard, elle avait énormément travaillé. Au large, ils avaient rencontré différents temps, une tempête qui n'avait duré que deux jours, des vents contraires, mais ils s'en étaient bien sortis.

Le lendemain, ils obtinrent des précisions sur la position des uns et des autres. Le *Madam* avait déjà atteint la zone qui lui avait été attribuée pour stationner, tandis que le *Dragon* poursuivait sa route. D'après les messages radio, l'hydravion 320 de la présidente Yeuse se trouvait vers le 80^e méridien, soit à mi-chemin de la région maritime où la carcasse d'une chaloupe avait été retrouvée. Les Simone patrouillaient en direction du nord. Ils avaient fouillé l'archipel des Auckland en vain. Ils signalaient qu'une importante colonie de morses pouvait y être exploitée, et Liensun retint ce renseignement précieux pour la suite de son odyssée.

Ils appareillèrent en fin de journée, avec le plein de fuphoc et un ravitaillement en vivres frais et de longue durée. Songe prit la barre une fois la passe franchie, et Liensun s'occupa dans la petite salle des moteurs.

CHAPITRE 40

La *Chimère* descendit vers le sud pour fouiller l'île de Campbell par acquit de conscience, mais Tom-Tom restait persuadé que tombé en panne de carburant, le dirigeavion emporté par les vents dominants, ceux-ci soufflaient de trois directions, sud-est, sud, et sud-ouest, avait été entraîné vers le nord. Lienty était un excellent capitaine de bord qui avait dû réfléchir à sa situation. Il avait certainement guetté l'apparition d'une terre pour tenter de s'y poser et y amarrer solidement son appareil. Sans carburant, il ne pouvait utiliser les filtres à hélium pour regonfler ses ballonnets et se trouvait donc cloué au sol. Un navire ne pouvait que longer les côtes, pénétrer dans toutes les baies, les anses moyennes. Tom-Tom envoyait des commandos fouiller les parages inaccessibles à son bateau, mais en vain. Si le dirigeable se trouvait au centre d'une île montagneuse, et certaines l'étaient, il resterait introuvable.

Les Simone, avec leur petite taille, ne pouvaient prendre le risque de pénétrer dans l'intérieur de ces terres, de crainte d'être attaqués. N'importe quelle population, même la moins querelleuse, en apercevant ces êtres de moins d'un mètre de haut, serait tentée de les provoquer. Centdix se trouvait à bord de la *Chimère* depuis qu'un accord général permettait à tous les signataires de puiser dans les réserves créées jadis par la Guilde des Harponneurs. C'était une autre garnison qui avait relevé celle de Centdix. Le rebelle Naxos, n'ayant pu être ramené à la raison, avait fini par se faire tuer dans des circonstances mal établies, et sa petite troupe s'était rendue.

La plupart du temps, c'était Centdix qui descendait à terre avec une demi-douzaine de ses amis pour explorer les îlots, les zones les plus rébarbatives, mais suffisamment grandes pour cacher l'épave du dirigeavion, si par malheur il s'était disloqué à l'atterrissage.

Le navire faisait cap vers l'île Bounty, au sud-est de la Nouvelle-Zélande. Le Conseil du Tabernacle avait donné son accord pour que l'on visite cette terre ainsi que les autres, les Antipodes, des îlots de sable si bas sur l'eau que parfois des raz de marée les noyaient, et aussi les îles Chatham sur lesquelles on n'avait guère de renseignements. Si ces îles ne donnaient aucun résultat, on remonterait vers la Nouvelle-Zélande. Tom-Tom espérait l'explorer par la côte est, avant de descendre la côte ouest. Mais le Conseil du Tabernacle ne paraissait pas disposé à poursuivre indéfiniment ces recherches. Et il était hors de question qu'on remonte jusqu'au continent australien où régnait une chaleur insupportable. On avait déjà séjourné trop longtemps en Tasmanie, à guetter l'apparition de jonques pirates qui ne se présentèrent jamais.

D'ailleurs, d'après la dernière exploration du dirigeavion, le passage du Serpent Gris n'existait plus, du moins son dernier tronçon était infranchissable.

Ils découvrirent que les îles Bounty étaient habitées par des représentants des anciennes populations polynésiennes qui vivaient là de la pêche et de quelques cultures. Des cocotiers repoussaient et malgré leur jeunesse commençaient de donner des noix dont ces gens-là extrayaient de l'huile. Ils vinrent en pirogue au-devant de la *Chimère*, à bord de laquelle, malgré l'avis contraire de Tom-Tom, le Conseil du Tabernacle avait ordonné que des gardes soient prêts à tirer sur les nouveaux venus. Mais ceux-ci arrivaient avec des fleurs, quelques noix, et même un porcelet vivant.

Ces gens-là racontèrent qu'ils n'étaient que quelques dizaines, mais se débrouillaient fort bien. Ils voulaient faire une grande fête pour les Simone. Lorsqu'on leur demanda quels cadeaux leur feraient plaisir, ils réclamèrent des semences et en entendant aboyer les carolus, ces chiens élevés pour leur viande, ils laissèrent entendre qu'ils auraient aimé en posséder. Ce fut au moment de réembarquer sur leur pirogue que l'un d'eux parla de la jonque qui s'était ancrée pour une nuit au large. Le capitaine n'avait certainement pas trouvé la passe du lagon, comme les Simone.

— Nous avons eu très peur. Nous avons craint qu'elles ne débarquent. Elles paraissaient féroces.

— Pourquoi elles ? s'étonna Tom-Tom.

— C'étaient toutes des femmes. Certaines très grosses, très fortes. Nous les avons vues se battre entre elles comme des hommes, et elles ont aussi tiré sur une petite baleine qui sortait du lagon.

Les Polynésiens s'étaient cachés dans le centre de l'île, surveillant sans relâche cette jonque. Ces femmes marins regardaient souvent vers le lagon, vers la plage, mais n'avaient pas essayé de débarquer. Elles s'amusaient à plonger dans la mer, péchaient dans le récif corallien, puis le lendemain, au milieu du jour, l'ancre avait été relevée et le bateau avait pris un cap ouest-nord-ouest. À ce sujet il y eut quelques discordances. Certains de ces indigènes prétendaient que c'était une direction nord-ouest, mais deux vieux entêtés affirmaient que la jonque se dirigeait carrément vers l'ouest. Et lorsque le capitaine de la navigation tira sur une carte un trait en direction de l'ouest, celui-ci atteignit la pointe de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande.

Songeur, Tom-Tom envoya un message radio, sachant qu'un petit baleinier stationné à mi-chemin des Kerguelen le réémettrait. Effectivement le *Madam* collationna le texte et dit qu'il le retransmettait aussitôt en direction d'un hydravion qui s'approchait d'eux. Un hydravion appartenant à la Patagonie

occidentale, à bord duquel se trouvait Lien Rag. Le message serait également reçu par le baleinier *Dragon*, en route vers l'est.

Satisfait de ces nouvelles, Tom-Tom en fit part au Conseil du Tabernacle.

— C'est une grande mobilisation. Nous détenons, grâce aux habitants de cette île Bounty, une information capitale, mais nous ne savons pas si cette jonque montée par des femmes navigue seule dans l'hémisphère Sud, ou si elle fait partie d'une flotte plus importante. Nous ne pouvons prendre le risque de nous rapprocher de la Nouvelle-Zélande.

Il fit projeter un agrandissement du Sud de la Nouvelle-Zélande, indiqua par un rayon lumineux la terre de Southlan, l'île de Stewart et, entre, le détroit de Foveaux.

— Il y a là quantité de baies, d'anses profondes, voire des sortes de fjords, si j'ose dire, ou de calanques. La carte est ancienne et depuis son élaboration des bouleversements géophysiques ont certainement modifié le relief, comme partout. Le gel a fait éclater des montagnes entières. Il est possible que la flotte de Nacha soit dissimulée dans une de ces failles étroites encastrées dans de hautes falaises. Possible qu'il s'agisse aussi d'une vallée fluviale. Oui, c'est peut-être cela, car une flotte a besoin de grosses quantités d'eau.

— S'il s'agit d'un goulet étroit, fit remarquer celui qu'on surnommait le Vétéran ou l'Ancêtre, Typhise, on peut les coincer dans leur cachette, les empêcher d'en sortir en attendant l'arrivée des renforts.

Les autres membres du Conseil n'étaient pas de cet avis.

— Ce qui me préoccupe, c'est comment cette jonque a pu échapper à notre vigilance. Nous étions en attente du côté de la Tasmanie, nous y avons passé des semaines d'un ennui mortel sous une chaleur épuisante, tout cela pour rien. Pendant ce temps une jonque, et plus sûrement toute une escadre, se faufilait hors du Serpent Gris et venait se mettre à l'affût dans une vallée maritime profonde, critiqua Jila-Jila. Lorsqu'on examine le tracé de ce Serpent Gris, on peut se demander pourquoi Tom-Tom nous a mis en attente en Tasmanie au lieu de choisir la Nouvelle-Zélande, côté est.

— J'estimais que pour se diriger vers les grands lieux habités de l'hémisphère Sud, ce Nacha choisirait d'abrégé sa route en passant entre le continent australien et la Nouvelle-Zélande. Mais je reconnais mon erreur. Il a dû suivre la côte est à la recherche d'une base sûre. Mais une jonque n'annonce pas forcément toute une flotte.

Lien Rag entra en communication avec lui. L'hydravion de Yeuse venait d'atteindre le *Madam* et était en train de refaire ses pleins de fuphoc.

— Nous allons voler vers vous à la vitesse de trois cents kilomètres-heure qui est la plus économique. Nous vous atteindrons dans une dizaine d'heures. Nous pouvons attendre que le gros baleinier *Dragon* ait pris position entre le *Madam* et vous, de façon à ce que nous puissions nous ravitailler. Dans ce cas, nous ne pourrons vous atteindre que d'ici quatre fois vingt-quatre heures.

— Un instant, Lien Rag, je vous rappellerai. Je dois obtenir du Conseil le déblocage d'une certaine quantité de fuphoc prise sur nos réserves de secours. En principe, celles-ci sont incessibles à qui que ce soit. Mais je vais essayer de convaincre le Conseil de vous attribuer un plein en disant que le baleinier nous restituera ce prêt.

Ce fut plus long que prévu, plus mouvementé. Tom-Tom de plus en plus énervé déclara qu'il allait demander à Lien Rag de retarder son vol jusqu'à ce qu'effectivement le baleinier ravitailleur soit en place. Du coup, la discussion se calma et il y eut un profond silence.

— Nous nous réservons trois cents tonnes en cas d'avarie au réacteur, dit Typhise. Tom-Tom nous demande cinquante tonnes. N'est-ce pas dérisoire ?

— C'est le principe, hurla Jila-Jila. Si nous commençons, nous nous retrouverons un jour sans réacteur et sans huile. En train de dériver en plein océan.

— Resteront les voiles tout de même, remarqua Typhise. Elles contribuent pour cinquante pour cent à notre navigation, et si on ne les établit pas plus souvent c'est que nos gabiers sont paresseux ou ont la frousse de grimper à la mâture.

Nouvelles vociférations, mais finalement le Conseil, à une voix de majorité, celle prépondérante de Tom-Tom, accepta de fournir cinquante tonnes d'huile à cet hydravion.

CHAPITRE 41

Une heure avant le décollage de l'hydravion, le radio reçut un message de la *Salamandre* que commandait actuellement Grathe, depuis la démission de Kurty. Ce garçon avait appris que plusieurs navires et le dirigeavion participaient à la traque de jonques pirates, et il désirait se joindre à ces recherches. Il venait de quitter la zone taboue avec le plein de fuphoc et se déroutait vers le nord, sans trop savoir où aller. Lien Rag lui ordonna de mettre le cap sur l'île Bounty, à l'est.

— Combien de jours seront nécessaires pour que tu y arrives ?

— Pour l'instant nous bénéficions d'un bon vent et malgré son chargement le baleinier avance à quinze nœuds à l'heure. Nous comptons parcourir au moins trois cents nœuds par vingt-quatre heures, sachant que dans la nuit les vents faiblissent toujours.

— Huit jours ?

— Dix, mais si le vent faiblit nous marcherons aux moteurs.

C'était un bon capitaine, toutefois pour l'instant il connaissait quelques réticences de la part de son équipage. Il avait fallu presque entièrement renouveler celui-ci à la suite de la mutinerie d'Anadyrgrad, mais aussi parce que pour de longs mois, voire des années on n'avait plus besoin à bord de harponneurs, de dépeceurs, de fondeurs de lard de baleine. Le voilier allait se remplir de fuphoc aux grandes réserves de l'Antarctique et venait le vider à Cooktown, repartait peu après pour recommencer. Les nouveaux marins restaient sur leurs gardes envers un capitaine homosexuel qui vivait en couple une fois à terre avec un ami. Pourtant, Grathe n'avait jamais mêlé son travail de marin à sa vie privée, mais il devait prouver ses qualités maritimes.

Avant de débarquer l'ancien équipage, il avait obtenu de Lien Rag que celui-ci reçoive une sorte de salaire minimum. Aucun de ces hommes ne trouverait à embarquer, car les capitaines et les patrons se méfiaient de gars susceptibles de se mutiner. Mais Grathe, à juste raison, expliquait que si la *Salamandre* devait un jour reprendre la chasse à la baleine, on retrouverait ces spécialistes du harponnage, du dépeçage et de la fonte, rapidement. Danglov et Farnelle, eux, avaient conservé leur équipage pour effectuer ces rotations monotones entre la zone taboue et les Kerguelen. En sacrifiant ainsi ces deux superbes bateaux à une tâche indigne d'eux, Lien Rag agissait en toute

connaissance de l'avenir. Leur part de fuphoc serait rapidement transportée aux Kerguelen, stockée, et la chasse reprendrait d'ici deux ans. Il y avait aussi des baleiniers plus petits qui faisaient les allers-retours, certains remorquant des barges. Loin derrière venaient les tankers de Yeuse, puis les barges touées par le *Staple* du capitaine Césaire. À son sujet, Lien Rag s'étonnait qu'il n'ait pas réagi lorsque Songe avait révélé qu'une flotte de pirates asiatiques se proposait de ravager l'hémisphère Sud. Pourtant, lors de la conférence de la Mer de Weddell, le représentant des îles Crozet avait accompagné Césaire aux discussions. On ne l'avait guère entendu, mais les Crozet avaient signé pour accepter leur part de fuphoc. Comptaient-elles sur leurs puissants moyens de défense pour soutenir un siège et mettre les jonques en fuite ? Pourquoi ne manifestaient-elles pas quelques velléités de solidarité avec les autres ? Même le Vatican venait de proposer la participation de l'un de ses dirigeables, *Vatican-Saint-Jean*, à la surveillance de l'océan Indien. Évidemment, Pie XIII n'entendait pas se compromettre dans une action militaire, mais Lien Rag estimait que l'arrivée prochaine de cet aéronef intensifierait les recherches concernant le dirigeavion.

À part le débris de chaloupe du *Cocky*, le petit baleinier qui devait ravitailler le dirigeavion en plein océan Indien, on n'avait rien de plus sur sa disparition. Même les Simone ne savaient rien. Le seul élément nouveau était la présence de cette jonque à l'équipage féminin, aperçue par les habitants de l'île Bounty.

L'hydravion reprit l'air. Lien Rag trépignait quelque peu car l'appareil n'était en rien comparable au dirigeavion. Il manquait de puissance, de confort, exigeait une maintenance constante de la part des mécanos embarqués.

Au moins une fois par jour il fallait amerrir, à condition que la mer fût calme avec un clapot inférieur à quatre-vingts centimètres, pour effectuer des réparations.

C'était surtout le système électronique des commandes qui péchait le plus. Lien Rag pensait à ses propres mécanos, Gislake, surtout à Olivary devenu une sorte de prophète ou de gourou dans un groupe néo de la Nouvelle-Zélande. Il regrettait l'homme et l'électronicien.

Mais lorsque Yeuse venait le rejoindre, il se demandait pourquoi se faire encore du souci pour ces ennuis matériels. Le dirigeavion retrouvé, et la menace pirate inexistante, il se retirerait du pouvoir. Lienty refusait de le remplacer, mais peut-être reviendrait-il sur sa décision. Sinon on trouverait un autre président. Et Yeuse était bien décidée à la même renonciation.

D'ici quelques jours le *Dragon* les rejoindrait avec à son bord Jael, sa femme. Il n'avait pas essayé de la revoir quand le baleinier était à quai à

Cooktown, mais Farnelle lui disait qu'elle vivait dans la solitude. Parfois elle venait partager un repas dans le carré, sinon elle se faisait servir en cabine ou bien ne mangeait pas. Personne ne savait comment elle occupait ses journées. Elle ne se souciait plus de personne, pas même de sa fille Fleur, et n'essayait jamais d'avoir de ses nouvelles, attendant toujours que Farnelle s'en soucie. Dire qu'à une époque elle avait harcelé nuit et jour Lien Rag pour qu'il lui procure la possibilité de rejoindre Fleur dans l'hémisphère Nord, qu'il lui fasse franchir la Ceinture de Feu. Il avait fini par obtenir l'aide des Hommes-Jonas qui avaient embarqué sa femme à bord de leur solinas. Celle-ci plongeait très profondément pour éviter les eaux très chaudes de l'équateur, remontait à la surface au-delà du tropique du Cancer. Jael avait enfin retrouvé sa fille et dès lors l'avait accablée de prévenances, s'était transformée en mère possessive. Lors de l'évasion de Kurty et de son équipage immobilisés dans le Chenal Noir, Jael s'était conduite héroïquement, pilotant une grosse locomotive-remorqueur sur des milliers de kilomètres. Mais de retour aux Kerguelen elle avait plongé dans une indifférence totale. Pour finir elle vivait constamment à bord du *Dragon*, ne mettant plus jamais le pied à terre lorsque celui-ci accostait aux Kerguelen. Lien Rag invitait Farnelle, Danglov, et laissait entendre qu'elle serait la bienvenue, mais elle s'enfermait dans sa cabine.

Dans cet hydravion de trois cent vingt tonnes les aménagements laissaient à désirer. Yeuse, en tant que présidente, bénéficiait d'une cabine assez réduite, d'une salle d'eau. Le chef pilote aussi disposait d'une cabine, mais c'était tout. On trouvait un salon, et le reste de l'appareil était consacré aux réserves d'huile et à l'outillage. D'abord surpris par l'abondance de pièces détachées et d'outils, Lien Rag ne pouvait qu'approuver cette précaution.

Dès le départ, Yeuse avait souhaité qu'il partage sa cabine. Ainsi l'équipage ne serait pas tenté de faire des suppositions plus ou moins douteuses.

— Je ne comprends pas que Jael n'ait jamais tenté de revoir Songe. Depuis le temps qu'elles étaient bonnes copines et ensemble ont effectué des opérations économiques ou financières d'une grande audace. Elles voyageaient dans toute l'Asie, négociaient les passages de leurs convois auprès des petits royaumes, des baronnies, des Compagnies familiales multiples, avaient toutes les audaces, se moquaient du qu'en-dira-t-on.

Lien Rag trouva dans le ton de Yeuse une certaine allusion déplaisante.

— Jael s'efforçait de vendre le fuphoc que je ramenaïs de l'île aux Phoques de la province du Mexique qui t'appartenait alors. C'est vrai que Songe et elle prenaient des risques, mais elles réussissaient souvent leur coup.

— Tu n'as jamais eu de soupçons ?

— Quels soupçons ? Elles m'auraient escroqué sur le prix de vente de l'huile ?

— Non, sur leurs relations.

Lien Rag resta silencieux. Il n'aimait pas le tour que prenait cette discussion. Il ne comprenait pas que Yeuse, même après tant d'années, ait oublié ses propres faiblesses sentimentales pour Floa Sadon, avant que celle-ci n'accède à la présidence de la Transeuropéenne, et peut-être pendant celle-ci. Floa Sadon avait fini fusillée par des révolutionnaires. En fait, on aurait fusillé son cadavre. Elle se serait empoisonnée ou aurait succombé à une attaque cérébrale.

— Excuse-moi, murmura Yeuse, ce ne sont que des ragots, mais ils se répandaient partout.

Pour vendre dix litres d'huile, Songe, à cette époque-là, aurait couché avec n'importe qui. Mais Jael était-elle aussi vénale ? Lorsqu'ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, il avait cru rencontrer une jeune fille à peine expérimentée. Jael rêvait de lui depuis qu'elle l'avait forcé à coucher avec sa mère pour engendrer Liensun. Avec une innocence perverse, elle servait alors d'entremetteuse pour satisfaire les désirs de maternité de sa mère.

Peu après, il se rendit dans le salon pour rester seul. Il n'aimait pas que Yeuse colporte ainsi des sous-entendus diffamatoires. Il ne pensait pas que Jael aurait accepté d'avoir une aventure avec Songe, mais celle-ci était plus dangereuse qu'on ne le pensait. La sexualité était son moteur de réussite sociale. Il détestait que Liensun et elle se soient unis, certainement pour le pire. Il n'appréciait pas que Liensun et elle les rejoignent dans les circonstances dramatiques actuelles.

CHAPITRE 42

Lienty et ses hommes aperçurent le village pseudo-romain à peu de distance et s'arrêtèrent pour examiner l'endroit. Les habitants savaient que leur garnison surveillant le point d'eau, à une journée de marche, avait été massacrée et se tenaient prêts à repousser une attaque. Des patrouilles arpentaient les rues à angle droit et les maisons avaient toutes leurs ouvertures closes.

C'est en vain que l'équipage avait essayé de regonfler les ballonnets du dirigeavion avec le peu d'huile stagnant dans les soutes. Les filtres à hélium n'avaient pas fonctionné et Lienty avait décidé de prendre la tête d'un commando. As négocieraient ou obtiendraient de force une certaine quantité d'huile de soja. Ils en chargeraient quelques charrettes auxquelles ils attelleraient des bœufs. Personne dans son groupe ne savait comment on pouvait forcer ces animaux à tirer un véhicule, mais ils espéraient que les faux patriciens romains les aideraient de gré ou de force.

— Écoutez-moi, dit-il à ses compagnons. Je vais me rendre seul dans le village pour parlementer. Je vais leur expliquer qu'une bande d'inconnus a tué les leurs, là-bas aux sources, et je leur proposerai notre alliance. Si ça marche, nous repartirons avec de l'huile de soja et une escorte. Nous mettrons en fuite ces pirates et partagerons la production d'eau. Si les Asiatiques ancrés plus bas dans la vallée maritime en reçoivent, peut-être s'abstiendront-ils de nous attaquer. Entre-temps, si le dirigeavion prend l'air et les survole pour les intimider, ça peut marcher, mais je ne vous garantis pas le succès. Seulement nous n'avons pas le choix.

Pour cette expédition de surveillance, l'équipage avait été renforcé au départ des Kerguelen. Outre les navigants habituels, des radios, des mécaniciens non spécialisés en aéronautique mais férus en électronique, Lienty disposait d'une dizaine de recrues baptisées supplétifs. Ils étaient bien armés et surtout prêts à tout. Leur chef, Joffran, avait un passé de policier au service du Kid, président de la Compagnie de la Banquise. C'était un meneur d'hommes.

Il suivit à la jumelle la marche de Lienty vers le village, bien décidé à intervenir si ça tournait mal. Depuis une sorte de tour, un silo à grains, on dut l'apercevoir car il y eut une grande effervescence à proximité.

— Soyez prêts, les gars. On va voir comment se passe le contact. Lienty

agite son tissu blanc, mais je doute que ça rassure les autres. Les gars qui ont la pétoche sont les plus dangereux, retenez bien ça.

Pourtant des hommes en armes, des archers avec des revolvers anciens à la ceinture, s'approchaient lentement, leurs arcs bandés, mais dirigés vers le ciel. Un gros homme en robe courte, ce qui fit ricaner Joffran, se détacha de la petite troupe, avança à petits pas ridicules vers Lienty. Ce dernier, immobilisé, écartait les bras pour montrer qu'il n'était pas armé.

— Bon, si on le laisse parler, il emportera le morceau. C'est un bon orateur et il les mettra dans sa poche.

Lienty tendit le bras vers l'est, pour parler des sources, de la garnison massacrée. Son bras désignait ensuite le sud pour indiquer que les agresseurs étaient venus de cette direction. Il le leva ensuite vers le ciel.

— Là, dit Joffran, il jacte sur le dirigeavion. Je ne sais pas si ça va marcher. Les autres sont foutus de l'écouter poliment, puis de rentrer se claquemurer chez eux. Les pirates, on suppose qu'il s'agit de pirates bien qu'on n'ait pas vu leurs jonques, oui, je disais que les pirates c'est autre chose que ces Néos affaiblis. S'ils ne les chassent pas des sources, ils n'auront plus d'eau pour leurs terres et leur bétail. Il va falloir qu'ils se montrent un peu plus courageux et combatifs.

La discussion s'éternisait, mais les archers avaient débandé leurs arcs, rangé les flèches dans les carquois et le gros homme se retournait à demi pour montrer quelque chose. Joffran pensa que c'était un hangar dans le fond d'une rue. Là-bas, Lienty émerveillé entendait le chef des patriciens lui dire qu'ils gardaient dans des fûts trois cents hectolitres d'huile de soja.

CHAPITRE 43

Nacha apprit que ses hommes de garde aux sources de la rivière avaient été attaqués et forcés de s'enfuir, après avoir perdu trois pirates écrasés sous les énormes rochers qui tombaient du haut de la falaise. Il entra dans une colère froide, dont Arbaï redoutait les effets pour plus tard, une fois en sa compagnie. Forcé et contraint de regagner le bord de son seigneur, il ne pouvait oublier Juzna et sa tendresse. Au lieu de le dévorer en ogresse cruelle, elle l'avait amoureusement dorloté.

— Il faut envoyer des forces pour reprendre ces sources, dit Nacha.

— Seigneur, pour l'instant la rivière coule et vous risquez d'user tous vos hommes dans cette continuelle guerre pour l'eau. Vous allez massacrer les nouveaux venus, mais d'autres viendront massacrer les nôtres et ainsi de suite. Pendant ce temps les ennemis nous recherchent.

Nacha, qui réfléchissait à autre chose, sursauta.

— Que veux-tu dire ? Qui nous recherche ?

— Nos véritables ennemis. Je les ai vus qui survolaient cette terre.

— Qu'as-tu vu ?

— Un drôle d'appareil, ni dirigeable ni hydravion, comme je n'en ai jamais découvert sur les photos. Ces photos dont vous devez vous souvenir et qui datent de l'époque où ces machines volaient pour le Consortium des Bonzes.

— Tu as vu le dirigeavion ?

— Juste comme je venais de guetter ces pouilleux et leur chef, des Néos inoffensifs. J'ai eu peur et j'ai préféré descendre rejoindre la garnison. Je ne leur ai rien dit. Eux n'avaient rien à me signaler. Je suis revenu ici en croyant avoir rêvé, mais comme les gardes de l'eau ont été mis en fuite, je me permets de vous raconter ce que j'ai surpris dans le ciel.

— Tu penses que le dirigeavion nous a survolés et découverts au fond de cette vallée si profonde qu'elle est plongée dans une demi-obscurité ?

Arbaï avait noté que l'objet volant venait plutôt de l'est et n'avait pas survolé la gorge profonde où se cachait la flotte, mais il voulait rabattre de la

superbe de Nacha, se venger qu'il ne l'ait pas laissé à bord de la jonque des femmes, se venger aussi du refus de son maître de reprendre le pauvre Kérian à son bord. Le délégué Aiguilleur avait besoin de soins énergiques et le chirurgien du navire amiral était le meilleur de la flotte. Arbaï ne savait lui-même pourquoi il voulait sauver ce garçon, de peu son aîné. Depuis qu'il n'était plus sur la même jonque que lui, il s'en inquiétait fort.

— Je le crains, Seigneur.

— Nous l'aurions détecté.

— Il faisait sombre, Seigneur.

— Il serait repassé ou aurait stationné au-dessus de nous ?

— Il a dû prendre des photographies et ensuite est allé prévenir ses amis. Je vous le dis, Seigneur, nous pourrions nous laisser coincer dans cette gorge profonde qui s'enfonce de deux kilomètres dans la montagne.

Il voyait les poings de Nacha se serrer convulsivement, et c'était le signe d'une grande incertitude chez son maître.

— Toi et Juzna n'avez jamais aperçu ce dirigeavion, lors de votre reconnaissance au large ? Il serait venu d'un seul coup, comme par magie ? Pendant des jours et des jours vous avez fouillé l'océan dans ses recoins, m'avez-vous dit. M'auriez-vous menti ? Ou bien toi et Juzna forniquiez tant que l'équipage se souciait peu de cette mission, alors que la capitaine s'en donnait à cœur joie dans sa cabine.

Inquiet, Arbaï l'assura qu'ils avaient ouvert l'œil nuit et jour et que Juzna avait placé des vigies dans la mâture.

— Et si ce dirigeavion avait atterri ? Pourquoi pas ? dit Nacha en s'arrêtant devant son jeune valet.

— Je ne pense pas, Seigneur.

— Moi, si. Et je vais t'envoyer en patrouille avec une bonne bande de brutes. Vous reprendrez les sources et fouillerez le coin. Au besoin, ramenez des prisonniers qu'on les fasse parler. Des Néos par exemple. Ils ont peut-être aperçu le dirigeavion.

CHAPITRE 44

Tom-Tom insista pour participer à cette patrouille aérienne au-dessus de la Nouvelle-Zélande. Lien Rag le prévint que ce ne serait pas un vol de la qualité de ceux du dirigeavion. Les turbos mal insonorisés étaient bruyants, ne cessaient de tourner qu'une fois l'appareil amerri ou atterri. Une fois à très haute altitude, les ballonnets gonflés, le dirigeavion pouvait planer en silence, utilisant les courants et les ascendances.

— À cause des moteurs, nous devons voler en tenant compte du vent. Leur bruit ne doit pas alerter les marins de cette jonque mystérieuse. Mais d'un autre côté, j'aimerais que mon cousin, s'il attend les secours dans le coin, sache que nous sommes proches.

Ils déployèrent la carte de Tom-Tom, plus détaillée que celle du bord.

— Si la jonque des femmes a rejoint son port d'attache, ce dernier est dans le détroit de Foveaux. Maintenant il est possible que le bateau pirate ait continué vers l'ouest, mais où ? Au-delà de ce détroit, c'est l'océan Indien sur des milliers de kilomètres, avec la Nouvelle-Amsterdam et les Kerguelen en dessous. Je ne pense pas qu'une seule jonque, même montée par des femmes aguerries, pourrait se risquer à attaquer mon pays.

Le chef pilote se montrait réservé sur ce vol de reconnaissance, toujours à cause du vacarme de son appareil. À moins de voler à cinq mille mètres, tout ce qui vivait dans cette zone les entendrait venir plus d'une demi-heure avant qu'ils ne soient visibles et aurait le temps de pointer les missiles. Ou des canons à tir rapide, redoutables.

Sachant qu'il allait la fâcher, Lien Rag ne proposa que pour la forme à Yeuse de rester à bord de la *Chimère* et n'eut pour toute réponse qu'un haussement d'épaules.

— Nous allons remonter vers le nord et entreprendre notre retour une fois à hauteur du passage entre les deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Si les vents restent au sud-est, comme c'est le cas en ce moment, tout ira bien.

— Pour une bonne visibilité nous devons voler à moins de deux mille mètres, dit le chef pilote, faute d'un équipement meilleur que celui dont je dispose.

— Je me demande, dit soudain Lien Rag, si Lienty n'a pas cherché à se

poser dans l'île du Sud, espérant obtenir d'Olivary une certaine solidarité. Je sais que ce dernier a basculé dans une sorte de mégalomanie religieuse, mais il ne peut nous renier totalement. Le dirigeavion n'a plus d'huile pour voler et il existe dans ces terres arides des plaines favorables à un atterrissage d'urgence. Un de nos mécanos, Gislake, est un grand ami d'Olivary et peut éventuellement le convaincre d'accueillir l'appareil et l'équipage.

Une fois en vol, ils reçurent un appel radio du *Dragon*. C'était Farnelle qui parlait, Danglov un peu sourd détestant le faire.

— Nous approchons de notre position avec le plein de fuphoc. Avez-vous des nouvelles ?

— Nous volons vers la Nouvelle-Zélande, une terre en partie dévastée par le réchauffement brutal après la glaciation. Nous avons quelques doutes sur une jonque aperçue par les habitants d'une île. Peut-être effectuait-elle une mission de reconnaissance et a-t-elle rejoint le gros d'une flotte qui se dissimulerait dans le détroit de Foveaux, dans une gorge cernée de montagnes, où les échos radars ne peuvent pénétrer. L'observation directe est donc nécessaire et c'est ce que nous allons faire.

Lien hésita avant de demander :

— Jael est auprès de toi ?

— Elle n'est pas sortie de sa cabine depuis que nous avons quitté Cooktown.

Lien Rag rejoignit son fauteuil dans le petit salon où Tom-Tom disparaissait dans le sien, tout en discutant avec Yeuse.

CHAPITRE 45

Movane ignorait la raison de cette convocation auprès du directeur Halchiom qui en avait fixé l'heure en fin de journée. L'amabilité de cet homme, ses questions apparemment sympathiques sur ce qu'elle pensait de son séjour, au lieu de la détendre la rendirent encore plus méfiante dès le début.

— Verharen, le neurologue, m'a fait part de vos entretiens et de vos révélations sur votre don.

— Mon don ?

— Celui de télépathe. Vous pensez que le sphale Zixiss ne vous agresse pas car vous projetez dans son cerveau l'image réelle de ce que vous êtes, une jeune humaine. Il ne vous confond donc pas avec le reste des gens qui pour lui ne sont que des laineux, ses ennemis héréditaires. C'est très intéressant.

— Cela se passait à mon corps défendant, jusqu'à ce que je découvre la raison de mon immunité face à Zixiss, un peu par hasard. Dès lors, j'ai effectué plusieurs expériences, notamment j'ai imaginé que j'avais une gueule de crocodile et il a enregistré aussitôt cette image. Par contre, la réciprocité n'existe pas, car les sphales savent protéger leurs pensées intimes. Zixiss dit que chez eux la succession des pensées refuse toute ingérence étrangère.

— Pouvez-vous me dire ce que je suis en train de penser en ce moment ?

Interloquée, elle ne sut que répondre, rougit. Pour rien au monde elle n'essayerait de pénétrer dans l'esprit de cet homme. Pour elle ce serait comme ouvrir son vêtement pour le toucher.

— Je ne pense pas pouvoir vous le dire, murmura-t-elle. Par hasard j'ai découvert mes possibilités vis-à-vis de Zixiss, mais c'est tout.

— Je pense qu'avec un entraînement quotidien, sous la direction de Verharen, vous ferez des progrès considérables.

Elle connaissait trop les arrière-pensées de ce neurologue pour se confier entièrement à lui. Et soudain elle réalisa que sa répugnance envers cet homme découlait justement de ses pouvoirs insoupçonnés de télépathe. Sans qu'elle s'en rende compte, elle avait dû découvrir dans son esprit de séducteur des images osées la concernant, des intentions choquantes.

— Je ne veux pas cultiver ces possibilités, déclara-t-elle avec fermeté.

Le directeur soupira et la regarda fixement.

— Movane Marqua, vous n'êtes pas un cas d'espèce. Nous savons que plusieurs télépathes se sont manifestés au cours des siècles et qu'il doit en exister en ce moment quelques-uns dans la communauté des exilés de Flatty, dont évidemment vous. Ici, vous êtes la seule, mais les personnes possédant ce don extrasensoriel sont toutes descendantes de colons d'Ophiuchus. Et cette particularité a même été étudiée par un professeur s'intéressant aux phénomènes extrasensoriels ou paranormaux. Il en vint à affirmer que le séjour de certains individus, sur cette planète, les dota de qualités nouvelles. Soit par modification d'un gène, soit par absorption d'une substance. Cette constatation fut faite aussi bien dans notre Bulb que dans le premier qui fut satellisé autour de la Terre. Et nous savons que le fils de ce célèbre Lien Rag, dont la mère était Rousse, fut un télépathe et un télékinésiste extraordinaire. N'avez-vous jamais essayé de manipuler des objets à distance ?

Sans trop savoir pourquoi, elle rougit une fois de plus, comme si cette question recelait des intentions grivoises. Elle secoua la tête, murmurant qu'elle n'avait jamais eu ce genre d'envie.

— Nous avons besoin de vous et de votre don, Movane, et je vous demande au nom de notre communauté, au nom de tous ceux qui comme vous viennent de Flatty, d'y réfléchir. Je suis certain que le docteur Verharen vous aidera à développer votre don.

— Je ne veux pas du docteur Verharen, dit-elle avec force. Je ne veux pas développer ce don, je n'envisage pas de plonger dans les pensées d'autrui, de fouiller dans leurs secrets. Je trouve ça trop répugnant. Je veux rester moi-même, normale, surtout pas différente des autres.

— Dites-moi alors, Movane Marqua, en quoi vous êtes utile à notre communauté ? Ce centre aménagé ici depuis longtemps ne fonctionne que grâce au travail de tous. Quel est votre apport, sinon gratter la roche pour dégager l'orteil d'un squelette ? Vos études en astronomie s'annonçaient brillantes et deviennent médiocres. J'ai ici un rapport du professeur Bourguine qui ne cache pas sa déception.

L'abominable hypocrite ! Elle l'avait remis en place la dernière fois qu'ils se trouvaient ensemble dans la nacelle d'un télescope et il ne l'avait pas admis. Poussée à bout par les allusions et les sarcasmes de ses compagnons d'études, elle avait dit son fait à cet homme et il s'était vengé. Elle fut sur le point de tout raconter à son interlocuteur, mais s'arrêta juste à temps. Elle venait déjà de refuser de travailler avec Verharen, laissant entendre qu'il la harcelait, et maintenant elle accuserait Bourguine ? Halchiom allait la prendre

pour une obsédée sexuelle voyant des suborneurs partout.

— Nous ne pourrions vous garder comme étudiante, comprenez-vous ? Nous vous trouverons un emploi parmi le personnel technique.

Elle allait se retrouver femme de ménage ou aide cuisinière.

— Évidemment, nous pourrions vous exclure de notre centre de formation, mais éviterons de le faire par prudence. Nous n'aimerions guère savoir qu'une ancienne étudiante se retrouve parmi les Terriens d'origine, risquant à tout moment d'être arrêtée par la police.

Elle n'avait pas du tout envie de quitter cet endroit, malgré ses différents ennuis. Une fois en dehors de ces installations, elle ne se sentirait pas en sécurité. Elle ignorait où se trouvaient ses parents. Recherchés par la police pour être interrogés, ils se cachaient chez des gens venus de Flatty.

Ne voulant pas avoir l'air de céder trop vite, elle se leva.

— Je vous remercie et je vais attendre ma nouvelle affectation. Au revoir.

Surpris, il lui fit signe de s'asseoir. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle se résigne à un emploi subalterne, plutôt que d'accepter de travailler son don avec le docteur Verharen. Les yeux baissés, elle savoura son petit triomphe.

— Le docteur Verharen dirige un groupe d'étudiants en neurologie et également en psychologie. Nous avons parmi eux des jeunes gens très brillants. Je pourrais vous faire rencontrer un certain Kan, Ed Kan qui sera à même de vous aider à développer vos possibilités. Je dis dans son dossier que c'est un élément sérieux, très aimé de ses condisciples.

— Je veux bien le rencontrer, mais sous toutes réserves. Je voudrais savoir ce que vous voulez faire de moi si je parviens à devenir une télépathe capable de fouiller dans le cerveau des autres. Ce sera dangereux pour tous, si je parviens à ce stade-là. Pour tout le monde, répéta-t-elle en le fixant avec le sourire.

Peut-être avait-il déjà évalué les risques, car il resta serein.

— J'ai réfléchi à tout ça avant de vous demander de venir.

— D'autre part, si Ed Kan ne me donne pas envie de continuer ma formation avec lui, je suis prête à assumer n'importe quel emploi, même le plus modeste.

Et c'est alors que pour la première fois elle fut saisie par l'expression d'une pensée intime : « sacré caractère, se disait en cet instant Halchiom, belle

filles mais décidée... ».

Elle faillit répéter ce qu'elle venait d'enregistrer, mais se contenta d'un petit salut discret et quitta le bureau du directeur. Jamais jusqu'à présent elle n'avait ainsi reçu une bouffée de pensées appartenant à son vis-à-vis. Ou bien elle n'y avait pas prêté attention. C'était peut-être l'explication, car depuis la découverte de ce don grâce à Zixiss, elle était beaucoup plus vigilante.

Elle n'était pas mécontente. Elle ne dépendrait plus de Verharen et pourrait envoyer promener Bourguine sans être chassée des cours d'astronomie.

— Tu as l'air joyeuse, lui dit Wirmeil, le premier garçon qui l'avait accueillie à son arrivée dans ces installations souterraines.

Elle soupçonna qu'il était déçu de la voir sortir souriante de chez Halchiom. Elle ne le soupçonna pas, elle le lut vraiment dans le cerveau de ce petit mesquin.

CHAPITRE 46

Joffran et ses supplétifs regrettaient que leur patron se soit réconcilié avec ces guignols déguisés en Romains. Ils auraient aimé en découdre avec eux, mais disciplinés acceptaient la situation. Ils escortaient, en compagnie de ces archers ridicules, le convoi de charrettes tirées chacune par un attelage de bœufs. Dix charrettes transportant chacune de gros tonneaux. En tout dix mille litres d'huile de soja prenaient un chemin long, mais détourné, qui permettrait d'atteindre le dirigeavion sans être vu.

L'ancien consul de ces faux Romains, Cornélius, avait été remplacé par Domicius. Ce nom d'emprunt cachait le véritable, Dismith. Les anciens titres de baron, de seigneur, avaient été supprimés et la nouvelle équipe essayait d'avoir les pieds sur terre. Domicius avait discuté point par point avec Lienty Ragus.

— Nous voulons bien que les... Néos se chargent de la surveillance des sources, mais nous aurons là-bas un petit corps de garde pour veiller à la répartition de l'eau. Vous serez les garants de cet accord et régulièrement vous viendrez ici même vous assurer que ce vieux fou furieux de prophète tient parole.

Par chance, Gislake était resté à bord du dirigeavion pour le surveiller. S'il avait entendu traiter son ami de vieux fou, il aurait réagi violemment, même si dans son for intérieur il le qualifiait pareillement. Une fois parvenu à destination, Lienty devrait convaincre le père Sosthène, puisque père Sosthène il y avait, d'accepter cet arrangement. Il lui ferait remarquer que s'il privait d'eau les tenanciers des terres fertiles, il devrait surveiller les sources et les défendre autrement qu'à coups de pierres. Bien sûr, depuis la haute falaise, les Néos avaient mis en fuite les Asiatiques, en faisant rouler dans le vide des rochers énormes, mais ces gens-là reviendraient en plus grand nombre et la guerre n'en finirait pas. Lorsqu'il avait quitté ces lieux, le père Sosthène avait vaguement promis de détourner une part de l'eau vers la rivière qui se jetait dans la calanque où les jonques étaient ancrées. Lienty ne les avait pas vues, mais certains Néos les avaient observées et comptées. Elles étaient trente-quatre. Songe avait bien dit la vérité en annonçant l'arrivée prochaine d'une forte armada de pirates.

Joffran, qui s'ennuyait ferme à suivre le rythme fort lent des bœufs, se rapprocha de Lienty. Avec respect, il avait un grand sens de la hiérarchie, il lui demanda si ce grand nombre de barriques suffirait.

— Dix mille litres représentent un peu moins de dix tonnes, l'huile étant plus légère que l'eau. Nous gonflerons les ballonnets et pourrons décoller. En économisant le carburant, c'est-à-dire à petite vitesse, nous pourrions parcourir environ mille kilomètres, deux mille si les vents ne sont pas contraires. Mais je ne cherche pas à quitter immédiatement cet endroit, sachant que la flotte des pirates s'y cache. Avec de l'huile nous ferons marcher les alternateurs, produirons assez de courant pour émettre sur toutes les fréquences de façon continue. Quelqu'un captera bien notre appel. Dès que j'aurai un contact, nous bombarderons la flotte.

— Avez-vous une idée de cette calanque au fond de laquelle ils se cachent ? Les Néos ont dit que les parois paraissaient se rapprocher en montant vers le ciel. Vos bombes réussiront-elles à atteindre leurs objectifs ? Les pirates disposent m'a-t-on dit de canons rapides qu'ils peuvent orienter tous azimuts. Après que le président Lien Rag les a interceptés, à la suite de la mise à sac de Vatican-Alone, ils seront sur leurs gardes et chercheront à nous abattre.

— Si ces parois se resserrent vers le haut et gênent notre bombardement, elles gêneront également leurs artilleurs, non ?

Domicius assistait à cette conversation et lorsqu'il le put exprima le souhait que ces pirates soient tous exterminés.

— La quantité d'eau nécessaire pour que la rivière atteigne la mer est trop élevée et nous oblige à restreindre nos besoins. Nous ne pourrions pas irriguer convenablement nos cultures si ces jonques s'ancrent pour longtemps.

Il n'était pas dans la nature de Lienty d'envisager de massacrer les gens, mais la menace que faisaient peser ces pirates sur l'hémisphère Sud était trop inquiétante. Il espérait que les capitaines de jonques renonceraient à leur objectif et essaieraient par tous les moyens de regagner le Serpent Gris pour retourner chez eux.

Ces dix tonnes de carburant, normalement il en embarquerait cinquante pour effectuer cinq mille kilomètres à trois cents kilomètres-heure, l'obligeraient à établir un plan très strict de campagne.

— Mon cher Joffran, envoyez deux hommes au-devant de nous pour avertir le père Sosthène et nos amis du dirigeavion que nous sommes en route, sans connaître exactement l'heure de notre arrivée. Celle-ci s'effectuera certainement dans la nuit, car les bœufs avancent à moins de cinq kilomètres à l'heure. Il faudra marquer une pause, qu'ils puissent manger et éventuellement se désaltérer, mais je ne vois guère de point d'eau dans ce désert.

La colonne s'étirait dans des chaos de rochers fantastiques de forme où

fulguraient des reptiles. Les bouviers, tous anciens seigneurs et propriétaires d'esclaves, jetaient autour d'eux des regards inquiets. Ils n'aimaient guère cette région aride et lorsqu'une heure auparavant ils avaient découvert le squelette d'un chien sauvage, ils s'étaient hâtés de piquer leurs bœufs pour s'en éloigner.

— Choisissez des hommes capables de supporter les discours du père Sosthène. Il va les accabler de phrases interminables et incompréhensibles, mais qu'ils n'y prêtent pas attention.

Lorsqu'en pleine nuit ils atteignirent ce grand cirque où reposait le dirigeavion, aucune lumière, aucun feu ne brillait, mais les deux éclaireurs envoyés par Joffran veillaient et vinrent les accueillir. Les pirates, comme prévu, avaient contre-attaqué, n'avaient trouvé personne aux sources. Les Néos ayant détourné une partie de l'eau vers la mer, les Asiates avaient paru déconcertés. Ils n'avaient pas tenté de grimper sur la falaise pour établir un poste de guet. Toutefois, ils campaient à distance raisonnable, se méfiant des rochers balancés dans le vide.

— À bord de l'appareil, tout le monde est sur le qui-vive et armé. Le père Sosthène et les Néos se sont retirés dans le fond du cirque où doivent exister des cavernes.

Insolite et inquiétant, un bœuf meugla et tous les autres en firent autant. Les bouviers effrayés essayèrent de les faire taire, mais pendant quelques minutes ce fut la panique. Lienty, seul, resta serein. Si les pirates avaient entendu ces meuglements, ils avaient dû s'affoler bien plus que les gens de Domicius. Les hommes de mer n'entendaient que rarement ce genre de manifestation sonore, ne connaissaient rien aux animaux terrestres. Peut-être imaginaient-ils que quelques monstres appartenant à leur propre mythologie erraient dans cet étrange désert.

La caravane s'approcha de l'appareil et déjà les tuyaux d'aspiration pendaient. Les pompes seraient manuelles pour éviter de faire du bruit. Ceux qui les actionnaient seraient remplacés souvent en raison du faible débit de ces machines.

— J'ai à nouveau parlé avec Olivary, raconta Gislake à Lienty, et j'ai compris qu'il avait toute sa raison. Il m'a expliqué que son rôle de meneur des Néos était primordial pour préserver l'existence de ces pauvres gens. La plupart sont affectés d'insuffisances intellectuelles graves, à cause des conditions effroyables qu'ils ont connues depuis des générations. Du temps de la glaciation, ils vivaient dans des stations abandonnées le long du réseau de Tasmanie. Ils trouvaient difficilement de la nourriture, disputaient aux Roux les déchets qu'abandonnaient les voyageurs sur le ballast. Ces salauds de faux Romains n'ont eu aucun mal à les transformer en esclaves. Mon ami, lui,

peine bien plus à les garder en liberté, à assurer leur survie. Nous les avons libérés, mais nous aurions dû venir les ravitailler régulièrement. Et je vous le dis, si vous et votre cousin ne le faites pas, moi je vous quitte pour acheter un bateau et venir leur livrer des vivres.

— Domicius, le nouveau patron des propriétaires, a promis de les aider en échange d'une répartition équitable de l'eau.

— Vous savez bien qu'ils ne tiendront pas parole.

— Si. Le père Sosthène faisait couler la rivière afin que les pirates ne viennent pas jusqu'aux sources, et ce faisant privait d'eau les tenanciers. Si un accord est conclu, Domicius est bien décidé à le respecter, et il m'a demandé de venir régulièrement pour rendre compte de la situation.

À l'aube, pouvait-on appeler ainsi ce mélange confus de jour et de nuit qui roulait durant plusieurs heures une lumière incertaine, l'huile de soja avait été pompée et les bouviers s'éloignaient. Domicius, après des hésitations, avait demandé à participer au premier vol de l'appareil. Il avait déjà expérimenté cette façon de voyager lorsque les esclavagistes avaient été embarqués de force par Lien Rag et déposés loin de leur village.

— Nous effectuerons un vol de reconnaissance en position dirigeable pour ne pas nous faire repérer. Du moins nous essayerons, mais si les pirates nous prennent pour cibles nous répondrons. Je préférerais qu'il n'en soit rien, pour étudier les photos aériennes que nous prendrons et mener l'attaque par surprise avec efficacité.

Lorsque les filtres à hélium ronronnèrent, le père Sosthène, suivi de son troupeau de Néos, quitta ses cavernes pour se rapprocher de l'appareil. Éprouvait-il en ce moment des regrets, ou une simple nostalgie des heures passées à bord avec Gislake ?

CHAPITRE 47

Arbaï retourna auprès de son seigneur dans la nuit, pour lui annoncer que les sources étaient de nouveau en leur possession, mais que le commando s'était installé à bonne distance des falaises.

— Que font les Néos ?

— Ils ont disparu, Seigneur.

— Tu n'as pas fouillé consciencieusement le coin. Ces pouilleux doivent connaître les passages secrets, les cavernes et peuvent à tout moment surprendre nos hommes.

— Seigneur, à part les pierres et les rochers, ils ne disposent pas d'armes.

Il ne disait pas qu'il avait eu peur de se hisser sur la falaise pour voir ce que devenaient non seulement les Néos, mais les passagers de cet étrange appareil qui s'était lentement, gracieusement, posé dans ce cirque naturel. Il était désormais prisonnier de son mensonge précédent, ne pouvant révéler la présence de cette machine.

Nacha le renvoya, n'éprouvant pas le désir de le garder auprès de lui pour détendre ses nerfs. Il ne lui accordait plus sa confiance, et croyait que le garçon, allié à la belle Juzna, complotait pour le détrôner. Bien des capitaines auraient accepté ce changement à la tête de la flotte. Il n'était pas tellement aimé, seulement il était le seul qui puisse racheter les butins à bon prix. Juzna n'était qu'une capitaine de jonque, peu intéressée par l'argent. Ce qu'elle aimait, c'était la mer, les attaques, la débauche. Sur ce dernier point, il n'aurait juré de rien. Il lui semblait que cette femme sculpturale qui passait pour une dévoreuse d'hommes, une ogresse, ait trouvé en Arbaï celui dont son cœur de jeune fille romantique rêvait.

Ayant très mal dormi, au petit matin comme chaque jour Arbaï fit la tournée des jonques, notant dans sa mémoire fidèle les revendications des uns et des autres. La rivière coulait à nouveau normalement et l'on pouvait refaire les pleins d'eau douce, voire laver son linge et son corps. L'équipage féminin de Juzna ne s'en privait pas et offrait ce matin-là le spectacle de nudités massives, exubérantes mais sensuelles à la fois. Arbaï s'émerveillait de voir ces corps fermes et musclés, ces seins qui ressemblaient plus à des pectoraux qu'à de tendres tétons, ces ventres bardés de muscles aux toisons drues. Les sifflets, les obscénités, les invites pleuvaient. Il remarqua que Juzna n'était pas

avec ses femmes. Elle disposait de son cuvier personnel à côté de sa cabine. Il le savait pour y avoir pataugé avec elle, en répandant de l'eau au cours de leurs ébats.

Il n'y avait personne à la coupée, juste une échelle de corde qu'il grimpa pour aller à la recherche de Kérian, le délégué Aiguilleur qui dépérissait d'une maladie pulmonaire. Chaque fois il redoutait de le trouver mort.

Kérian, le visage rongé par la fièvre, les yeux éteints, respirait encore et il prit la décision de l'emporter pour que le chirurgien de Nacha l'examine. Juzna était d'accord pour qu'il la débarrasse de cet être dont ses filles s'étaient amusées, l'épuisant au point que le mal à l'affut s'était soudain révélé, les faisant fuir.

Il alla trouver la capitaine qui l'étreignit tendrement. Il s'enflamma et se laissa entraîner sur la large couchette. Lorsqu'il se releva, il lui expliqua qu'il voulait emporter le pauvre Aiguilleur à sa jonque.

— Tu te feras écorcher vif par Nacha.

— Je ne peux laisser Kérian mourir ainsi. Nacha ne sait pas le risque qu'il prend si la Caste apprend un jour qu'il n'a rien fait pour sauver un de ses membres.

Elle l'aïda à installer dans la prame le malade enveloppé d'une couverture. Arbaï savait comment tromper Nacha en portant directement le pauvre pulmonaire jusqu'à l'infirmerie. Lorsque le chirurgien vit ce corps squelettique, écouta cette respiration difficile, il eut un regard significatif.

— Je ne peux certainement pas grand-chose pour lui, mais je vais le faire quand même.

Il était le seul homme à bord que Nacha respectait. Nacha redoutait tellement la mort, la maladie, les attentats, qu'il choyait le chirurgien en prévision du jour où sa vie dépendrait de lui.

— Je vais lui faire un pneumothorax thérapeutique en même temps que je lui ferai absorber de grosses quantités d'antibiotiques, mais je crains que ce ne soit pas suffisant. Il appartient à la Caste des Aiguilleurs et celle-ci, pour préserver la santé de ses enfants, usa dans le temps de grosses quantités de ces antibiotiques, si bien que certains sujets sont désormais insensibles à leur pouvoir de guérison. Ce garçon de plus de vingt ans a dû recevoir sa ration dans son biberon. Une méthode abominable déjà utilisée par les éleveurs de bétail. Il est né à l'époque où la natalité chez les couples Aiguilleurs était si basse que les grands patrons redoutaient l'extinction, à court terme, de ce qu'ils considéraient comme une race. Les imbéciles confondaient caste et race

et pourtant certains particuliers devenaient facilement Aiguilleurs, mais ils estimaient que ceux issus de parents déjà Aiguilleurs pouvaient seuls accéder aux hautes fonctions.

Arbaï consentit à l'aider et le chirurgien l'obligea à se laver soigneusement les mains, lui fit endosser une blouse, un masque et des gants.

— Je suppose que Nacha ignore la présence de ce garçon à bord de sa jonque ?

Arbaï fit signe que oui.

— Tu me mets dans une drôle de situation, fit remarquer le chirurgien, mais il souriait sous son masque. Je vais passer entre les côtes pour libérer le poumon atteint, le gauche d'après mon diagnostic. Il s'affaîssera et j'insufflerai de l'azote dans la plèvre. Le poumon hors circuit cicatrisera peut-être.

Arbaï, capable de larder de coups de couteau un homme dans la plus totale indifférence, fut impressionné par cette opération et à plusieurs reprises il se demanda s'il n'allait pas s'évanouir. Le chirurgien n'avait qu'imparfaitement endormi le patient, faute de produit anesthésiant, et Kérian gémissait de douleur. Mais peu après, vers la fin de l'opération, il se tut et parut plus serein.

— Il n'y a plus qu'à attendre. La chance que tu auras, ainsi que lui, c'est que Nacha ne met jamais les pieds dans l'infirmierie. La maladie lui fait peur et il s'en tient éloigné. Mais il finira par apprendre que malgré ses ordres tu as conduit ce pauvre garçon ici. À toi de te justifier, moi je sais que j'ai fait mon devoir et qu'il ne me fera aucun reproche.

Arbaï voulait savoir si l'Aiguilleur s'en tirerait, mais le chirurgien réservait son diagnostic. Lorsque Arbaï sortit sur le pont, les filles de Juzna avaient déserté l'embouchure de la rivière. Il allait rejoindre son maître pour son rapport quand, amplifié par la calanque étroite, un bruit de moteur le fit sursauter et avec lui tous les marins de cette flotte embusquée. Il leva les yeux, aperçut un appareil plus petit que le dirigeavion qui remontait la faille étroite.

CHAPITRE 48

Lien Rag suivit à distance la côte est de la Nouvelle-Zélande, et lorsqu'il aperçut le détroit entre les deux îles qui composaient cet archipel, il vira sur l'aile gauche en direction du sud. Le vent dominant soufflait du sud-est, avec cependant une tendance à passer carrément à l'est, sans que le météorologue de la *Chimère* avec lequel l'appareil était en contact radio pût expliquer pourquoi.

Lien Rag se méfiait des vents terrestres alors qu'il volait au-dessus des terres surchauffées. Les courants ascendants d'air chaud bouleversaient souvent les courants supérieurs. Il se dirigeait vers le sud-ouest, vers le détroit de Foveaux où pensait-il la flotte des jonques pouvait se cacher dans une profonde entaille de la côte. Sur les vieilles cartes la géophysique différait de ce qu'ils voyaient. Le cours des petits fleuves côtiers avait été modifié, la plupart avaient même disparu. Le relief remontait brutalement vers le bord de mer et les sommets devaient parfois atteindre plus de mille mètres.

— Le village des faux Romains est sur la droite, mais pas visible, expliqua-t-il à Tom-Tom qui connaissait cette histoire où Lien Rag et les siens avaient libéré des esclaves néos de la domination de propriétaires terriens vivant comme les citoyens de la Rome antique.

— Les Néos et notre ami Olivary sont dans ce fouillis de montagnes, et je me demande comment ils arrivent à se nourrir. Nous devrions venir les ravitailler quand nous en aurons terminé avec les pirates. Mais peu m'importe ces derniers, je les laisserai tranquilles si seulement j'apercevais le dirigeavion. Je redoute d'apercevoir ses débris parmi ces aiguilles rocheuses, mais peut-être que mon cousin a réussi à le poser sans trop de casse. C'est un bon pilote.

Yeuse, qui observait le sol à l'aide de puissantes jumelles, poussa un cri :

— Je vois de l'eau, sur la droite, et elle vient d'une falaise semble-t-il. Il y a des gens, attention, je crois qu'ils nous tirent dessus.

Le chef pilote qui était aussi en observation cria qu'il s'agissait de gens puissamment armés. Il ne fallait pas rester à portée de leurs carabines.

— Je crois qu'ils disposent aussi de mitrailleuses.

Dans une ressource impeccable, Lien Rag prit deux mille mètres en

quelques instants, alors que Yeuse annonçait que la rivière coulait dans une gorge.

Mais Lien Rag n'entendit rien. Au-dessus de l'hydravion, à cinq cents mètres environ, le dirigeavion planait soutenu par sa structure de dirigeable et il fut obligé de plonger vers le bas sans prévenir, pour l'éviter. Il mit quelques secondes avant de crier :

— Il est là, superbe, en observation. La radio vite...

CHAPITRE 49

Le premier obus traça une parabole blanchâtre qui éclata au sommet de sa courbe, mille mètres au-dessus du dirigeavion. C'était un shrapnell dont les éclats brûlants fusèrent dans toutes les directions en une coupole de feu d'artifice coloré. Au lieu d'essayer d'échapper horizontalement à cette couronne mortelle, Lienty chassa l'hélium des ballonnets. L'appareil descendit aussi vite que ces morceaux de métal dangereux qui, lorsqu'ils atteignirent l'enveloppe, avaient perdu beaucoup de leur efficacité. Cependant deux ballonnets dégonflés explosèrent en secouant tout le dirigeavion.

Le deuxième obus fut catastrophique pour la flotte pirate. Il ripa sur une roche suspendue à la paroi est et déclencha une avalanche de blocs. L'un d'eux en sifflant traversa la première jonque de part en part, tuant au passage deux marins, en blessant plusieurs autres. Le navire commença de couler. À son bord, Nacha vit le danger. Cette épave allait le bloquer au fond de la calanque, l'empêchant de gagner le large.

Lienty remit les gaz à fond sous le regard effrayé et émerveillé de Domicius, et le dirigeavion disparut de l'oculaire de visée des canonnières. Mais l'hydravion, lui, plongeait dans la gorge et mitraillait les ponts. Avant qu'il n'entreprenne sa ressource, les deux spécialistes des bombes en lâchèrent un chapelet. Elles n'atteignirent pas toutes leur cible, mais provoquèrent dans ce golfe resserré des vagues énormes qui secouèrent les chaînes, firent chasser les ancres. Quelques jonques libérées tournoyèrent et allèrent se fracasser contre d'autres, déséquilibrant les canonnières qui ajustaient leur tir. Les obus firent sauter tout un flanc de montagne et cette chute de rochers fut bien plus grave que la première.

S'étant précipité à la barre, Nacha fit appareiller sans attendre, fonça dans les passages encore libres entre les bateaux, écarta les coques pansues de sa proue à l'éperon de titane. D'autres capitaines avaient fait ce choix de gagner la haute mer, réalisant que cette gorge profonde était un piège mortel. Au début de leur installation, plusieurs de ces chefs de bord avaient manifesté leur inquiétude. Ils avaient tous en mémoire le récit de Mingjen, ce capitaine qui avait pillé Alone-Vatican. Au retour de cette expédition, il avait été attaqué par un énorme appareil volant qui avait coulé une de ses jonques. Ceux-là se méfiant du ciel avaient mouillé à l'entrée de cette ria et se trouvaient déjà au large, cherchant à abattre l'un des deux appareils.

Dès la découverte de cette flotte, Lien Rag avait fait lancer des appels sur

toutes les fréquences radio. La *Chimère* n'atteindrait pas ce détroit avant le lendemain, mais pourrait intercepter les jonques contournant la Nouvelle-Zélande.

Lienty abandonna le pilotage pour s'entretenir par radio avec son cousin qui céda également son siège au chef pilote de Yeuse.

— Une jonque a coulé et désormais bloque la sortie de cette calanque à une demi-douzaine de bateaux. Le navire amiral, reconnaissable à un grand oriflamme vert et noir qui se déploie du grand mât, a réussi à s'en sortir. Plusieurs autres bâtiments sont endommagés, par les bombes, les rochers des parois et surtout les collisions.

— J'en survole une dizaine qui s'égaillent dans tous les sens. Bonne tactique. Nous ne sommes que deux en l'air et ne pouvons toutes les attaquer. D'ailleurs leurs canonnières sont redoutables et leur shrapnell a fait exploser plusieurs de nos ballonnets. Nous sommes à quatre mille et de cette hauteur la justesse de nos lâchers serait hasardeuse.

— S'ils veulent emprunter le Serpent Gris, ils devront prendre tous la même direction, à moins que certains passent entre cette terre et l'Australie, dit Lien Rag. Mais il n'est pas certain qu'ils renoncent à leur objectif. Songe nous a dit que Nacha avait perdu la face quand Mingjen était rentré avec deux jonques sur trois et la perte d'un gros butin, ainsi que l'abandon des otages. Nacha vient de subir un deuxième fiasco et il ne retournera pas à Yiengkow, et aucun de ses capitaines n'osera affronter l'accueil goguenard qu'on leur ferait là-bas. D'autre part, le Serpent Gris n'était pas accessible voici quelques semaines. La *Chimère* a dû rebrousser chemin devant la chaleur à l'approche du Capricorne.

Chimère les avertit que Tom-Tom désirait leur parler. Le président du Conseil du Tabernacle intervint aussitôt :

— Nous avons quitté Bounty dès le départ de l'hydravion et nous naviguons à vingt-cinq nœuds à l'heure. Donnez-moi un aperçu de la situation. Nous avons suivi vos échanges radio et savons que vous avez surpris la flotte à son mouillage, au fond d'une crique profonde où Nacha se croyait bien à l'abri.

— Lienty et moi avons deux hypothèses différentes. Il pense que Nacha reprendra la route du Serpent Gris, ignorant l'état de ce passage. Moi, je crois qu'il va descendre vers le sud en gardant les bateaux rescapés à grande distance les uns des autres. Durant des jours, aucun rassemblement, mais un rendez-vous sera fixé en un point précis.

— Alone-Vatican, une nouvelle fois ?

— Non, dit Lien Rag. Pourquoi pas la zone taboue où ces quantités énormes de fuphoc attireraient ces pirates ?

L'hydravion ne pouvait se maintenir en vol stationnaire et Lien Rag devait passer par son cousin pour avoir des informations sur la calanque. Plusieurs jonques ne pourraient en sortir vu leurs dommages. Certaines avaient dû gagner le fond, l'embouchure de la rivière pour ne pas couler. Elles talonnaient et les charpentiers aveuglèrent les voies d'eau. Décomptant celles qui naviguaient au large, ils en trouvaient dix-sept désormais. Au bout d'un temps, ils se rendirent compte qu'elles tournaient en rond, au moteur, comme si Nacha hésitait sur la direction à prendre.

— Ou alors ils attendent la nuit pour se défiler.

La radio de l'hydravion signala qu'il recevait un appel très faible sur une fréquence inconnue. Lorsqu'il en donna la longueur d'onde, Lien Rag reconnut celle de la *Salamandre*.

Comme annoncé, Grathe faisait route vers eux. La voix était très faible, avec des coupures énervantes, mais le baleinier se trouvait à moins de deux mille kilomètres au sud, et malgré son lourd chargement avançait à quinze nœuds, à la voile et aux moteurs. Lien Rag le mit en garde contre une éventuelle descente des jonques vers le sud. Il répéta l'avertissement jusqu'à ce que le nouveau commandant de bord réponde que ses lance-missiles étaient opérationnels.

— Ne prends aucun risque. Nous sommes assez puissants pour en finir avec ces gens-là.

— S'ils viennent au sud et trouvent la mer libre, ils se croiront tout permis, rétorqua Grathe. Ils ignorent que le *Staple* de Césaire remonte lui aussi avec ses barges et que le *Rewa* de la présidente Yeuse peut aussi intervenir. Le *Dragon* de Danglov, lui, doit se rapprocher de notre position ?

Lien Rag ayant utilisé le combiné pour parler avec Grathe, Yeuse n'avait pas entendu la conversation. Elle ne parut pas surprise que son phoquier soit lui aussi prêt à intervenir contre les pirates. Le capitaine Junquil était un homme intrépide, ancien braconnier ayant affronté pas mal de coups durs, c'était un partenaire excellent. Lien Rag trouva le mot partenaire ambigu, mais n'en fit pas la remarque.

Pas mal de forces remontaient donc vers le nord, dans l'éventualité d'une rencontre avec Nacha. Mais lorsque Lien en parla à Lienty, ce dernier persistait à penser que le chef pirate profiterait de la nuit pour naviguer vers le Serpent Gris.

— Dans une heure ce sera l'obscurité pour environ quatorze heures. De quoi parcourir plus de deux cents kilomètres. Pour ma part je dois soit me poser, soit aller me ravitailler auprès du *Dragon*.

— Il ne s'est pas manifesté. Nous aussi nous devons amerrir et trouver un refuge, car la mer est assez forte.

— C'est bien ce que je disais, le ciel sera vide durant ces quatorze heures d'obscurité, et la flotte de Nacha pourra en toute sécurité faire voile vers le nord, d'autant plus vite que le vent du sud va se lever, selon les prévisions des Simone.

Le chef pilote de l'hydravion avait déjà repéré l'anse où ils pourraient se réfugier s'ils parvenaient à affronter des vagues de plus d'un mètre. Il devait amorcer son amerrissage au large de cette anse.

— Le temps de perdre de l'altitude. Il y aura un choc assez rude mais de courte durée. Quelques secondes avant que l'appareil ne trouve les eaux calmes de cet abri. Si les flotteurs tiennent le coup, tout ira bien, sinon...

Si les flotteurs cédaient, tout le système d'atterrissage sur sol ferme serait aussi détruit. Ne resterait plus à l'appareil que tenter de décoller en mer sur le ventre en forme de coque.

Farnelle appela juste au moment où le chef pilote prenait ses dispositions et, malgré l'angoisse qui l'étreignait, Lien Rag prit la communication. Il fut surpris d'apprendre que le *Dragon* se trouvait à moins de mille cinq cents kilomètres dans le sud-est. Ses échos radar annonçaient une terre, certainement l'île d'Auckland.

— Mouille dans le coin, Lienty a besoin de refaire ses pleins. Il dispose de suffisamment d'huile pour te rejoindre. Mais il lui faut tes coordonnées.

— Dès que nous serons ancrés, il aura ma position. Mais déjà il peut se diriger droit sur cette île d'Auckland.

Juste en cet instant, les flotteurs entrèrent en contact avec une mer agressive aux vagues resserrées, même si elles n'étaient pas très hautes. L'appareil ricocha deux fois, comme si l'océan le rejetait, avant de s'écraser lourdement dans l'eau. Si lourdement que les vagues recouvrirent le fuselage et que l'espace de quelques secondes ils crurent tous avoir été engloutis. Puis l'hydravion se redressa au fur et à mesure que le chef pilote gagnait l'anse paisible où la surface de l'eau se prélassait, lisse et scintillante sous les projecteurs de l'appareil. L'hydravion effectua une grande boucle et se retrouva au fond de ce havre bienvenu, face au large, prêt à décoller. Lien Rag calcula que la calanque des pirates se trouvait plus à l'est, à une cinquantaine

de kilomètres. Dès le lendemain ils rejoindraient le baleinier de Farnelle et Danglov pour refaire les pleins.

Au repas du soir, ils n'avaient rien mangé depuis le petit matin, les discussions furent passionnées, exaltées par un succès que Lien Rag trouvait insuffisant. Il restait environ vingt-cinq jonques, et sur les neuf manquantes six pourraient être renflouées très certainement.

— Cette flotte est encore dangereuse, et jamais Nacha ne reprendra la route du nord sans avoir vengé l'affront.

Lienty, qui faisait route vers l'île d'Auckland, gardait-il ses illusions, croyait-il encore que dans la nuit l'armada ferait route vers le tropique du Capricorne, débarrassant l'hémisphère Sud de son inquiétante présence ?

CHAPITRE 50

L'e-mail de Fortalès arriva au moment même où la draisine particulière d'Ann Suba pénétrait en gare de 87°7 Station, et bifurquait en direction de l'observatoire. Lorsque sa confrère et adversaire entra dans les bâtiments et dans la salle des astronomes, Charlster prenait connaissance de ce message comminatoire. On lui ordonnait de se mettre à l'entière disposition de la directrice du NPST chargée d'une perquisition scientifique au sein même de l'observatoire.

— Perquisition scientifique, ricanait-il, alors qu'il regardait, sans y croire, Ann Suba qui venait vers lui, revêtue d'une combinaison blanche, son intégral à la main. Tous les scientifiques se levaient dans une volonté de salutations respectueuses et non mus par une crainte quelconque. Charlster eut l'impression qu'avec ce visage maigre, décharné, Ann Suba avait désormais une apparence inhumaine, c'était sa propre mort qui avançait, peut-être pas sa mort physique mais sa mort scientifique, intellectuelle.

— Bonjour. Vous savez ce que je viens faire ? il s'agit de DAI-02 qui manque de cohésion. J'ai pu suivre depuis mon train-observatoire la dégradation de cet agglomérat et je redoute aussi que le DAI-01 ne finisse par se fissurer, du moins par s'affaïsser depuis que vous avez commencé d'en retirer les mascons. J'ignore comment vous avez procédé pour les manipuler à distance. En utilisant leur antagonisme magnétique ?

Elle comprit qu'il avait la bouche pleine d'insultes car ses lèvres palpaient, formant des mots crus, obscènes qui cependant avortaient.

— Je dois vous préciser ce que Fortalès ne vous a pas écrit, me laissant ce soin. Vous êtes libre de partir tout de suite, mais je vous accorde le temps de faire vos bagages. La comptabilité vous réglera une grosse indemnité de départ et vous continuerez de toucher votre salaire jusqu'à votre mort. On vous assigne à résidence à Salt Lake Station, mais vous pouvez choisir votre habitation. On vous a épargné le train de résidence forcée. Vous ne devrez pas quitter la capitale, sinon votre salaire ne serait plus payé et vous devriez rembourser l'indemnité et les mensualités déjà réglées.

Elle lui tourna le dos et descendit de l'estrade du bunker pour se rapprocher des autres chercheurs. Elle expliqua que depuis des jours elle suivait sur ses écrans la lente décomposition des deux DAI. Déjà, il y avait eu une alerte dans le Chenal Noir, la température étant remontée jusqu'à moins

deux ce qui ne mettait pas en péril le réseau de l'Éternelle nuit, mais encore fallait-il arrêter ce réchauffement. Par contre et a contrario, le fameux Silver Anaconda, ainsi que Charlster nommait le Serpent Gris des Asiatiques, n'était plus accessible.

DAI-02 s'était largement disloqué, ne couvrant de son ombre que quelques tronçons non reliés entre eux. Des bateaux de pêche et de commerce se trouvaient prisonniers de ces couloirs tempérés, sans pouvoir affronter autour d'eux une mer presque bouillonnante et un air suffocant. Certains avaient vu leur voilure s'enflammer spontanément. On répandait même le bruit, là-bas dans le Sud asiatique, que cette auto-combustion avait fait de nombreuses victimes à bord des navires qui avaient refusé de s'immobiliser dans ces flaques de température supportable.

— Je vous demande à tous une totale collaboration, car nous avons un travail considérable à faire. Est-ce que quelques-uns savent ce que sont les mascons ?

Il n'y en avait qu'un qui expliqua que par hasard, en relisant un texte sur la conquête de la Lune au XX^e siècle, il avait découvert que des noyaux d'une forte gravité bouleversaient la trajectoire des véhicules spatiaux. Mais là s'arrêtaient ses connaissances.

Lorsque Charlster quitta le bunker puis la grande salle, il n'y eut pas un regard pour le suivre, et Ann Suba estima que ces scientifiques, même s'ils haïssaient le vieillard, auraient pu au moins marquer un instant de silence. Le vieux savant sortit dans une indifférence calculée.

Durant ces heures où il prépara son départ, elle se garda d'aller dans sa grande cabine consulter ses appareils, travailla avec ceux de l'observatoire, mais ils étaient moins sophistiqués, moins spécialisés dans les DAI que ceux bricolés par son confrère.

Sa destitution allait provoquer une vive émotion, non seulement en Panaméricaine, mais dans toutes les Compagnies de l'hémisphère Nord. Dans le Sud, un homme comme Lien Rag, mais aussi Liensun, Yeuse, resteraient perplexes devant cette mise à l'écart. Charlster avait tout de même été à l'origine du Chenal Noir pour lequel les gens du Sud avaient la plus grande méfiance, mais par contre le Serpent Gris, ex-Silver Anaconda, avait dû recevoir un accueil favorable. Elle s'étonnait que Kurty, qui avait rejoint le Sud, n'ait pas été tenté de l'emprunter.

Sa première nuit, elle la passa à étudier les différents aspects des deux DAI, les faisant apparaître en relief et dans différentes positions sur plusieurs écrans. Elle essayait de faire une synthèse de toutes les anomalies visibles, mais d'autres n'apparaîtraient qu'à la suite de calculs confiés aux ordinateurs.

Dès que Charlster quitterait l'endroit, elle essaierait d'en savoir plus grâce à ses propres données, mais cet espoir fut déçu lorsqu'elle sut que le vieillard avait demandé un container spécial pour son matériel. La nouvelle que Cristella et son bébé le suivaient en exil laissa chacun surpris. Tout ce matériel emporté avait été acheté aux brocanteurs voisins, comme en faisaient foi les différentes factures. Si elle contactait Fortalès, il pourrait ordonner la saisie de l'ensemble, mais elle recula devant cette possibilité qui dépouillerait Charlster. En même temps, elle se demandait si elle avait le droit de le laisser repartir avec. Même dépourvu de grands systèmes comme le radiotélescope, les lasers puissants, les émetteurs d'ondes sur toutes les fréquences, Charlster était capable de nuire d'ici quelque temps, lorsqu'il aurait trouvé un compartiment assez grand pour s'y installer avec ses instruments. Il avait déjà prouvé à Lacustra City qu'il pouvait avec trois fois rien obtenir des résultats que des chercheurs bien mieux équipés n'auraient jamais atteints.

Comme prévu, lorsqu'il quitta définitivement l'observatoire, sa double cabine était vide. Il ne traînait même plus un seul brouillon de papier.

Charlster, grâce à des relations de Salt Lake, des Aiguilleurs hostiles à l'ouverture d'esprit de Fortalès, trouva un quadruple compartiment, en réalité un demi-wagon sur un quai résidentiel. Et comble de félicité pour lui, ce demi-wagon était doté d'un étage panoramique qui servait de jardin d'hiver. Il regarda en souriant les plantes vertes qui le meublaient, les sièges de farniente et la petite pièce d'eau avec des poissons, transforma dans son esprit cet endroit en mini-observatoire. Sa prime de départ lui permettrait de se procurer les meilleurs appareils, voire un petit radiotélescope auprès des frères Mac Marlow. Il les avait vus avant son départ, leur avait à tout hasard versé un important à-valoir sur toutes commandes à venir. Depuis longtemps, il avait compris que l'approvisionnement de ces deux-là ne provenait que pour une partie du Sud ravagé par la chaleur, et qu'en fait ils se procuraient auprès de salariés d'entreprises, de l'électronique par exemple, surtout grâce aux cadres et aux ingénieurs, des appareils abusivement envoyés à la réforme. Ils avaient organisé tout un trafic et lui avaient promis de se renseigner, auprès du seul train-usine fabriquant du matériel d'astronomie, dans quelles conditions ils pourraient lui fournir ce qu'il désirait.

Cristella resterait sa secrétaire, recevrait un bon salaire, aurait le temps de s'occuper du petit Rom mais n'habiterait pas avec lui, serait sa voisine sur le même quai.

Un certain Alcibion vint à lui, ancien adjoint d'Opérasque avant son arrestation. Il avoua qu'il avait abandonné son patron, et regrettait sa lâcheté. Depuis, il allait le voir dans sa résidence forcée. Le Grand Maître lui avait dit qu'il éprouverait une grande joie de la visite de Charlster.

— Allez le voir, murmura-t-il. Dans un avenir proche le Grand Maître reviendra au pouvoir et vous serez un de ses proches. Je ne vous cache pas que le Grand Maître souhaite que le projet Permafrost soit poursuivi sans tenir compte des accords d'Alone-Vatican. Vous auriez le champ libre pour ce grand œuvre.

CHAPITRE 51

La veille, Lienty avait retrouvé le baleinier de Farnelle et Danglov, refait les pleins et bien avant le retour du jour il volait en direction de la Nouvelle-Zélande. De son côté, l'hydravion de Yeuse devait effectuer le même trajet, mais dans l'autre sens, et ils établirent leur itinéraire de façon à découvrir la plus grande zone maritime possible. En volant à haute altitude, ils pouvaient couvrir des tranches de cent à cent cinquante kilomètres de large, mais l'équipement optique du dirigeavion était meilleur que celui dont disposaient Yeuse et Lien Rag. Cependant, tout l'équipage se concentrait sur cette surveillance. L'hydravion descendait vers le sud en tirant vers l'ouest, alors que Lienty remontait plus à l'est. La *Chimère*, quant à elle, atteindrait bientôt le détroit de Foveaux et empêcherait les jonques, lorsqu'elles seraient renflouées, de quitter leur calanque en attendant une décision générale sur leur sort.

Lienty eut un écho encore plus à l'est et décida de faire le détour pour vérifier à quoi il correspondait. Puis il annonça qu'il en recevait d'autres. Une dizaine environ, même si certains restaient indéfinissables. Un cachalot de bonne taille pouvait être pris pour un navire, tout comme les icebergs qui se détachaient de la banquise antarctique et fondaient au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la Ceinture de Feu. Disposant des pleins de fuphoc, Lienty pouvait se permettre cette vérification. Pour Lien Rag, impossible de se détourner, alors que le chef pilote signalait des spots sur l'est.

Lorsqu'ils amerrirent auprès du *Dragon*, Danglov leur annonça que des échos se manifestaient dans le nord-est.

— Si ce sont des jonques, elles passeront le long de la longitude 150 environ.

— C'est la direction de la zone taboue ?

— Nous recevons encore les Simone. Ils n'ont toujours rien vu de suspect en approchant du détroit.

Lorsqu'ils disposèrent du plein de carburant, Yeuse et Lien Rag décidèrent de patrouiller vers l'est. En quatorze heures, les jonques ne pouvaient avoir franchi d'aussi grandes distances et ne pouvaient se trouver qu'à quelques centaines de kilomètres. Mais ils durent rentrer sans résultat.

— Les jonques sont en bois et reflètent mal les échos de nos radars, peu

performants par ailleurs.

— Il y a des pièces métalliques, les canons par exemple.

— De surface insuffisante pour notre équipement. Il est vétuste, date de la période prospère de Lacustra City. Nous ne faisons que les réparer avec des pièces prises sur des appareils périmés, sans jamais en fabriquer. Il n'y a que la *Chimère* qui dispose à tous les points de vue d'équipements parfaits. Leurs ateliers sont bien dirigés, par des gens qui essayent de se perfectionner constamment et qui créent.

Justement, Tom-Tom annonça qu'ils avaient fait une incursion dans la calanque et affolé les pirates en train de renflouer leurs jonques. Celles-ci étaient abattues en carène, ventre en l'air donc, dans les faibles profondeurs de l'embouchure de la rivière.

— Ils ont agité des drapeaux blancs, m'ont paru, mais à distance, accablés par le sort qui les frappe. Je pense que je vais entreprendre des négociations avec eux. J'exigerai le désarmement total des bateaux avant de les laisser repartir. Nous ne voulons pas les massacrer, ce serait trop facile, ni les retenir prisonniers. Nous leur ordonnerons de rejoindre leur port d'attache.

— Le Serpent Gris est inaccessible.

— Nous ne leur annoncerons pas. Il est possible que d'ici là les choses s'arrangent vers le Capricorne.

Plus tard, lorsque le dirigeavion survola la calanque, les pirates étendirent de grands draps blancs sur le pont en signe de reddition et Lienty, estimant que les Simone suffiraient à leur surveillance, décida de rejoindre Auckland après avoir déposé Domicius dans son village romain.

— Ils se sont faufilez, déclara un matin Lien Rag. Ils ont glissé entre nous tous. Non seulement de nuit, mais dès qu'ils se sont échappés de la calanque. Ce n'est pas de quatorze heures dont ils ont disposé, mais de bien davantage. Plus ils vont vers le sud, plus les nuits s'allongent. Ils éviteront de même le baleinier de Grathe, le *Rewa*, le *Staple*.

La *Salamandre* précédait ces deux-là de mille kilométrés environ et atteignait les 55^{es} du côté de l'île de Macquarie.

— Nous allons la rejoindre, proposa Lien Rag à Yeuse, si tu es d'accord. Grathe nous ravitaillera et c'est bien le diable si nous ne découvrons pas cette diabolique flotte. J'admire Nacha. Il sait éviter les pièges et si nous ne l'arrêtons pas il risque de s'emparer de la zone taboue, et une fois là-bas de s'y cramponner, nous obligeant à un débarquement et un affrontement que nous devons éviter.

Le dirigeavion les rejoignit et ils volèrent de concert, mais ménageant deux cents kilomètres entre eux. C'est alors que Grathe annonça qu'il avait découvert la flotte des jonques.

— Elle forme trois escadres. La plus importante regroupe douze jonques. Du moins nous avons douze échos. Elle vient droit sur Macquarie. À l'est il y a un groupe de huit bateaux. Peut-être neuf, mais ce sont des échos beaucoup plus lointains. Enfin à l'ouest, très à l'ouest, cinq échos. J'ai prévenu Césaire et Junquil. Nous allons prendre la plus puissante des trois en étau.

— Attendez que nous vous survolions.

— Vous risquez d'arriver trop tard. Vous êtes à plus de mille kilomètres encore et nous allons refermer la nasse.

Ils arrivèrent effectivement trop tard, juste comme le navire amiral, reconnaissable à son long oriflamme vert et noir, explosait, projetant des débris dans toutes les directions. S'étant vu encerclé par des navires puissamment armés de missiles, Nacha avait préféré mourir dans ce sabotage, entraînant avec lui tout l'équipage.

De la flotte principale il ne restait que quatre jonques sur les douze. Les autres avaient été coulées ou sur le point de l'être. Le *Rewa* et le *Staple* n'avaient guère fait de quartiers. Leurs missiles à longue portée avaient atteint les jonques de plein fouet. La plupart surchargées en obus avaient également explosé. Il y avait de nombreuses victimes, quelques rescapés accrochés à des épaves n'évitant pas toujours les nappes d'huile en flammes.

La flotte de l'est, alertée par radio du traquenard, avait voulu se porter au secours de Nacha au lieu de fuir, et ce fut le dirigeavion et l'hydravion qui l'attaquèrent. Les capitaines ne cherchèrent pas à imiter Nacha et, comme ceux de la calanque, firent étendre des tissus blancs sur les ponts.

La flotte de l'ouest, elle, fit demi-tour et remonta vers le Serpent Gris le long du 180^e. Il fut décidé de la laisser aller et de n'intervenir que si ces jonques ne parvenaient pas à passer en hémisphère Nord.

— Nous devons décider du sort des rescapés, des prisonniers et des jonques capturées. Une quinzaine en excellent état, sauf celles en train d'être renflouées dans la calanque.

— Prises de guerre ou spoliation ? se demanda Lien Rag. Ce sont d'excellents bâtiments, mais lourds à manœuvrer, nécessitant un équipage important.

— Vendez-les et donnez l'argent à ceux qui ont le plus souffert des pirates, les Néos de Père Sosthène, les propriétaires de cette même région et les gens

de Alone-Vatican, proposa Lienty.

— Mais les prisonniers ?

Lien Rag partageait le sentiment de Tom-Tom, il fallait désarmer totalement les jonques, les pirates et les diriger vers le Serpent Gris en souhaitant qu'ils puissent un jour le franchir. En attendant, il faudrait les surveiller étroitement, ce que Yeuse, au nom de son pays, et Césaire, trouvaient trop lourd à envisager.

Lienty décida alors d'effectuer une exploration à hauteur du Capricorne pour voir si le passage était rétabli. Lien Rag se devait de l'accompagner. Le *Dragon* servirait de base arrière de ravitaillement, tandis que Grathe rejoindrait Cooktown où l'on attendait son fuphoc.

— Dès que je rentre aux Kerguelen, je démissionne, dit Lien Rag à Yeuse. Le président Quinçon assurera l'intérim et sera peut-être même élu à ma place.

— J'espère que Reiner acceptera de me succéder, murmura Yeuse. Que je te rejoigne vite.

— À moins que ce ne soit moi qui te rejoigne, dit-il, le souffle court.

FIN

[1] Capitaine Achab, personnage de *Moby Dick ou la Baleine blanche* (1851) de Herman Melville, acharné à poursuivre une baleine tueuse.